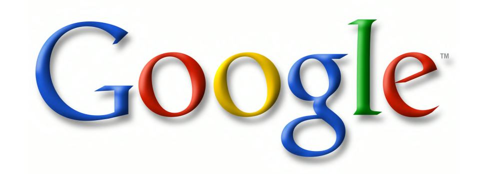



MARIETTE-PACHA
ITINÉRAIRE
DE LA
HAUTE-ÉGYPTE


600038772X



ITINÉRAIRE

DE LA

HAUTE-ÉGYPTE

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, rue des Saints-Pères, 19

ITINÉRAIRE

DE LA

HAUTE-ÉGYPTE

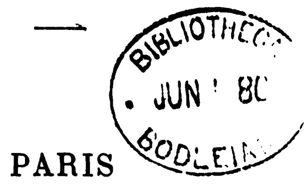
COMPRENANT

UNE DESCRIPTION DES MONUMENTS ANTIQUES
DES RIVES DU NIL
entre le Caire et la première Cataracte

PAR

AUGUSTE MARIETTE-PACHA

TROISIÈME ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE



PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

1880

AVERTISSEMENT

PLACÉ EN TÊTE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

En 1869, à l'occasion des Fêtes de l'inauguration du Canal de Suez, j'ai rédigé un ITINÉRAIRE DES INVITÉS *qui n'a pas été mis dans le commerce et dont l'édition est épuisée. C'est cet* ITINÉRAIRE *que je publie de nouveau en le remaniant et en lui donnant la forme d'un* GUIDE.

*Cette nouvelle édition de l'*ITINÉRAIRE *n'a, pas plus que l'autre, la prétention de remplacer les livres à l'usage des voyageurs, édités en Angleterre par M. Murray, en France par MM. Joanne et Isambert. Mille renseignements qu'on trouve dans ces précieux* ouvrages n'ont *pas de place ici, et il n'entre* pas dans mon plan

de leur en donner une. Je n'ai pas d'autre but que d'amener les visiteurs en présence des monuments de la Haute-Égypte et de les leur expliquer sommairement au point de vue de la science.

ITINÉRAIRE

DE LA

HAUTE ÉGYPTE

AVANT-PROPOS

PRÉPARATION AU VOYAGE

Pour goûter les monuments égyptiens dans ce
a'ils ont de vraiment bon, il faut une étude préa-
ble et comme une sorte d'initiation. Quand Cham-
ollion n'avait pas encore retrouvé la clef si long-
mps perdue des hiéroglyphes, on pouvait étudier
a monument égyptien comme on étudie un monu-
ent grec et ne lui rien demander au-delà de ce
ae nous révèle sa forme extérieure. Mais les textes
arfaitement lisibles, qui sont aujourd'hui sous nos
eux, déplacent la question. L'art est rejeté au se-
ond plan, et ce que l'on demande à un monument
gyptien, c'est *avant* tout ce qu'il signifie dans ses
pports avec l'histoire, avec la philosophie, avec la
igion du pays. Sans doute le voyageur qui vie

en Égypte pour rencontrer des impressions d'artiste ne perdra pas son temps : la transparence du ciel est infinie ; à certaines heures du jour, le paysage est d'une ravissante délicatesse de lignes et de tons ; les ruines des temples produisent d'incomparables effets comme aspect pittoresque et grandiose. Mais le visiteur qui se contente d'admirer les monuments à ce point de vue, ne profite qu'à demi de son voyage, ou plutôt il ne lui a pas fait rendre tout ce qu'il peut donner. Il y a, en effet, dans les monuments égyptiens, autre chose que la forme. Ce qu'un temple égyptien offre de plus remarquable, c'est souvent ce qu'on n'y voit pas. Il peut séduire plus ou moins par l'harmonie de ses lignes et la grandeur de ses proportions ; mais on ne le connaîtra vraiment et on ne l'appréciera que si l'on réussit à saisir l'idée commune qui donne la vie à tout ce vaste ensemble. On ne peut donc pas étudier un monument égyptien comme on étudie un monument grec. Entre tous ses dons précieux, la Grèce a celui de s'ouvrir sans effort devant le voyageur et de se laisser saisir sans préparation. Au pied du Panthéon, en face de la Vénus de Milo, l'admiration s'impose, si peu doué qu'on soit. On peut aller en Grèce sans un livre. On emporte toujours avec soi, cachée dans quelque repli de l'âme, une source qui ne demande qu'à jaillir : devant ces chefs-d'œuvre que l'humanité n'a produits qu'une fois et que peut-être elle n'est plus capable de produire encore, l'émotion naît d'elle-même. Mais il n'en est pas tout à fait ainsi pour l'Égypte. La Grèce a

trouvé le beau absolu ; comme tous les arts conventionnels, l'art égyptien n'est beau que relativement à lui-même. Mais, en supposant même qu'il égale en perfection l'art grec, il y a toujours quelque chose de plus à demander aux monuments qu'il a produits. Pour jouir tout à fait d'un voyage dans la Haute-Égypte, il faut une préparation.

Nous tâcherons de présenter, sous la forme la plus brève possible, les notions générales dont il est indispensable que le voyageur se munisse avant de s'embarquer sur le Nil.

I.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Tout se résume dans ce mot d'Hérodote : « L'É« gypte est un présent du Nil. » Les pluies périodiques de l'équateur n'auraient pas trouvé à se frayer un chemin jusqu'à la Méditerranée, en déposant en route le limon amassé sur un long parcours, que l'Égypte n'existerait pas. L'Égypte a commencé par être un lit de torrent dont le sol s'est exhaussé peu à peu. Bornée au nord par la mer, à l'est et à l'ouest par des déserts torrides, l'Égypte n'a dû recevoir que relativement tard des habitants. L'homme y a paru quand le pays pouvait se suffire à lui-même, c'est-à-dire quand la lente accumulation du limon a rendu la culture et la vie possibles, sans emprunts faits au dehors.

II

SOURCES

Tous les monuments que nous allons rencontrer appartiennent à la civilisation qui a brillé autrefois sur les bords du Nil et qui, pendant toute sa durée, a usé des hiéroglyphes comme écriture.

Pour interpréter et comprendre ces monuments, la science puise à trois sources différentes.

Il est évident que la première et la principale source, ce sont les monuments, témoins irrécusables et souvent contemporains des évènements qu'ils racontent. Après eux vient Manéthon, prêtre égyptien qui écrivit en grec une histoire d'Égypte. On placera en dernier lieu les écrivains grecs et latins qui ont voyagé en Égypte, ou ont rapporté ce qu'ils en ont entendu dire.

A. **Monuments.** — Les monuments sont aussi nombreux que variés. Il y en a en Égypte; il y en a dans les Musées. Les monuments qu'on trouve en Égypte sont des temples et des tombeaux (1). Les monuments qu'on trouve dans les Musées sont de toute nature et de toute provenance. Quelques notes rapides feront connaître les principaux d'entre eux.

(1) *Nous ne comptons* pas les ruines des villes. Les villes *proprement dites ont* disparu si complètement, que c'est à peine *quelques tumulus* sans forme en marquent çà et là l'emplacement.

1° *Les Temples*. Ce n'est pas le moment de décrire les temples qu'on rencontre dans un voyage de la Haute-Égypte, la notice des temples ayant sa place marquée dans les pages qui vont suivre. Mais nous pouvons, dès maintenant, mettre entre les mains du lecteur le fil destiné à le guider dans l'intérieur de ces monuments.

Un temple au complet se compose de l'édifice proprement dit et d'une enceinte. Le temple est construit en pierres, l'enceinte est construite en grosses briques crues. Elle est très haute et très épaisse. Quand la porte qui y donne accès est fermée, on ne peut certainement rien voir ni rien entendre de ce qui s'y passe.

On aurait tort de prendre un temple égyptien pour une église ou même pour un temple grec. On n'y célèbre aucun culte public; on ne s'y assemble pas pour des prières en commun; personne même n'y est admis, que les prêtres. Le temple est un proscynème royal, c'est-à-dire un monument de la piété du roi qui l'a fait élever pour mériter la faveur des dieux. C'est une sorte d'oratoire royal et rien de plus.

L'immense décoration dont les murs des temples sont couverts ne s'explique même que si l'on admet ce point de départ. Remarquons bien que le principe de la décoration est le tableau, que plusieurs tableaux sont rangés symétriquement côte à côte et que plusieurs séries de tableaux superposés par étages couvrent les parois des chambres de haut en bas. Tel est l'inévitable arrangement. Quant au sens

des tableaux, il est partout le même. Le roi d'un côté, une ou plusieurs divinités de l'autre, c'est là le seul sujet de la composition. Le roi adresse une offrande (table chargée de victuailles, fleurs, fruits, emblèmes) à la divinité et demande que la divinité lui accorde une faveur; dans sa réponse, la divinité concède le don demandé. Il n'y a donc dans la décoration du temple rien autre chose qu'un acte d'adoration du roi, répété sous toutes les formes. Un temple n'est ainsi que le monument exclusivement personnel du roi qui l'a fondé ou décoré. C'est même ainsi qu'on explique la présence de ces très précieux tableaux de bataille dont les murs extérieurs de certains temples sont ornés. C'est à la divinité et à sa protection que le roi fait remonter la première cause de ses victoires. En combattant les ennemis de l'Égypte, en les amenant enchaînés dans les temples, le roi a fait un acte agréable aux dieux, comme il a fait un acte agréable aux dieux en leur offrant de l'encens, des fleurs et des membres d'animaux sacrifiés. Par là il témoigne de sa piété et n'en mérite que davantage les faveurs que la construction du temple a pour objet de lui faire obtenir.

Les temples égyptiens sont toujours dédiés à trois dieux. C'est ce que Champollion a appelé la triade. Le premier est le principe mâle, le second le principe femelle, le troisième le produit des deux autres. Mais ces trois dieux s'amalgament de manière à n'en former qu'un. Le dieu père s'engendre lui-même dans le sein de la mère et devient ainsi

à la fois son propre père et son propre fils. Par là s'expriment la non-création et l'éternité de l'Être, qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin.

Quant au culte, il consiste en prières récitées dans l'intérieur du temple au nom du roi, et surtout en processions. Dans les processions, que le roi est censé conduire, on porte les enseignes des dieux, on porte les coffres dans lesquels sont enfermées leurs statues, on porte les barques sacrées. Celles-ci sont ordinairement déposées dans le temple. Les jours de fêtes, on les y vient chercher. Au milieu s'élève, caché sous une voile, le coffre dans lequel est déposé l'emblème que personne ne doit voir. Les processions circulent habituellement dans le temple, le plus souvent elles montent sur les terrasses, quelquefois elles s'étendent dans l'enceinte à l'abri du regard des profanes, comme nous l'avons dit. En de rares circonstances, on voit les processions quitter la ville et se diriger, soit par le Nil, soit par un canal qu'on appelle le canal sacré, vers une autre ville plus ou moins éloignée. A côté de tous les temples est un lac. Il est très vraisemblable que le lac devait jouer un rôle dans les processions et que les barques sacrées y étaient déposées, au moins pendant la durée des fêtes.

2° *Les Tombeaux.* Les tombeaux sont situés dans le désert ou dans le flanc d'une montagne plus ou moins éloignée du fleuve. Ainsi s'explique la conservation relative des tombeaux. Moins en vue qu

les maisons des villes et que les temples, ils ont été moins exposés qu'eux aux dévastations.

Quand il est complet, un tombeau se compose de trois parties (1). Il s'annonce de loin par un édicule qui s'élève dans la nécropole; c'est la première partie. Un puits rectangulaire et vertical s'ouvre en quelque coin de l'édicule et conduit au caveau; c'est la seconde. La troisième partie est le caveau souterrain où les momies reposent.

L'édicule extérieur n'est pas toujours massif. On y trouve quelquefois une ou plusieurs chambres; ces chambres sont ouvertes en tout temps et à tout le monde; les parents du défunt s'y assemblent et y apportent les offrandes. On y trouve aussi le *serdab*, c'est-à-dire une sorte de corridor étroit ménagé dans l'épaisseur de la maçonnerie et muré après qu'on y a déposé des statues représentant le défunt. Il est bien entendu que cet endroit mystérieux et inaccessible est toujours fermé (2).

Le puits ne se recommande à l'attention par aucune circonstance particulière. Selon les localités, sa profondeur varie ainsi que ses dimensions. Le plus souvent, quand la momie est en place, il est bouché soit par une pierre qui en cache l'orifice, soit par des matériaux de toute sorte qu'on

(1) Nous ne comprenons pas dans cette description les tombeaux des rois, à Bab-el-Molouk, qui sont conçus sur un autre plan.

(2) Quand le tombeau est creusé dans la montagne, comme à Béni-Hassan, il a toujours ses trois parties. La première chambre où l'on entre, tient lieu d'édicule extérieur. Le puits est dans un coin de cette chambre.

y entasse. Pour y descendre, il faut des cordes. Le caveau est creusé dans le roc et disposé de telle façon que le sarcophage est placé dans la verticale de la chambre principale de l'édicule, celle où s'assemblent les survivants.

Le visiteur qui va voir les tombeaux de Saqqarah, de Béni-Hassan, de Qournah, d'El-Kab, est donc averti. La chambre dans laquelle il entrera, qu'elle soit bâtie ou creusée dans le roc, est la chambre accessible réservée aux parents. Le caveau et les momies sont sous terre. On y arrive par un étroit conduit que nous appelons un puits.

Quant à la décoration des tombeaux, elle obéit à des lois qui varient selon les époques et selon la partie du tombeau qu'il faut décorer. Le puits, le caveau, le *serdab* sont sans inscriptions. Les sarcophages de pierre, les cercueils de momies sont souvent ornés d'une quantité considérable de textes entremêlés de tableaux. Tout le luxe de la décoration est réservé pour les chambres de l'édicule extérieur.

Quand il s'agit des tombeaux de l'Ancien-Empire, le sens de cette décoration n'est pas facile à préciser. Le défunt est évidemment chez lui. Il pêche, il chasse, ses serviteurs lui apportent le produit de ses terres, on danse devant lui, ses femmes, ses enfants sont à ses côtés, etc. Mais a-t-on voulu représenter le mort encore sur cette terre, et les représentations gravées sur les murs de son tombeau ont-*elles pour* objet de conserver le souvenir de ce *qu'il fut de* son vivant? Ou bien est-il dans l'autr

monde et, selon les promesses assez naïves faites aux Égyptiens, va-t-il continuer dans cet autre monde la vie qu'il a menée dans celui-ci? Ce n'est pas le moment de discuter cette question. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les promesses dont nous venons de parler sont réelles. Le défunt revivra dans la plénitude de tous ses organes. Il aura les mêmes besoins. Il se livrera aux mêmes travaux. Sa famille, ses serviteurs seront de nouveau à ses côtés. Seulement il ne connaîtra pas la douleur, et il n'aura plus l'appréhension de la mort. Telle serait l'idée fondamentale qui a présidé à la décoration des tombeaux sous l'Ancien-Empire.

Plus tard la décoration change de caractère. Cette immortalité qui lui est promise, le défunt doit prouver qu'il l'a gagnée, qu'il l'a méritée. Le voyage de l'âme dans les régions souterraines, les épreuves auxquelles elle est soumise, son jugement, sont les sujets qui ornent les parois des chambres de l'édicule extérieur. Là plus de scènes variées de chasse et de pêche, plus de travaux des champs. Le sombre cortège des divinités infernales paraît.

On trouve à Saqqarah et à Béni-Hassan des modèles parfaits des chambres où le défunt est représenté menant dans l'autre monde cette vie de famille et cette vie des champs que les Égyptiens regardaient comme le terme de la suprême félicité. C'est à Bab-el-Molouk et dans le tombeau de Séti I[er] qu'est le type des tombeaux de la deuxième espèce (1).

(1) Pour plus de détails sur ces questions, on consultera

3° *La Pierre de Rosette.* La Pierre de Rosette ouvre la série des monuments conservés dans les Musées dont il nous paraît indispensable qu'un visiteur des antiquités de la Haute-Égypte ait une connaissance préalable.

La Pierre de Rosette est un fragment de stèle (1) découvert, il y a bientôt quatre-vingts ans, par M. Boussard, officier de l'armée française d'occupation, en creusant des retranchements autour de la ville de ce nom. On y lit la copie d'un décret rendu par les prêtres de l'Égypte, réunis à Memphis, en l'honneur de Ptolémée Épiphane. Le décret est gravé sur la pierre en trois langues, ou plutôt en trois écritures. La première est l'écriture hiéroglyphique qui est la grande écriture des monuments. La seconde est l'écriture démotique, à l'usage du peuple. La troisième est l'écriture grec-

l'*Avant-propos* placé en tête de la *Notice sommaire des Monuments exposés dans les galeries du Musée de Boulaq.* Aux tombeaux de l'Ancien-Empire et à l'idée générale qui a présidé à leur décoration, nous avons consacré un article spécial dans la *Revue archéologique* des mois de janvier et février 1869 (Paris, librairie Didier, quai des Augustins).

(1) Ce mot est un des plus fréquemment employés dans l'archéologie égyptienne, parce qu'il désigne des monuments qu'on rencontre par milliers. La stèle est une dalle rectangulaire, le plus souvent arrondie par en haut. Les Égyptiens l'ont mise en usage pour y graver des inscriptions de tout genre. Les stèles ne sont le plus souvent que des épitaphes; on les employait cependant pour transcrire des textes qu'on voulait conserver ou montrer au public, et en ce cas la stèle joue le rôle d'une sorte d'affiche monumentale. Avec la Pierre de Rosette, qui appartient au Musée Britannique, on cite, parmi les stèles célèbres, *la Pierre* de Sân, la Pierre de Chéops, la stèle de Thoutmès III, *la stèle* d'Alexandre II, les cinq stèles de Gebel-Barkal, *la Pierre d'Ouna,* qui appartiennent toutes au Musée de Boul

que. Mais le texte en écriture grecque est la traduction des deux premières. Jusqu'alors les hiéroglyphes étaient restés pour la science un mystère impénétrable. Un coin du voile allait donc pouvoir être levé. En procédant du connu à l'inconnu, on allait donc saisir tout au moins le sens de cette mystérieuse écriture qui a si longtemps défié les efforts de la science. Bien des érudits s'y essayèrent. Young approcha du but, mais sans y atteindre. Champollion enfin souleva le voile tout entier (1). Telle est la Pierre de Rosette. Elle a été l'instrument de l'une des plus grandes découvertes dont s'honore notre XIXe siècle.

4° *Le Rituel.* Le Rituel est un livre sacré dont on déposait des exemplaires plus ou moins complets à côté des momies. On y trouve une série de chapitres relatifs au voyage de l'âme dans le monde souterrain et à son entrée dans la pure région des esprits. C'est le Rituel surtout qu'il faut consulter pour avoir une idée des croyances égyptiennes sur les destinées de l'homme après sa mort. Le Rituel a été l'objet de nombreux travaux partiels dans les diverses revues scientifiques. M. S. Birch en a publié une traduction complète dans le cinquième volume de l'ouvrage de M. Bunsen (2). Tous les Musées en possèdent plusieurs copies écrites sur papyrus.

(1) Nous avons résumé aussi brièvement que possible le procédé suivi par Champollion, dans la dernière partie de notre *Aperçu de l'Histoire d'Égypte.*

(2) *Egypt's place in universal history*, traduit de l'allemand par *M. Cottrel.* Londres, 1867.

5° *Le Papyrus royal de Turin.* Si le Papyrus royal de Turin n'était pas dans le plus pitoyable état de conservation, nous ne serions pas à tâtonner pour asseoir la première moitié de l'histoire d'Égypte sur sa base définitive, et Manéthon lui-même serait dépassé. Le Papyrus royal de Turin est, en effet, une liste complète des rois qui ont successivement régné sur l'Égypte depuis le fondateur de la monarchie jusqu'à une époque inconnue, mais qui ne dépasse pas le commencement de la XVIIIe dynastie; comme dans les listes de Manéthon, le règne des dieux précède le règne des rois. Sans entrer dans plus de détails, on voit l'immense intérêt qui s'attache à ce document. Il a malheureusement subi des mutilations telles que, à part quatre ou cinq fragments (il y en a cent soixante-quatre), on ne sait comment rajuster ce qui nous en reste. Le Papyrus royal de Turin a ainsi perdu la plus grande part de son autorité, et c'est tout au plus s'il compte aujourd'hui parmi les textes sur lesquels une critique tant soit peu sévère peut s'appuyer.

6° *La Salle des Ancêtres.* La Salle des Ancêtres est une petite chambre du temple de Karnak construite et décorée par Thoutmès III; elle est maintenant à la Bibliothèque nationale de Paris. Sur les parois de cette chambre Thoutmès est représenté adressant ses hommages à soixante rois rangés devant lui. Le nombre des prédécesseurs de Thoutmès étant beaucoup plus considérable, on voit que la liste de Karnak n'est qu'un extrait ou un ch

fait d'après des motifs que nous ne connaissons pas parmi les souverains qui ont occupé le trône avant Thoutmès. Si encore ces souverains se présentaient sur les parois de la chambre dans leur ordre chronologique, la science retirerait quelque profit du monument où ils sont figurés. Mais, si le côté droit de la chambre offre quelque apparence d'ordre, il n'en est pas de même du côté gauche où les rois de la XVII[e] dynastie, par exemple, sont rangés pêle-mêle avec les rois de la XII[e]. Nous avons donc dans la Salle des Ancêtres de Karnak un monument dont, en apparence, le crédit est très grand, mais qui, en réalité, a jusqu'ici très peu aidé aux progrès sérieux de la science.

7° *La Table d'Abydos*. On en connaît deux exemplaires. Le premier, assez mutilé, est au Musée Britannique; il appartient au règne de Ramsès II et provient du petit temple d'Abydos. Le second est dans un parfait état de conservation; il est du règne de Séti, le père de Ramsès; c'est dans le grand temple (où il est encore) que nous l'avons découvert. Sur les deux exemplaires les listes sont identiques.

La Table d'Abydos est, comme la Salle des Ancêtres, un tableau d'adoration; les personnages auxquels l'adoration est faite sont de srois. Ils sont ici au nombre de soixante-seize. L'extrait est, par conséquent, plus considérable qu'à Karnak.

Mais ce qui donne à la Table d'Abydos un intérêt exceptionnel, c'est que les rois y sont rangés dans

leur ordre chronologique. Notre premier et notre principal guide dans le travail patient de la reconstruction de l'histoire d'Égypte est encore jusqu'à présent Manéthon. Mais quelle confiance mérite Manéthon? Dans les rares points de contact que ses listes ont avec les listes, à la vérité très imparfaites, d'Hérodote et de Diodore, Manéthon est en désaccord avec les deux historiens que nous venons de nommer; de quel côté est l'erreur? Faut-il ne pas compter sur Manéthon, ou faut-il compter sur lui? Les monuments, juges suprêmes dont nous devons toujours respecter la décision, se prononcent-ils pour ou contre Manéthon? Les rois de la Table d'Abydos, par exemple, sont-ils au même rang chronologique que les mêmes rois dans Manéthon? On voit l'intérêt de la liste découverte à Abydos. Moins étendue que les listes du prêtre égyptien, elle les consolide pourtant en nous montrant que les deux listes marchent sur deux lignes parallèles. Manéthon sort donc vainqueur de cette épreuve et son crédit s'en accroît.

8° *La Table de Saqqarah.* Autre liste de rois, au nombre de cinquante-huit. Cette fois ce n'est pas un roi qui fait une offrande devant ses prédécesseurs; l'adoration est faite par le fonctionnaire dans le tombeau duquel la table a été trouvée. Dans les croyances égyptiennes, quand le mort réputé juste jouira de la *vie* éternelle, il sera admis, comme *récompense, dans* la société des rois. C'est là le *point de départ* du tableau qui occupe le mon

ment connu sous le nom de Table de Saqqarah. Le mort a subi la dernière épreuve ; certains rois choisis parmi ceux qui ont régné successivement sur l'Égypte l'accueillent au milieu d'eux.

La Table de Saqqarah joint son autorité à celle de la Table d'Abydos pour augmenter notre confiance en Manéthon. Les rois que les deux listes nomment sont ceux que Manéthon nomme également. Les dynasties qui sont omises dans Manéthon comme moins illustres sont celles que les deux listes passent sous silence.

Il nous faudrait énumérer bien d'autres monuments si nous voulions faire connaître tous ceux qui ont leur utilité dans le travail de reconstruction tenté en ce moment par les égyptologues. Mais il suffit au but que nous voulons atteindre d'avoir appelé l'attention sur les principaux, ou du moins sur ceux dont il est le plus souvent question. D'ailleurs, au point où les études égyptiennes sont arrivées, il n'est plus un monument qui n'ait son importance. Quand on essaie de réédifier avec ses propres matériaux un édifice tombé, le moindre fragment retrouvé et remis en place aide à la solidité de l'ensemble.

B. **Manéthon.** — Manéthon est un prêtre égyptien qui vivait sous Ptolémée Philadelphe (1) et qui avait écrit en grec une histoire d'Égypte, dans laquelle *il avait intercalé* une liste de tous les rois qui ont

(1) *Vers l'an 263 avant J.-C.*

régné sur les bords du Nil, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête d'Alexandre. Cette histoire est perdue. Mais les listes sont conservées dans l'ouvrage de George le Syncelle, historien byzantin du VIIIe siècle, qui les avait empruntées à la *Chronique* d'Eusèbe et à la *Chronographie* de l'Africain.

Après ce que nous avons dit, nous avons à peine besoin de revenir sur les listes de Manéthon, pour montrer de quelle importance elles sont pour nous. A la rigueur, nous pouvons ne pas accorder une confiance trop absolue aux chiffres qui expriment la durée des règnes et la durée des dynasties, chiffres remaniés par les auteurs chrétiens qui les ont copiés dans l'ouvrage original; à la rigueur encore, on peut supposer que les noms de quelques rois sont altérés ou intervertis. Mais supposons les listes de Manéthon perdues. Cette précieuse division en dynasties, par qui la connaîtrions-nous, et comment même pourrions-nous savoir qu'elle a existé? Les noms royaux révélés par les inscriptions hiéroglyphiques deviennent tous les jours de plus en plus nombreux; comment saurions-nous les classer d'une manière à peu près satisfaisante sans les listes de Manéthon? Les listes de Manéthon n'ont-elles pas cet avantage, qu'on n'apprécie jamais assez, de nous montrer tout au moins une direction à suivre?

Parmi les sources de l'histoire d'Égypte, le Papyrus royal de Turin, s'il était complet, pourrait seul le disputer à Manéthon en importance.

*C. **Historiens classiques.*** — Les personnes qui r

veulent pas faire une étude approfondie de l'égyptologie peuvent se contenter de lire le deuxième livre d'Hérodote, le premier livre de Diodore, le dix-septième livre de Strabon, le *Traité d'Isis et d'Osiris* attribué à Plutarque.

Nous n'aurions que les livres d'Hérodote et de Diodore pour nous guider dans l'étude de l'Égypte ancienne, que nous nous formerions certainement une idée bien imparfaite de ce pays. Toutes les notions chronologiques y sont bouleversées (1). On y trouve des contes aussi ridicules qu'absurdes. Il faut lire les histoires d'Égypte écrites avant la découverte de Champollion, pour voir dans quelle fausse route ces deux écrivains engageraient la science si l'on s'en rapportait uniquement à eux.

Strabon mérite plus de créance. Sa *Géographie* contient d'excellents renseignements qui n'ont que le désavantage d'être un peu courts.

Quel que soit l'auteur du *Traité d'Isis et d'Osiris,* on ne peut aborder l'étude de la religion égyptienne sans s'être bien pénétré de ce livre. Des emprunts sont faits avec discernement à des sources vraiment égyptiennes. Dans ce monde que nous habitons, le bien est sans cesse en lutte avec le mal, le mensonge avec la vérité, les ténèbres avec la lumière, la vie avec la mort. Osiris est une des personnifications de cet éternel antagonisme des deux principes opposés. Un moment terrassé par Typhon, le principe du mal, Osiris meurt, mais il ressuscite pour

(1) *Hérodote place* les Pyramides après Ramsès. C'est comme *si on mettait* Louis XIV avant Charlemagne.

succomber encore. De ce dualisme et des explications diverses qu'on en donne, le pseudo-Plutarque a fait le thème de son excellent *Traité*.

III

HISTOIRE

L'histoire d'Égypte commence à Ménès, le fondateur de la monarchie; elle finit à Théodose et au décret de cet empereur qui abolit définitivement la religion égyptienne (1).

Pendant cette longue durée, l'Égypte ne fut pas toujours maîtresse d'elle-même. Elle a été conquise par les Pasteurs, horde de barbares venus de l'Asie, par les Éthiopiens, par les Grecs, par les Romains, sans compter des invasions partielles de peuples libyques et arabes. Mais tous ces conquérants, sans en excepter même les Pasteurs, ont adopté, en Égypte, la religion, les arts, la langue, les coutumes des vaincus, et leurs noms figurent dans le canon officiel des rois du pays.

Pour établir l'ordre dans l'interminable série des rois qui ont régné de Ménès à Théodose, on a coutume de les diviser, à l'exemple de Manéthon, en familles royales ou *dynasties*, et ces dynasties sont à leur tour distinguées entre elles, tantôt par le nom du peuple étranger qui lui a donné ses rois,

(1) An 381 de notre ère.

tantôt par le nom de la ville qui de leur temps était capitale. Ainsi il y a la dynastie Grecque, Memphite, Thébaine, etc. De Ménès à Théodose, on en compte trente-quatre.

Une autre division plus large a été faite. Prenant en considération certains évènements importants, certaines modifications apportées dans l'économie générale du royaume, on a partagé toute l'histoire d'Égypte en quatre tronçons.

1° Le premier comprend les dix premières dynasties et s'appelle l'*Ancien-Empire.* L'Ancien-Empire est si prodigieusement éloigné de nous qu'il se perd littéralement dans la nuit des temps. Quand l'Ancien-Empire finit, Abraham n'est pas encore né. L'Ancien-Empire est tout entier dans la IVe dynastie, la Ve et une partie de la VIe; avant et après, tout est confusion ou plutôt ténèbres. C'est l'âge des Pyramides. Chose remarquable, l'art de la statuaire et de la gravure en relief monte, sous l'Ancien-Empire, à une hauteur qu'il n'atteindra plus.

2° Le second comprend les siècles qui s'étendent entre la XIe dynastie et la XVIIIe. C'est le *Moyen-Empire.* Le Moyen-Empire existe déjà depuis quelque temps quand Abraham paraît. Joseph est ministre du dernier roi du Moyen-Empire. Du Moyen-Empire il ne faut, d'ailleurs, retenir que la XIIe dynastie et les Pasteurs. La XIIe dynastie est célèbre par les tombes de Béni-Hassan. Quant aux Pasteurs (ou Hycsos), ils donnent leur nom à la période la plus douloureuse que l'Égypte ait traversée, celle

qui vit pendant cinq cent onze ans l'unité nationale rompue, et des envahisseurs asiatiques régner en maîtres sur les plus florissantes provinces du royaume.

3° Le troisième tronçon est ce qu'on appelle le *Nouvel-Empire.* Il commence à la XVIIIe dynastie et finit à Alexandre. L'époque la plus brillante du Nouvel-Empire, celle dont on rencontre, dans un voyage sur le Nil, les plus fréquents et les plus glorieux souvenirs, correspond à la XVIIIe dynastie, à la XIXe et aussi à la XXe. C'est l'âge des Thoutmès, des Aménophis, des Ramsès. C'est aussi l'époque de Moïse (XIXe dynastie). Mais ce rôle brillant ne se soutient pas, et, quand Sésac (XXIIe dynastie) prend Jérusalem, la décadence a déjà commencé pour l'Égypte.

4° Enfin le quatrième tronçon, que l'on appelle du nom général de *Basses-Époques,* comprend la dynastie grecque dont Alexandre est le fondateur, et celle des Empereurs de Rome, rois d'Égypte au même titre que Cambyse et Darius. L'histoire de cette époque, tout entière dans de stériles compétitions au trône, ne possède qu'un faible intérêt. Mais le visiteur de la Haute-Égypte doit s'en occuper parce que les temples de Philæ, d'Edfou, d'Ombos, de Dendérah, d'Esneh, c'est-à-dire les monuments les plus complets que nous possédions du culte égyptien, appartiennent aux Basses-*Époques.*

Une première division des rois d'Égypte en d
nasties sur le type fourni par Manéthon, une a

division des dynasties en *Ancien-Empire, Moyen-Empire, Nouvel-Empire* et *Basses-Époques*, tel est donc le point de départ de toutes les études sur l'histoire d'Égypte et, par conséquent, le point de départ du classement de tous les temples que le visiteur va rencontrer dans un voyage sur les bords du Nil.

Il est évident qu'une histoire d'Égypte trouverait bien ici sa place et serait la meilleure préparation au voyage. Mais nous ne pourrions, sans sortir des limites qui nous sont tracées, faire passer sous les yeux du lecteur, même aussi sommairement que possible, le récit des évènements qui ont assuré à l'Égypte une influence si considérable sur les destinées du monde ancien. Il y a quelques années, nous avons écrit pour les écoles égyptiennes un petit *Aperçu de l'Histoire d'"Égypte*. Ceux qui ne voudront pas approfondir le sujet, ou se contenter de vues générales, y auront recours. Si on désire plus de détails et un tableau tracé par une main autorisée, on consultera l'*Histoire* de M. Brugsch (1).

(1) *Histoire d'Égypte dès les premiers temps de son existence jusqu'à nos jours*, 1re partie comprenant l'*Égypte sous les rois indigènes*. Leipzig, librairie Hinrichs, 1859. Voyez aussi le résumé de M. François Lenormant dans le *Manuel d'Histoire ancienne de l'Orient*, t. Ier, p. 328 et suiv. Paris, A. Lévy, 1869, et l'excellent travail récemment publié par M. G. Maspero sous le titre d'*Histoire ancienne des Peuples de l'Orient*. Paris, Hachette, 2e édition, 1876.

IV

CHRONOLOGIE

Aucun peuple ne surpasse en antiquité le peuple égyptien. Les monuments préhistoriques nous font remonter bien certainement à des époques que les plus vieux monuments égyptiens sont loin d'atteindre. Mais, comme monuments dus à une civilisation déjà raffinée, c'est en Égypte qu'il faut chercher les plus anciens que la main de l'homme puisse toucher. En ce point se vérifiera peut-être un jour ce célèbre passage de Platon. Il s'agit de la musique et des divertissements « que l'on tient des Muses ». Clinias demande : « Comment les choses sont-elles « réglées à cet égard en Égypte? » L'Athénien répond : « D'une manière dont le récit va vous sur- « prendre. Il y a longtemps, à ce qu'il paraît, « qu'on a reconnu chez les Égyptiens la vérité « de ce que nous disons ici : que, dans chaque « état, la jeunesse ne doit s'exercer habituelle- « ment qu'à ce qu'il y a de plus parfait en figure « et en mélodie. C'est pourquoi, après en avoir « choisi et déterminé les modèles, on les ex- « pose dans les temples; et il est défendu aux « peintres et aux artistes, qui font des figures et « d'autres ouvrages semblables, de rien innover, « ni de s'écarter en rien de ce qui a été réglé p[ar] « les lois du pays; la même chose a lieu en tout

« qui appartient à la musique. Et si on veut y pren-
« dre garde, on trouvera chez eux des ouvrages de
« peinture ou de sculpture faits depuis dix mille ans
« (quand je dis dix mille ans, ce n'est pour ainsi
« dire, mais à la lettre), qui ne sont ici moins beaux
« que ceux d'aujourd'hui, et qui ont été travaillés
« sur les mêmes règles (1). »

Mais autant on peut regarder comme probable que les traditions qui accordent à l'Égypte une prodigieuse antiquité ne sont pas vaines, autant il est difficile de démontrer scientifiquement la preuve de cette antiquité. Des mentions d'éclipses et d'autres phénomènes astronomiques, qui jusqu'à présent font défaut, nous permettraient seules d'y arriver.

En attendant, nous n'avons pas d'autres ressources que les listes de Manéthon et les chiffres placés à côté de ces listes. Malheureusement tout semble ici plongé dans un affreux désordre. Non-seulement les chiffres tirés de Manéthon ne s'accordent pas dans les extraits de l'Africain et d'Eusèbe, mais nous possédons de la *Chronique* d'Eusèbe deux versions dont les chiffres ne s'accordent pas entre eux. D'un autre côté il arrive trop souvent que les monuments hiéroglyphiques nous livrent des dates qui contredisent la durée assignée à certains règnes par l'historien national. On voit par là à combien

(1) *N'oublions* pas que, avant Ménès, l'Égypte était divisée en *petits royaumes indépendants* que Ménès réunit le premier sous *un sceptre unique. Il* n'est pas impossible que des monuments *de cette antique période* de l'histoire égyptienne subsistent encore.

de chances d'erreur nous sommes exposés quand nous voulons, par exemple, donner une date à la fondation de la monarchie égyptienne.

Il faut considérer, cependant, que Manéthon, prêtre égyptien écrivant l'histoire de son pays d'après les archives des temples, est après tout une autorité considérable. En vain dira-t-on que plusieurs des dynasties qu'il enregistre comme successives ont été collatérales. Si le fait était prouvé, évidemment il faudrait retrancher du total toute la durée des dynasties qui sont ainsi venues se greffer comme des branches sur le tronc principal. Mais le système des dynasties simultanées n'a pour lui jusqu'à présent aucune preuve vraiment sérieuse. Tout au contraire, il paraît certain que Manéthon a su que, à diverses époques, l'Égypte a été gouvernée à la fois par plusieurs dynasties; mais ces dynasties, en vertu des moyens de contrôle dont il disposait, ont été déjà éliminées de son œuvre. Telles qu'elles sont, les listes de Manéthon nous représentent donc la série vraie des familles royales qui se sont suivies sur le trône et qui ont été enregistrées successivement comme officielles dans le canon des rois. Les chiffres, à la vérité, ont subi des altérations incontestables. Mais si on considère que ces chiffres nous sont présentés par des écrivains chrétiens qui avaient un évident intérêt à les raccourcir, on verra que, en définitive, loin d'y voir des totaux exagérés, ce sont *plutôt comme* des totaux systématiquement *tronqués, que, en* bonne critique, nous devons les *recevoir.*

L'autorité de Manéthon comme chronologie reste donc entière, mais à la condition de ne prendre les chiffres qui nous sont donnés que comme des à peu près. Certainement ces chiffres ne sont pas absolument exacts; il est difficile, cependant, de croire qu'ils ont été si radicalement altérés, qu'ils n'approchent pas plus ou moins de la vérité. En tout cas, plus nous remonterons à la source des altérations, plus nous serons entraînés à admettre que si les listes nous étaient arrivées telles qu'elles sont sorties des mains de Manéthon, c'est à une somme d'années plus considérable encore que nous arriverions.

On voit par là sous quelle réserve nous présentons le tableau suivant des dynasties égyptiennes. Il est presque inutile d'ajouter que nous n'admettons pas les dynasties simultanées, que les dynasties sont ici présentées dans l'ordre même où on les trouve dans Manéthon, enfin que les chiffres sont, à une ou deux exceptions près, ceux qui ont été adoptés par l'historien national.

	Dynasties.	CAPITALES	Durée.	Avant J.-C.
Ancien-Empire.	Ire	Thinis	253 ans.	5004
	IIe	Thinis	302 —	4751
	IIIe	Memphis	214 —	4449
	IVe	Memphis	284 —	4235
	Ve	Memphis	248 —	3951
	VIe	Eléphantine	203 —	3703
	VIIe	Memphis	70 j.	»
	VIIIe	Memphis	142 ans.	3500
	IXe	Héracléopolis	109 —	3358
	Xe	Héracléopolis	185 —	3249

	Dynasties.	CAPITALES.	Durée.	Avant J.-C.
Moyen-Empire	XIe.........	Thèbes...........	213 ans.	3064
	XIIe	Thèbes...........		
	XIIIe	Thèbes...........	453 —	2851
	XIVe.......	Xoïs.............	184 —	2398
	XVe........	(Pasteurs)........		
	XVIe.......	(Pasteurs)........	511 —	2214
	XVIIe......	(Pasteurs)........		
Nouvel-Empire.	XVIIIe......	Thèbes............	241 ans.	1703
	XIXe.......	Thèbes............	174 —	1462
	XXe........	Thèbes............	178 —	1288
	XXIe.......	Tanis..............	130 —	1110
	XXIIe......	Bubastis...........	170 —	980
	XXIIIe.....	Tanis.........	89 —	810
	XXIVe	Saïs...............	6 —	721
	XXVe......	(Ethiopiens).......	50 —	715
	XXVIe.....	Saïs...............	138 —	665
	XXVIIe.....	(Perses.)..........	121 —	527
	XXVIIIe....	Saïs...............	7 —	406
	XXIXe.....	Mendès............	21 —	399
	XXXe......	Sébennytès........	38 —	378
	XXXIe	(Perses)...........	8 —	340
Basses époques.	XXXIIe.....	(Macédoniens.).. .	27 ans.	332
	XXXIIIe....	(Grecs.)...........	275 —	305
	XXXIVe....	(Romains.)........	411 —	30

V

LANGUE ET ÉCRITURE.

A. La langue égyptienne n'est ni une langue sémitique, ni une langue indo-européenne. Elle appartient comme type principal à ce groupe de langues *qu'on pourrait* appeler langues chamitiques. *La langue copte* est cette même langue égyptienne *telle qu'on la* parlait au IIe ou au IIIe siècle d

notre ère, en la faisant servir à exprimer
chrétiennes (1).

B. Les personnes qui, de bonne foi, cr
les hiéroglyphes sont des rébus et forn
leur réunion des espèces d'énigmes à devi
encore très nombreuses, et il faut avouer
erreur est entretenue par les écrivains les
rieux de la tradition classique. « La ma
« ouverte, avec les doigts étendus, dit Di
« Sicile, représente le besoin d'acquérir;
« gauche fermée, la conservation et la g
« biens. » — « Pour désigner la haine, di
« que, ils peignent un poisson. A Saïs,
« gravé dans le vestibule du temple de Mi
« enfant, un vieillard, un épervier, un
« tame. C'était évidemment autant de
« qui voulaient dire : O vous qui arrivez à
« vous qui êtes près d'en sortir, Dieu hai
« dence. Ainsi l'enfant désigne la naiss
« vieillard la mort, l'épervier la divinité, l
« la haine à cause de la mer, et l'hipp
« l'impudence. » — « Un vautour signifie l
« dit Ammien Marcellin. Pourquoi? Par
« enseigne que parmi ces animaux il ne
« pas de mâles. Un roi est représenté sous
« d'une abeille qui façonne le miel. P

(1) *Il faut tenir* compte de l'état dans lequel se
langue égyptienne quand elle devint la langue copt
déjà très dégénérée, et la langue copte représente
l'écriture démotique plutôt que la langue des hié

« Parce que le roi est le modérateur de ses peuples « qu'il doit savoir retenir par la douceur en même « temps qu'aiguillonner (1). »

Mais la découverte de Champollion a fait justice de ces erreurs. L'écriture hiéroglyphique n'est pas une écriture énigmatique ; on la lit, on la prononce tout comme l'écriture hébraïque ou l'écriture syriaque ; elle a son alphabet.

On se rappelle ce que nous avons dit plus haut de la Pierre de Rosette. Quand Champollion, étudiant la Pierre de Rosette, s'aperçut que les signes hiéroglyphiques qui y sont tracés appartiennent à un alphabet, il n'avait fait que la moitié du chemin. A quoi sert, en effet, de posséder l'alphabet d'une langue, si on ne sait pas ce que cette langue signifie ? Mais bientôt Champollion reconnut que les mots ainsi retrouvés faisaient du copte. Toute l'impor-

(1) Tout n'est pas faux dans ces traditions. Un *poisson* se prononce *betu*, et *betu* signifie *le mal, le péché, l'abomination*. L'*abeille* se prononce *sekhet* et désigne la royauté sur la Basse-Égypte. Si le temple de Minerve à Saïs était de basse époque, il est certain que, pour obéir à l'esprit maniéré du temps, on a pu, excluant toute liaison grammaticale, écrire un *enfant*, un *vieillard*, un *épervier*, un *poisson*, un *hippopotame*, ce qu'on traduirait : « O enfant, ô vieillard, la divinité a en abomination le « mal (l'hippopotame étant considéré comme un animal typho- « nien). » A la rigueur, Diodore, Plutarque, Ammien Marcellin ne nous entraînent donc pas à leur suite dans une erreur absolue. Mais ce qui est faux, c'est le point de départ et la conclusion. De ce que les Égyptiens ont fait avec l'enfant, le vieillard, etc., un jeu d'esprit, il ne s'ensuit pas que cette sorte de jeu soit la règle de l'écriture hiéroglyphique. Les auteurs que nous venons de citer n'ont pas l'air de se douter que l'écriture *hiéroglyphique puisse être* alphabétique, et ils ont contribué à *faire vivre cette erreur* jusqu'à nos jours.

tance de la découverte de Champollion est là. La langue copte n'est, en effet, une langue morte que parce qu'on ne la parle plus; mais elle vit dans les livres.

En somme l'écriture hiéroglyphique n'est pas un vain jeu d'esprit. Elle n'est ni plus compliquée, ni plus difficile à lire que d'autres. Du moment où on s'habitue à voir un *a* dans un aigle, un *b* dans la jambe humaine, un *c* dans le verrou, etc., on en vient facilement à bout. Ce qui, pendant des siècles, a détourné l'attention de la vraie signification des hiéroglyphes, c'est précisément le choix un peu étrange des formes adoptées pour représenter des lettres de l'alphabet. *A priori*, tout le monde devait se figurer que ce singulier mélange de figures d'animaux et d'objets usuels ne pouvait servir à autre chose qu'à des symboles, et, le renom mystérieux de l'antique Égypte aidant, on était tout naturellement porté à croire que sous ces symboles les prêtres cachaient leurs mystères. Aujourd'hui le voile est déchiré, et l'écriture hiéroglyphique est une écriture qui n'est pas beaucoup plus difficile à lire que les autres.

Vu la nature des signes qui la composent, l'écriture hiéroglyphique peut être disposée indifféremment en colonnes verticales ou en colonnes horizontales. Quand on étudie un texte hiéroglyphique, on remarque facilement que toutes les têtes d'animaux ou d'hommes sont tournées du même côté. *Le côté vers lequel* les têtes sont tournées est le *côté où commence* l'inscription. Il s'ensuit qu'à la

du scribe l'écriture hiéroglyphique peut posée de manière à être lue de gauche à ou de manière à être lue de droite à gau-

une inscription hiéroglyphique on distingue es qui doivent être prononcés et les signes oivent pas être prononcés.

remiers sont de beaucoup les plus nom-On y comprend en premier lieu les signes it alphabétiques; l'alphabet est de vingt-lettres; seulement il y a plusieurs formes plusieurs formes pour le *b*, etc., etc. On y id en second lieu les signes syllabiques; chiquier se prononce à lui seul *men*, le vase e prononce *hes*, le cœur se prononce *het*, etc. nprend en troisième lieu les signes idéo-ies : on écrit un lion pour un *lion*, un che-un *cheval*, etc. On y comprend en quatrième signes symboliques, c'est-à-dire détournés vrai sens pour désigner symboliquement e; ainsi le vautour signifie *mère*, la coudée *justice*, etc.

gnes qu'on ne doit pas prononcer sont les xplétifs, destinés à appeler l'attention du sur la lecture ou la signification du mot

riture *hiératique* et l'écriture *démotique* sont des écri-des, dérivées à des degrés divers de l'écriture hiéro-On ne les emploie guère que pour les papyrus. Ce-n trouvera à Gebel-Silsileh d'excellents spécimens de e de ces écritures. A Philæ sont des proscynèmes breux, gravés sur les murs du temple en écriture dé-

qu'ils accompagnent. Parmi les signes qu'on ne prononce pas, se range aussi la classe très nombreuse des signes que Champollion a appelés des *déterminatifs*. Ainsi, après tous les noms de quadrupèdes, le scribe trace *une queue de quadrupède;* tous les mots qui ont rapport à la parole, à la pensée, à l'amour, à tout ce qui tient à un mouvement de l'âme, peuvent être suivis de *l'homme portant la main à la bouche; l'homme accroupi levant un bras* détermine les noms propres, etc., etc. L'homme accroupi, l'homme portant la main à la bouche, la queue du quadrupède ne se prononcent pas; mais la présence de ces signes avertit que les mots qui précèdent sont un nom propre, un mot en rapport avec l'âme, un nom de quadrupède, etc., etc.

Tel est, dans ses organes principaux, le mécanisme de l'écriture hiéroglyphique. A première vue on le trouve compliqué. Mais l'usage des déterminatifs aide puissamment à sa clarté, et si obscur, si mystérieux que paraisse un texte hiéroglyphique, il est certain qu'il n'y a pas plus de difficulté à le comprendre qu'à comprendre un texte hébreu, et que, comme effort d'esprit à faire, il en faut infiniment moins que pour arriver à traduire un texte chinois.

Nous ne devons pas oublier d'ajouter que la tâche de l'interprète des textes hiéroglyphiques est toujours facilitée par cette circonstance que la langue copte est un dérivé, altéré mais très reconnaissable, de la langue qui se cache sous l'ancienne écriture égyptienne. Or, la langue copte est une langue

qui, comme lexique et comme grammaire, est parfaitement connue des érudits, et qui, bien que rangée à juste titre parmi les langues mortes, n'en vit pas moins encore aujourd'hui dans les livres.

VI

RELIGION.

Un auteur de la fin du IIIe siècle, Jamblique, présente les Égyptiens comme croyant à un dieu unique, universel, incréé. S'étant produit lui-même, il n'a pas de commencement. Il est antérieur à tout ce qui existe. Puis Jamblique ajoute que, au-dessous de ce dieu suprême, sont rangés d'autres dieux qui expriment ses attributs divinisés. Ainsi Ammon est cette force cachée dans la nature qui amène toutes choses à la vie. L'esprit intelligent qui résume toutes les intelligences, c'est Imouthès. Phtah est le démiurge qui accomplit toutes choses avec art et vérité. Osiris est le dieu bon et bienfaisant. Si Jamblique est l'écho fidèle des traditions égyptiennes, il faudrait donc penser qu'un monothéisme particulier, détourné de sa voie par la croyance à des dieux subalternes personnifiant les qualités de l'Être, a été le fondement de la religion de l'Égypte.

Les monuments, de leur côté, laissent apercevoir *quelques traces* de cette croyance. A Tell-Amarna *Aten est souvent* nommé le dieu Un. A Thèbes

Memphis, Ammon et Phtah sont revêtus des attributs du dieu suprême. Ammon est son propre père à lui-même. Il est le dieu générateur dès le commencement, l'Être double, à la fois père et mère et existant dès l'éternité.

Sur cette base s'élevait tout l'édifice de la religion égyptienne. Au seul initié du sanctuaire, on réservait sans doute la connaissance du dieu abstrait, du dieu caché dans les profondeurs inaccessibles de son essence. Mais à l'adoration moins épurée du peuple, au peuple qui a besoin d'un dieu en quelque sorte palpable et tangible, on offrait les images des divinités gravées sur les murs des temples. Voilà les idées qui sont acceptées jusqu'à présent dans la science, et le passage classique sur lequel tout repose est le passage de Jamblique.

Malheureusement, plus on étudie la religion égyptienne, plus le doute s'accroît sur le caractère qu'il faut lui attribuer définitivement. Une source extraordinairement féconde de matériaux vient d'être mise à notre disposition par le déblaiement des temples de Dendérah et d'Edfou. D'une extrémité à l'autre, ces temples sont couverts de légendes et se présentent avec toutes les apparences de deux livres qui traitent *ex professo* de la religion, en général, et, en particulier, des dieux auxquels ces temples sont dédiés. Mais, ni dans ces temples, ni dans ceux qui nous sont connus depuis longtemps, n'apparaît le *dieu unique* de Jamblique. Si Ammon est à Thèbes « *le premier du premier* », si Phtah est à Memphis *le père des êtres*, sans commencement ni fin, c'est

que tous les dieux égyptiens sont revêtus séparément des attributs de l'Être. En d'autres termes, on trouvera partout des dieux qui sont immortels et incréés; mais on ne trouvera nulle part le Dieu unique, invisible, sans nom et sans forme qui plane au sommet le plus élevé du panthéon égyptien. Le temple de Dendérah aujourd'hui exploré dans la plus cachée de ses inscriptions n'en fournit certainement aucune trace. Ce qui semblerait plutôt ressortir de l'étude de ce temple, c'est que, chez les Égyptiens, l'univers était Dieu lui-même et que le panthéisme formait la base de la religion. Nous serions donc porté à modifier dans ce sens les idées générales que nous avons émises dans la *Notice du Musée* (4e édition, p. 20). « La théologie des Égyp- « tiens, chez qui Orphée a puisé la sienne, dit « Eusèbe dans sa *Préparation Évangélique*, recon- « naissait que l'univers est Dieu formé de plusieurs « dieux qui composent ses parties. » Au passage de Jamblique il faudrait ainsi substituer, comme autorité classique, le passage d'Eusèbe.

Quoi qu'il en soit et quel que soit le point de vue sous lequel on doit considérer les dieux égyptiens, ces dieux ne recevaient pas dans toute l'Égypte un culte égal. Ammon régnait à Thèbes, Phtah à Memphis, Chnouphis à Éléphantine, Horus à Edfou, Hathor à Dendérah, Neith à Saïs, Soutekh à Tanis. L'Égypte était ainsi divisée en districts religieux comme elle était divisée en districts géographiques; *chacun de ces districts* avait son culte local, et les *dieux se partageaient* ainsi le gouvernement reli

gieux du pays. Une exception était faite, cependant, en faveur d'Osiris. Dieu du monde des âmes, Osiris était le dieu universel et régnait également sur toutes les parties de l'Égypte.

VII

GÉNÉRALITÉS

A. **De la décoration des temples et de sa disposition matérielle.** — La décoration des temples comporte quelques éclaircissements auxquels nous donnerons place ici.

On sait déjà que la décoration des temples est formée de tableaux, que ces tableaux sont rangés côte à côte et sur plusieurs étages superposés, de manière à couvrir symétriquement de haut en bas les parois des chambres. On sait encore que tous les tableaux sont composés sur un plan uniforme. Le roi est d'un côté, la divinité de l'autre. Les textes qui accompagnent les tableaux sont aussi rédigés sur un même plan. Du côté du roi, ses noms, quelques titres en rapport avec l'offrande faite, en outre, les paroles que le roi est censé prononcer; du côté de la divinité, ses noms, ses titres, et une réponse où des dons sont concédés en rapport avec l'offrande. Pour donner une idée générale des tableaux comme disposition et comme rédaction, nous choisirons, pour le décrire, tout le registre

férieur de l'une des parois du corridor R dans le
nple de Dendérah (1).

1er *tableau.* Le roi offre à la déesse Hathor le
se qui sert dans les hiéroglyphes à écrire le mot
ur. Comme témoignage de sa satisfaction, la
esse promet au roi toute espèce de bonheur et de
e.

2e *tableau.* Hathor et Horus d'Edfou sont debout
'une des extrémités du tableau. A l'autre extré-
té le roi fait l'offrande des deux sistres, em-
mes qui représentent plus particulièrement dans
temple le mal vaincu et par déduction la joie.
Que tu sois aimé par les femmes, répond Hathor,
aisant allusion à celui des deux sistres qui ex-
rime la joie, que tu sois agréable à leurs maris. »
us, de son côté, répond à l'offrande de l'autre
e : « Que l'Égypte marche selon ta volonté; que
foules aux pieds les contrées étrangères. »

tableau. Le roi offre l'encens et une libation
is-Onnophris et à Isis « pour emplir leurs na-
s divines des parfums de l'encens et rafraîchir
cœur par l'eau du nouveau Nil ». En échange,
promet au roi une inondation favorable, pen-
u'Isis lui assure une longue domination sur
et les autres pays qui produisent l'encens.

leau. Le roi offre deux vases remplis de

ord du corridor, registre inférieur à gauche en en-

vin à Hathor et à un dieu qui paraît être Horus. Hathor lui promet les régions qui produisent les meilleurs raisins, c'est-à-dire *Kenemen, T'est'es et Neham*. Horus promet des vins jusqu'à satiété.

5e *tableau.* En même temps qu'il lui offre des fleurs, le roi s'adresse en ces termes à la déesse Hathor : « Je t'apporte des bouquets de fleurs de « toute sorte, pour que tu embellisses ta tête de « leurs couleurs. » Dans sa réponse la déesse promet au roi que, sous son règne, la terre sera égayée par une verdure florissante.

6e *tableau.* Offrande de l'hiéroglyphe qui exprime les champs à Hathor et à son fils Hor-sam-ta-ui. Le dieu Ahi, dédoublement de la personne du roi considéré comme troisième personne de la triade, est devant Hathor. Les dons concédés au roi sont le blé par quantités immenses et, en général, toute espèce de céréales.

7e *tableau.* Le roi et la reine offrent les deux sistres à Isis et à Ahi pour solliciter la faveur de ces divinités. Isis accorde au roi l'amour de ses sujets.

8e *tableau.* Le roi est en présence d'Isis et d'Hor-sam-ta-ui. Il fait une offrande générale de victuailles, de fleurs, de fruits, de pains. Réponse d'Isis : « Je « t'accorde tout ce qui est dans le ciel, tout ce que « produit la terre, tout ce qu'amène le Nil. » Réponse d'Hor-sam-ta-ui : « Je t'accorde tout ce qui

« émane des rayons solaires pour emplir ta demeure « de vivres. »

Le visiteur n'a plus maintenant à hésiter. En entrant dans l'intérieur d'un temple, il est certain que ce qu'il y rencontrera ce sont des tableaux, et que dans ces tableaux il trouvera invariablement une offrande d'un côté, un don concédé de l'autre, le tout exprimé en une sorte de dialogue entre les personnages que le tableau représente.

B. **De la décoration des temples et de sa signification.** — Quand on visite un temple égyptien, on s'habitue facilement à voir, dans les chambres et sur les tableaux qui les décorent, les chapitres et les pages d'un même livre conçu d'un seul jet et se développant sur les murailles du temple, depuis la porte d'entrée jusqu'au fond du sanctuaire. Le roi adorant et pendant son adoration développant une idée commune à tout le temple, tel serait alors le fond de la décoration du monument.

Dans les temples d'origine pharaonique (Karnak, Louqsor, Medinet-Abou, Abydos, etc.), cette règle n'a, en général, aucune application. La décoration est vague. Le roi adore la divinité du lieu. Mais le tableau n'a aucune raison d'être à une place plutôt qu'à une autre, ou, pour mieux dire, on trouve à l'entrée du temple des tableaux qu'on transporterait tout aussi bien au fond sans nuire à la clarté de l'ensemble (1).

(1) *Les six chambres voûtées du grand temple d'Abydos fon exception à cette règle.* Tous les tableaux sont relatifs aux

Mais les temples d'origine ptolémaïque sont plus précis. La composition y est plus savante. La décoration de chaque chambre est mise en rapport avec sa destination. On peut étudier à ce point de vue les deux salles qui sont appelées à Edfou et à Dendérah le trésor du temple (1). Le roi se présente à la porte de la chambre, tenant en main un coffret dans lequel sont enfermés des lingots d'or et d'argent, des pierres précieuses. Dans l'intérieur, il est représenté offrant à la divinité des colliers, des sistres, des coiffures enrichies de pierreries, des miroirs, des sceptres. Dans les autres chambres (2) qui sont le laboratoire du temple, le roi offre les huiles, les essences, les aromates qu'on y prépare et qui doivent servir soit à parfumer le temple, soit à oindre les statues des dieux. En quelques circonstances, malheureusement trop rares, on y trouve même, réparties en plusieurs tableaux, les diverses scènes successives d'une action commune. Quand on entre dans le temple de Dendérah par la magnifique salle aux vingt-quatre colonnes, on trouve immédiatement à droite en entrant quatre tableaux qui méritent de fixer l'attention. Avant de

rémonies que le roi devait y célébrer successivement. Le roi se présentait au côté droit de la porte, parcourait la salle dans tout son pourtour, et sortait par le côté gauche. Des statues étaient disposées dans la chambre. Le roi ouvrait la porte du naos où elles étaient enfermées. Dès que la statue apparaissait à ses yeux il lui offrait l'encens, il enlevait le vêtement qui la couvrait, il lui imposait les mains, il la parfumait, il la recouvrait de son vêtement, etc., etc.

(1) Salle J du plan de Dendérah ci-joint.

(2) Salle F du plan de Dendérah ci-joint.

pénétrer dans le lieu saint, le roi doit se soumettre à une sorte d'initiation. Dans le premier tableau il a les sandales aux pieds, le bâton de la marche en main; il entre dans le temple, précédé des cinq étendards qui probablement l'accompagnent dans sa route. Le tableau suivant nous montre la scène de la purification. Le roi est purifié par l'eau de l'inondation que Thoth et Horus sont censés lui verser sous la forme de deux jets de croix ansées. Dans le troisième tableau, le roi reçoit les deux couronnes, qui expriment la souveraineté sur l'Égypte, des mains de la déesse du sud et des mains de la déesse du nord. Après son couronnement, le roi est admis en présence d'Hathor, guidé d'un côté par Mont de Thèbes, de l'autre par Toum d'Héliopolis. Il s'avance pour goûter le bonheur de contempler la majesté divine. En échange la déesse lui promet « des annales écrites pour l'éternité », c'est-à-dire une gloire éternelle (1). C'est le sujet du quatrième tableau. Des scènes épisodiques non moins intéressantes se trouvent à Edfou dans les deux premières salles. Le roi sort de son palais; il vient poser la première pierre du temple. Il façonne lui-même une brique. Il trace sur le sol le sillon qui marque la limite de l'aire du temple. Il pose une pierre dans les fondations. Il fait la cérémonie de

(1) En entrant dans la première salle du temple d'Edfou, on aperçoit à droite et à gauche deux édicules engagés dans les murs entre les *colonnes* de la façade. L'édicule de droite est la *bibliothèque. L'édicule* de gauche est la petite chambre où le *roi venait se soumettre* aux cérémonies de la purification.

la présentation du temple au dieu pour lequel il l'a élevé. A cette occasion, il coupe le cou à un oiseau, etc. (1).

Mais, à part ces scènes épisodiques, il est difficile de démêler à première vue l'idée qui a présidé à la décoration d'une chambre. A la rigueur on la trouve dans les temples d'origine ptolémaïque (Dendérah, Edfou, Thèbes, etc.). Mais on la chercherait en vain dans les autres.

C. **Des Mammisi.** — A côté de beaucoup de temples d'époque ptolémaïque, on voit des édifices plus petits, reconnaissables aux figures monstrueuses qui décorent les chapiteaux des colonnes et paraissent comme ornement en diverses parties de l'intérieur. Les auteurs du grand ouvrage de la Commission d'Égypte ont nommé ces temples des *Typhonium*; Champollion les a appelés des *Mammisi*. Selon Champollion, « on construisait toujours ces « *Mammisi* à côté des grands temples où une triade « était adorée; c'était l'image de la demeure cé- « leste où la déesse avait enfanté la troisième per- « sonne de la triade. »

Il est à remarquer que les figures monstrueuses dont nous venons de parler n'ont rien à faire avec Typhon, le dieu du mal et l'éternel ennemi d'Osiris. Le dieu ainsi figuré s'appelle *Bés* en égyptien. Loin de présider au mal, il est le dieu qui symbolise la

(1) *Pour des scènes analogues, voyez le registre inférieur en entrant à droite dans la salle B du temple de Dendérah.*

joie, la danse, et c'est à ce titre qu'il paraît si souvent sur les objets de toilette. C'est à ce titre aussi que ses images sont sculptées sur les murailles des *Mammisi*. On voit par là combien l'appellation de *Typhonium* est impropre. Les *Typhonia* dont parle Strabon à propos de Dendérah seraient plutôt les diverses parties du désert affectées à la nécropole.

D. **Des cartouches royaux.** — On ne peut faire un voyage dans la Haute-Égypte sans savoir ce que c'est qu'un *cartouche*. Un cartouche est cet encadrement elliptique terminé par une base qu'on remarque sur toutes les murailles des temples égyptiens et dont d'autres monuments nous offrent de fréquents exemples. Le cartouche est toujours un nom de roi, ou de reine, ou, en certains cas, de princes et de princesses. Quand il s'agit des rois, les cartouches vont le plus souvent par deux. Le premier est ce qu'on appelle le cartouche-prénom ; le second est ce qu'on appelle le cartouche-nom. Habituellement le cartouche-prénom est précédé des titres de *roi de la Haute et de la Basse-Égypte*, le cartouche-nom du titre *le Fils du Soleil*.

D'autres titres, tels que celui de *seigneur des deux mondes*, *seigneur des diadèmes*, les remplacent quelquefois.

Le plus souvent les cartouches reposent sur leur base et prennent la position verticale. En certains cas, cependant, que légitiment les usages de l'écriture *égyptienne*, ils peuvent être couchés.

Quand on visite un temple, il faut toujours fai

attention aux cartouches. Ils donnent la date du monument.

E. **Résumé des époques les plus connues de l'histoire égyptienne.** — Les cartouches connus jusqu'à présent sont extrêmement nombreux, et, pour un voyage de la Haute-Égypte, il n'est pas nécessaire de les connaître tous. Au risque de quelques redites, nous résumerons ici les époques et les noms en présence desquels un voyage de la Haute-Égypte fait le plus souvent rencontrer le visiteur.

Dans un voyage de la Haute-Égypte on ne trouve rien des trois premières dynasties, excepté peut-être la Pyramide à degrés de Saqqarah. Les Grandes Pyramides (Chéops, Chéphren, Mycérinus) sont de la IVe. Le tombeau de Ti, le tombeau de Phtah-hotep et, en général, tous les tombeaux qu'on visite à Saqqarah, sont de la Ve. Pour trouver la VIe, il faut s'arrêter en quelques localités peu fréquentées, comme Zawiet-el-Maïtin, Qasr-es-sayad, les rochers au fond du cirque d'El-Kab, etc. La nécropole d'Abydos a fourni au Musée de Boulaq de bonnes stèles de la VIe dynastie.

La VIIe, la VIIIe, la IXe, la Xe dynasties correspondent à un vide complet. Aucun monument connu n'y prend date d'une manière certaine.

La XIe dynastie est une renaissance. Thèbes devient capitale pour la première fois. La partie de la nécropole de Thèbes, appelée Drah-abou'l-neggah, est l'emplacement des tombes de la XIe dynastie.

La XIIe dynastie est représentée par les tombes

de Béni-Hassan, et on trouve fréquemment les noms de ses rois dans la nécropole d'Abydos. Pendant les fouilles que nous avons faites à Karnak, nous avons découvert des débris assez nombreux de statues et de tables d'offrandes appartenant à cette époque.

La XIIIe et la XIVe dynasties ont laissé peu de souvenirs. C'est à peine si quelques cartouches de leurs rois figurent sur des scarabées et sur des statues trouvées dans la nécropole d'Abydos. Près d'Assouan et dans l'île de Séhel (première Cataracte) des noms de rois de la XIIIe dynastie sont sculptés sur des rochers.

Les Pasteurs occupent les trois dynasties suivantes (XVe, XVIe, XVIIe). Ici grand vide monumental. La vie nationale est éteinte. On ne trouve de souvenir des Pasteurs que dans la Basse-Égypte et particulièrement à Sân (la Tanis de la Bible).

Thèbes à elle seule résume la XVIIIe, la XIXe, la Xe dynasties. L'Égypte renaît après l'expulsion des asteurs et la civilisation prend un essor considérable. On agrandit Karnak. On bâtit Deir-el-Bari, Louqsor, le temple de Qournah, le Ramesm, Médinet-Abou. Dans la vallée de l'Ouest et à -el-Molouk on creuse les souterrains destinés à enir les tombeaux des rois de ces trois dyies.

XXIe dynastie est double. A Thèbes les grands-es d'Ammon usurpent le pouvoir et se font amer rois. Ils achèvent le temple de Chons. nt ce temps la dynastie légitime règne à Ta-

nis. Elle ajoute quelques constructions au temple de cette ville.

De la XXIIe dynastie à la XXVIe, on trouve peu de traces monumentales. Cette période est remplie par de grandes luttes, soutenues à la fois au nord et au sud. Le mur dit des Bubastites à Karnak est de la XXIIe dynastie. Une partie du mur méridional de Karnak et un petit temple bâti au nord, précisément au pied de l'enceinte, portent le nom de Sabacon et de Tahraka, rois Éthiopiens de la XXVe.

La XXVIe dynastie (troisième renaissance) s'est peu occupée de la Haute-Égypte. Elle règne à Saïs. On trouve, cependant, des noms de ses rois sur la colonne penchée de la grande cour de Karnak et sur les grosses colonnes de Louqsor.

La XXVIIe dynastie est aux Perses. La XXVIIIe, la XXIXe, la XXXe répondent à une époque agitée pendant laquelle l'Égypte, préoccupée de la présence des Perses, songe à toute autre chose qu'à construire. Les Perses laissent quelques souvenirs sur les rochers de la vallée d'Hamamât, près de Qéneh. On rencontre des souvenirs épars d'Achoris, de Néphéritès, sur les murs de Médinet-Abou et dans les hypogées d'Abd-el-Qournah. Nectanébo II élève quelques constructions (les plus anciennes qu'on y trouve) dans l'île de Philæ.

La XXXIe dynastie est de nouveau aux Perses. Darius règne; il est renversé par Alexandre qui commence la XXXIIe. Son fils Alexandre II construit la porte dont les montants sont encore debout à Éléphantine. Philippe restaure le sanctuaire de granit de Karnak.

Viennent les Ptolémées. Philadelphe (Ptolémée II)
ɔnstruit une partie importante de Philæ; il s'em-
are pour y graver ses cartouches de quelques pans
e mur laissés inoccupés par ses prédécesseurs dans
ıs immenses constructions de Karnak. Évergète I[er]
›tolémée III) fait élever en avant du temple de
hons, à Thèbes, la porte monumentale qui fait
endant à l'autre porte située au nord et due éga-
ıment à ce prince. Philopator (Ptolémée IV) fonde
ır la rive gauche du Nil à Thèbes le joli petit tem-
le de Deir-el-Médineh; il commence l'admirable
lifice qu'on voit à Edfou. On trouve à Philæ les
ırtouches d'Épiphane (Ptolémée V). Philométor
'tolémée VI) paraît à Philæ, à Karnak; on lit son
ım au fond de la salle hypostyle d'Esneh. Éver-
te II (Ptolémée IX) bâtit le petit temple situé à
ıest du temple de Chons à Karnak; il grave çà
à ses cartouches sur des murs inoccupés à Mé-
ət-Abou, à Deir-el-Médineh, à Karnak; il conti-
la construction d'Edfou et de Philæ; il com-
ce la construction d'Ombos et du spéos d'El-Kab.
r II (Ptolémée X) et Alexandre (Ptolémée XI)
hent sur les traces de leurs prédécesseurs et
ıpent particulièrement d'Edfou. Le dernier de
inces fonde Dendérah. A Ombos, à Edfou, à
rah, à Philæ, on trouve des traces nombreuses
ɒysos (Ptolémée XIII). Le fils de Cléopâtre, Cé-
'Ptolémée XVI), figure à Dendérah et à Erment.
:d l'Égypte devient romaine, les Empereurs
nt à titre de successeurs des Pharaons et
la XXXIV[e] et dernière dynastie. Les Em-

pereurs suivent les traditions des Ptolémées. Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron, continuent la décoration de Dendérah, dont Tibère fonde le magnifique pronaos. Les noms des mêmes princes se trouvent à Philæ, à Esneh. Néron paraît à Ombos, Nerva à Esneh, Trajan au *Mammisi* de Dendérah, Adrien à Philæ, Marc-Aurèle à Esneh. Décius (250 de notre ère) est le dernier empereur dont le nom paraisse sur les monuments. Après lui la chaîne est brusquement rompue et ne se renouera jamais.

En résumé, le voyageur qui ne veut pas approfondir le sujet peut se contenter de retenir les noms des dynasties et des localités que nous indiquons ici.

IVe dynastie. Pyramides.

IVe, Ve dynasties. Saqqarah.

XIIe dynastie. Béni-Hassan. Nécropole d'Abydos.

XIIIe dynastie. Nécropole d'Abydos.

XVIIIe, XIXe, XXe dynasties. Thèbes et ses deux rives.

XXIIe dynastie. Le mur des Bubastites à Karnak.

XXVe dynastie. Petit temple de Sabacon au nord de Karnak.

XXVIe dynastie. Colonnes à Karnak et à Louqsor.

XXVIIe dynastie. Rochers d'Hamamât.

XXXIIe dynastie. Porte à Éléphantine, Sanctuaire de granit à Karnak.

XXXIIIe dynastie. Les Ptolémées à Dendérah, *Erment*, Esneh, Ombos, Philæ.

XXXIVe dynastie. Les Empereurs à Dendérah et à *Esneh.*

De toutes ces familles royales, celles qu'on appelle la IVe, la XIIe, la XVIIIe, la XIXe, et les Ptolémées ont incontestablement laissé le plus de traces sur le sol égyptien.

F. **Recommandations aux voyageurs pour la conservation des monuments.** — L'importance des monuments qui couvrent les rives du Nil n'a pas besoin d'être démontrée. Ils sont pour l'Égypte les témoins de sa grandeur passée et comme les parchemins de son antique noblesse. Ils représentent pour les étrangers les pages déchirées des archives de l'un des peuples les plus glorieux du monde.

Mais, plus les monuments de l'Égypte sont précieux, plus il faut tenir à les conserver. De leur conservation dépend en partie le progrès de ces belles études qui ont pour objet l'histoire de l'Égypte ancienne. Il faut aussi les conserver, non pas seulement pour nous qui en jouissons aujourd'hui, mais pour les égyptologues de l'avenir. Il faut que dans cinquante ans, dans cent ans, dans cinq cents ans, l'Égypte puisse encore montrer aux savants qui viendront la visiter les monuments que nous décrivons ici. Ce que la science à peine née du déchiffrement des hiéroglyphes en a tiré, est immense. Que sera-ce quand plusieurs générations de savants se seront appliquées à l'étude de ces admirables ruines, de plus en plus fécondes à mesure qu'on les connaît mieux?

Aussi ne cesserons-nous de recommander aux visiteurs *de la Haute-Égypte* de s'abstenir de ces cr

fantillages qui consistent à écrire des noms sur des monuments. Qu'on visite l'intérieur du tombeau de Ti, à Saqqarah, et on verra que ce tombeau a plus souffert par la main des visiteurs depuis dix ans, que pendant les six mille ans de sa durée antérieure. L'admirable tombe de Séti Ier, à Bab-el-Molouk, est à peu près perdue, et c'est à peine si nous réussissons à obtenir que le mal ne devienne pas plus grand encore. Je ne sais si M. Ampère, qui visitait l'Égypte en 1844, n'a pas dépassé la mesure dans ces lignes que j'extrais de son journal de voyage. Mais je ne les transcris pas moins pour montrer à quels jugements s'exposent ceux qui, innocemment peut-être, gravent leurs noms sur les monuments : « La première chose qui frappe en « approchant du monument (la Colonne de Pom- « pée), ce sont des noms propres tracés en carac- « tères gigantesques par des voyageurs qui sont « venus graver insolemment la mémoire de leur « obscurité sur la colonne des siècles. Rien de plus « niais que cette manie renouvelée des Grecs qui « flétrit les monuments quand elle ne les dégrade « pas. Souvent il a fallu des heures de patience « pour tracer sur le granit ces majuscules qui le « déshonorent. Comment peut-on se donner tant « de peine pour apprendre à l'univers qu'un homme « parfaitement inconnu a visité un monument, et « que cet homme inconnu l'a mutilé? » Je recommande la lecture de ces lignes au jeune voyageur américain qui, en 1870, a visité les ruines de la Haute-Égypte, un pot de goudron à la main, et a

laissé sur tous les temples des traces indélébiles son passage.

G. **Recommandations aux voyageurs en faveur de papyrus.** — Nous n'avons aucune recommandation à faire aux voyageurs qui désirent acheter des antiquités et les emporter comme souvenir de leur visite aux ruines de la Haute-Égypte. Il y en a d'excellentes fabriques à Louqsor.

Mais aux visiteurs qui voudraient employer utilement leur voyage je recommanderai les papyrus. Il n'est pas, en effet, de monuments qui aient plus de prix que les papyrus. On sait toujours à peu près ce que peut donner un temple, ce que peut donner un tombeau. Avec les papyrus on entre dans l'inconnu. Tel papyrus peut se trouver qui oit plus important qu'un temple tout entier, et il st certain que si jamais une de ces découvertes qui nouvellent la face d'une science est faite en égyplogie, c'est à un papyrus qu'on le devra.

Les fouilles étant interdites en Égypte et pas un nan n'ayant été donné, on serait tenté de croire les occasions d'acheter des papyrus ne se prétent jamais. Elles se présentent quelquefois. s les voyageurs de la Haute-Égypte ont vu ces hs qui travaillent dans les parties des ruines où nurs de briques crues sont en démolition. Ce viennent y chercher, c'est la poussière provede l'émiettement des briques qu'ils emploient e *engrais*. Mais de temps à autre une bonne *leur arrive*, et il n'est pas rare que des pa

pyrus aient été ainsi trouvés. Il ne faut pas oublier non plus que, malgré toutes les interdictions, des fouilles clandestines sont pratiquées, particulièrement à Thèbes, et que là aussi, au milieu de bien d'autres monuments, des papyrus peuvent être découverts. C'est aux voyageurs à s'informer, à interroger, non-seulement à Thèbes, mais sur la plupart des points où la *dahabieh* s'arrête. La belle collection de M. Harris d'Alexandrie a été ainsi formée, chemin faisant, et Mme d'Orbiney a acheté par hasard le papyrus qui est maintenant au Musée Britannique et qui a rendu son nom célèbre. Dans l'état actuel des études égyptiennes, on ne peut pas rendre à la science un plus grand service qu'en sauvant les papyrus que le hasard fait tomber entre les mains des fellahs et qui, tôt ou tard, sont détruits si on néglige de les recueillir.

II. **Bibliothèque de voyage.** — Il serait à désirer qu'une petite bibliothèque, destinée à mettre les voyageurs au courant des questions générales qui regardent l'égyptologie, fût déposée à bord de tous les bateaux. On la composerait ainsi qu'il suit :

Carte topographique de l'Égypte, levée pendant l'expédition de l'armée française, par le colonel Jacotin, carte jointe au grand ouvrage de la Commission d'Égypte, mais se vendant séparément (47 feuilles).

Carte hydrographique de la Basse, de la Moyenne

et de la Haute-Égypte, par M. Linant de Bellefonds (4 feuilles). Paris, Longuet, rue de la Paix, 5.

Précis du système hiéroglyphique. par Champollion. Paris, à l'Imprimerie royale, 1828.

Lettres écrites d'Égypte, par Champollion, 2me édition. Paris, Didier, 1868,

Grammaire égyptienne, par Champollion. Paris, Didot, 1836.

L'Égypte ancienne, dans l'*Univers pittoresque*, par Champollion-Figeac. Paris, Didot, 1839.

Voyage et recherches en Égypte et en Nubie, par J.-J. Ampère. Paris.

Manners and customs of the ancient Egyptians, par sir Gardner Wilkinson, Ire série, 3 vol. Londres, 1837; 2me série, 2 vol. et I vol. de planches. Londres, 1841.

Modern Egypt and Thebes, being a description of Egypt, par sir Gardner Wilkinson, 2 vol. Londres, 1843.

The Egyptians in the time of the Pharaons, par sir Gardner Wilkinson. A cet ouvrage est joint un appendice sous le titre de *An introduction to the study of the Egyptian hieroglyphs,* par S. Birch, Londres, 1857, excellente préparation à l'étude des hiéroglyphes.

Reiseberichte aus Ægypten, par H. Brugsch. Leipsik, Brockhaus, 1855.

Histoire d'Égypte dès les premiers temps de son existence jusqu'à nos jours, première partie comprenant *l'Égypte sous les rois indigènes,* par H. Brugsch. Leipsik, Henrichs, 1859.

Manuel d'Histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques. Les Égyptiens, tome Ier, par M. François Lenormant. Paris, A. Lévy, 1869.

Histoire ancienne des peuples de l'Orient, par G. Maspero. Paris, Hachette, 1875.

Dans cette liste ne figurent pas les ouvrages qui ont fondé sur des bases si solides la réputation de M. de Rougé, de M. Brugsch, de M. Chabas, de M. Goodwin, de M. Lepsius, de M. Birch, de M. Maspero, de M. Pierret, de M. Grébaut, de M. Naville; on n'emporte pas ces travaux de haute portée dans une excursion sur le Nil, et les voyageurs qui sont désireux de les étudier sont précisément ceux qui sont assez avancés déjà pour que nous n'ayons pas besoin de les leur indiquer.

DESCRIPTION

DES MONUMENTS

Le chemin de fer, qui met en communication Alexandrie et le Caire, ne fait plus de la première de ces villes qu'une station de la route qui, de Marseille, de Brindisi, de Trieste et de Constantinople, amène les voyageurs en Égypte. On ne s'arrête pas à Alexandrie. Le véritable voyage d'Égypte commence au Caire.

On vient en Égypte, parce que l'Égypte est l'Orient, parce que l'Égypte est un de ces pays illustres qu'un homme d'éducation ne peut plus se dispenser d'avoir vu; mais on y viendrait certainement beaucoup moins si, au-delà du Caire, il n'y avait pas comme attrait principal du voyage la Haute-Égypte, toute resplendissante de ses ruines.

C'est à Assouan que la plupart des voyageurs de la Haute-Égypte s'arrêtent. Quelques-uns franchissent la première Cataracte et vont jusqu'à Ouady-Halfa. Cet *Itinéraire* ne s'adresse qu'à ceux des visiteurs qui se contentent de l'admirable île de Philæ comme limite extrême de leur voyage sur le Nil

Le chemin de fer de la Haute-Égypte ne dépas
pas encore Minieh (1), et, du Caire à Minieh, il n'y
rien à visiter. Au-delà de Minieh, des routes existen
mais on ne trouve ni hôtels, ni voitures, ni mont
res capables d'un trajet suivi. Quand on se décide
un voyage de la Haute-Égypte, on ne peut do
hésiter sur le choix des moyens de transport. I
Nil est la seule grand'route de l'Égypte, et, par co
séquent, dès son arrivée au Caire, le visiteur dc
s'enquérir, soit de la *dahabieh,* soit du bateau
vapeur qui va le conduire au but du voyage et
ramener.

Mais, en attendant que les préparatifs soient ach
vés, on peut, sans presque quitter le Caire, rayo
ner autour de la ville et aller visiter successiveme
en une excursion d'un jour quelques lieux antiqu
qu'on trouve aux environs.

Nous commencerons par ces derniers.

(1) Il va aujourd'hui jusqu'à Siout (note de la 3e édition).

CHAPITRE PREMIER

EXCURSIONS AUTOUR DU CAIRE

On trouve aux environs du Caire les ruines de deux villes également célèbres : Héliopolis et Memphis. Héliopolis est située au nord-est du Caire et sur la rive droite du fleuve ; Memphis est située au sud-ouest et sur la rive gauche.

Les ruines d'Héliopolis ne consistent qu'en une vaste enceinte au centre de laquelle se dresse un obélisque. Les ruines de Memphis comprennent, outre la ville proprement dite dont on voit les restes à Myt-Rahyneh, deux nécropoles qui sont les Pyramides et Saqqarah.

Héliopolis, les Pyramides, Myt-Rahyneh et Saqqarah, telles sont donc les quatre localités dont la description fait l'objet de ce premier chapitre.

I

HÉLIOPOLIS

On va du Caire à Héliopolis en voiture en passant *par l'Abbassieh*, qui est une des résidences du Vice-

Roi, et Matarieh, village qu'un puits miraculeux un sycomore connu sous le nom d'*Arbre de la Vier* ont rendu célèbre (1).

(1) L'excursion d'Héliopolis comprend ainsi la visite à l'arb dit l'*Arbre de la Vierge* et la visite aux ruines. Au sujet l'arbre et du puits creusé dans le voisinage, le P. Vansle voyageur qui visita l'Égypte en 1672, s'exprime dans les term suivants :

« Le 12 de juillet, je fus, en compagnie de quelques m « chands françois, au village de *Matarea* situé du côté d'Est « Caire, en distance de chemin d'environ deux heures de ch « val, pour voir les lieux que Nostre Seigneur Jésus-Christ « sa très sainte Mère ont sanctifiés de leur présence; et « même temps le jardin, où l'on plantoit autrefois les plant « du baume.

« En entrant dans la cour, on voit à main droite un petit or « toire des Turcs, bâti sur les ruines d'une petite église cop « où l'on révéroit quelques vestiges de Nostre Seigneur et « sa très sainte Mère. On l'appelle *El-Makad* (lisez *El-Marka* « ou le *lieu du repos*.

« Il y a dans ce *Makad* un petit réservoir... Les Coptes o « pour tradition que la Sainte Vierge avoit coutume d'y lav « les linges de son cher enfant : et mesme que pendant qu'e « étoit occupée à son travail, elle le faisoit reposer dans u « niche, qui est dans la muraille de *Makad*, lieux où les re « gieux francs disoient autrefois la messe par dévotion...

« Tout proche de ce *Makad* ou *Reposoir* est le puits mirac « leux...

« La tradition des Coptes porte, et même quelques historie « mahométans en tombent aussi d'accord..., que Nostre S « gneur s'est lavé dans ce puits, et qu'il communiqua par « miracle à ses eaux leur douceur et bonté extraordinaire...

« Après avoir fait collation dans le Reposoir, et bu de cet « bonne eau par dévotion, nous entrâmes dans le jardin...

« On voyoit autrefois dans ce même jardin, le *Sycomore*, q « suivant la tradition des Coptes, s'étoit fendu par un miracl « pour mettre à couvert Nostre Seigneur Jésus-Christ et sa tr « sainte Mère, lorsque les satellites d'Hérode les poursuivoie « On dit que, s'étant cachés dans cette ouverture, ils se sauv « rent par ce moyen de leurs mains, à la faveur d'une toile d « raignée qui les couvroit, et qui paroissoit fort vieille, c

Matarieh est à 8 kilomètres du Caire; à 1 kilomètre au delà sont les ruines d'Héliopolis.

Héliopolis s'appelait *An* en égyptien, *On* en hébreu. C'était la ville de *Ra* ou du Soleil par excellence; de là son nom grec. Dans l'antiquité classique, Héliopolis a joui du renom d'une ville sacerdotale, célèbre par son collège de prêtres. Solon, Platon, Eudoxe y vinrent étudier. Ce n'est pas, cependant, qu'Héliopolis ait été une ville considérable par son étendue et sa population; un recensement fait sous Ramsès III attribue, cependant, à un seul de ses temples une population de plus de douze mille habitants.

L'histoire d'Héliopolis peut être faite en quelques lignes. L'édifice « de construction barbare » dont parle Strabon devait rappeler par son architecture le temple d'Armachis aux Pyramides de Gyzeh et prouve que cette ville existait déjà sous l'Ancien-Empire. On trouve une trace d'Héliopolis sous la XII[e] dynastie dans l'obélisque d'Ousertasen encore

« qu'elle eût été faite dans un instant, par un miracle divin...
« Les Pères Cordeliers de la Terre-Sainte, qui demeurent au « Caire, disputent avec les jardiniers la possession de cet arbre, disant qu'il tomba de vieillesse l'an 1656 et qu'ils en ramassèrent les dernières pièces, qu'ils conservent dans leur « sacristie, où je les ai vues, comme une relique très précieuse. « Les jardiniers montrent, au contraire, dans ce jardin, une « souche que j'ai vue aussi, qu'ils assurent être le reste de cet « ancien sycomore... »

Les traditions sont toujours respectables, mais à condition qu'elles reposent sur une base solide. Si le sycomore qui s'est *miraculeusement fen*du en deux, était déjà mort et abattu en *1672, il ne peut être* celui qui couvre aujourd'hui de son ombrage *une partie du jardin* de Matarieh.

debout, et des blocs découverts pendant nos fouilles en 1858 nous ont montré que Thoutmès III avait travaillé à l'agrandissement de l'un de ses temples. A quelle époque commença la décadence d'Héliopolis? Les fureurs de Cambyse, comme le veut Strabon, furent-elles pour quelque chose dans la chute de ses édifices? C'est ce que nous ignorons. En tous cas, Strabon, qui voyageait en Égypte quelques années seulement avant notre ère, nous la dépeint comme à peu près déserte. Aujourd'hui il n'en reste rien, que l'enceinte du temple principal et l'obélisque qui s'élève au milieu.

Nous disons « l'enceinte du temple principal » et, en effet, ce serait une erreur de prendre les hautes et longues murailles qui forment l'enceinte d'Héliopolis, pour les murailles de la ville. On remarque bien autour de l'obélisque et assez loin de ce monolithe des pans de murs abattus, des vestiges de maisons dans lesquelles on est tout disposé à voir les restes des maisons de la ville. Mais il est arrivé à Héliopolis ce qu'on remarque à Medinet-Abou, à Dendérah, à Abydos, et en d'autres lieux. Quand la religion égyptienne est tombée, les Égyptiens devenus chrétiens, c'est-à-dire les Coptes, se sont emparés des édifices sacrés pour les habiter, et les parvis des temples jusqu'alors inviolables et sacrés ont été couverts des maisons de la ville. Les ruines qu'on voit à Héliopolis autour de l'obélisque sont *donc, non les* ruines de la ville antique, mais *les ruines de* la ville copte qui, à la chute des *anciens dieux* de l'Égypte, a remplacé la ville

païenne (1), et la grande enceinte qui leur sert de limite est, tout étendue qu'elle soit (2), l'enceinte du temple.

Quant à l'obélisque, on doit le regarder avec intérêt, car il est le plus ancien de tous les obélisques d'Égypte. Il porte, en effet, les cartouches d'Ousertasen Ier, deuxième roi de la XIIe dynastie. Il a 20 mèt. 27 cent. de hauteur. Originairement un pyramidion de cuivre, qu'Abd-el-Latyf (3) a vu encore à sa place, en recouvrait la pointe. Un second obélisque complétait avec celui-ci la décoration de la façade principale du temple pour lequel ces deux monolithes avaient été érigés; tombé par terre et fendu en deux, dès le temps de l'historien arabe que nous venons de citer (4), il a aujourd'hui disparu jusqu'au dernier fragment.

(1) De la ville proprement dite il n'est rien resté. D'habitude, on reconnaît le site des villes antiques aux buttes grises ou rougeâtres formées par les maisons de briques qui se sont successivement éboulées les unes sur les autres, et ces buttes se sont groupées régulièrement autour des grandes enceintes au centre desquelles s'élevaient des temples. Ici, rien de semblable. Comme Memphis, Héliopolis a porté la peine de son voisinage du Caire, et la ville a disparu jusqu'aux fondements.

(2) Elle a 900 mètres environ sur 1,200.

(3) Abd-el-Latyf, médecin arabe de Bagdad, visita l'Égypte vers 1190.

(4) Voici le passage d'Abd-el-Latyf : « C'est dans cette ville « que se trouvent les deux obélisques si renommés, que l'on « appelle *les deux aiguilles de Pharaon.* Ces obélisques consis- « tent en une base carrée, longue et large de dix coudées, et « d'une hauteur à peu près égale établie sur une fondation so- « lide dans la terre. Au-dessus de cette base s'élève une colonne « *carrée, de forme* pyramidale... La tête est recouverte d'une « *espèce de chapeau* en cuivre, en forme d'entonnoir, qui des- « *cend jusqu'à trois* coudées environ du sommet. Ce cuivre, pa

II

PYRAMIDES

L'excursion des Pyramides, comme l'excursion d'Héliopolis, se fait habituellement en voiture. On traverse le nouveau quartier qui, du nom de son fondateur, s'appelle *Ismaïlieh.* Le Nil est franchi sur le pont de Kasr-el-Nil, et bientôt on atteint la tête de la route charmante construite par S. A. le Khédive, qui, de Gyzeh, conduit en face des Pyramides. De l'Esbékyeh aux Pyramides, on compte en ligne droite 12,000 mètres. Il y a 8,300 mètres du Nil au plateau sur lequel sont bâtis les monuments que nous allons décrire.

Il est juste d'accorder aux Pyramides l'admiration qui leur a valu d'être rangées au nombre des sept merveilles du monde. Il faut dire, cependant, que cette admiration ne s'impose pas au visiteur dès qu'il arrive au pied de ces monuments célèbres. L'immensité du désert environnant et le manque d'un point de comparaison rapetissent, en effet, les Pyramides et empêchent de les bien juger. Mais, à

« l'effet de la pluie et des années, s'est rouillé et a pris une « couleur verte : une partie de cette rouille verte a coulé le « long du fût de l'obélisque. Toute la surface de l'obélisque est « couverte de ce genre d'écriture dont nous avons parlé. J'ai « vu un de ces deux obélisques qui était tombé et s'était fendu « en deux en tombant, à cause de l'énormité de son poids. On « avait enlevé le cuivre qui couvrait la tête de cet obélisque. »

la réflexion, les Pyramides grandissent et reprennent leurs véritables proportions. On s'étonne alors de l'immensité de ces constructions. On y voit les monuments les plus durables et les plus élevés sous le ciel que jamais l'homme ait bâtis. Les Pyramides ont six ou sept mille ans de date ; mais il n'y a aucune raison pour que dans cent mille ans elles ne soient pas encore telles que nous les voyons aujourd'hui, si des mains ignorantes ou criminelles ne viennent pas aider à leur destruction.

Les trois grandes Pyramides sont les tombeaux de Chéops, de Chéphren et de Mycérinus ; les petites sont les tombeaux des membres de la famille de ces rois. La grande avait primitivement 146 mètres de hauteur ; dans l'état actuel elle n'en a plus que 138 ; son cube est de 2,562,576 mètres. Tout ce que l'on a dit, toutes les phrases que, après Hérodote, on a faites sur la haine que ces rois s'étaient attirée par suite des corvées imposées aux Égyptiens qui travaillaient aux Pyramides, peut être réduit à néant ; les monuments contemporains, témoins bien plus croyables qu'Hérodote lui-même, nous montrent, en effet, que, de leur vivant et après eux, Chéops et Chéphren, à l'exemple de tous les autres rois, étaient honorés par un culte spécial ; quant à Mycérinus, c'était un roi si pieux, qu'il est cité dans le *Rituel* comme l'auteur de l'un des livres le plus en renom de la littérature religieuse de l'Égypte. En ce qui regarde l'usage auquel les *Pyramides étaient* destinées, c'est faire violence à *tout ce que* nous savons de l'Égypte, à tout ce que

l'archéologie nous a appris sur les habitudes monumentales de ce pays, que d'y voir autre chose que des tombeaux. Les Pyramides, quelles qu'elles soient, sont des tombeaux, massifs, pleins, bouchés partout, même dans leurs couloirs les plus soignés, sans fenêtres, sans portes, sans ouverture extérieure. Elles sont l'enveloppe gigantesque et à jamais impénétrable d'une momie, et une seule d'entre elles aurait montré à l'intérieur un chemin accessible d'où, par exemple, des observations astronomiques auraient pu être faites comme du fond d'un puits, que la pyramide aurait été ainsi contre sa propre destination. En vain dira-t-on que les quatre faces orientées dénotent une intention astronomique; les quatre faces sont orientées parce qu'elles sont dédiées par des raisons mythologiques aux quatre points cardinaux, et que dans un monument soigné comme l'est une pyramide une face dédiée au nord, par exemple, ne peut pas être tournée vers un autre point que le nord. Les Pyramides ne sont donc que des tombeaux, et leur masse immense ne saurait être un argument contre cette destination puisqu'on en trouve qui n'ont pas 6 mètres de hauteur. Notons, d'ailleurs, qu'il n'est pas en Égypte une pyramide qui ne soit le centre d'une nécropole, et que le caractère de ces monuments est par là amplement certifié.

Ce qu'on voit aujourd'hui des Pyramides n'en est plus que le noyau. Originairement elles étaient recouvertes d'un revêtement lisse qui a disparu. Elles se terminaient en pointe aiguë. Les Pyramides

étant des tombeaux hermétiquement clos, chacune d'elles (au moins celles qui ont servi à la sépulture d'un roi), avait un temple extérieur, qui s'élevait à quelques mètres en avant de la façade orientale. Le roi déifié comme une sorte d'incarnation de la divinité y recevait un culte. Les trois grandes Pyramides de Gyzeh ont, comme les autres, un temple extérieur.

La preuve que les Pyramides étaient des monuments hermétiquement clos, c'est que, quand Amrou voulut pénétrer dans la grande, il ne put le faire qu'en perforant violemment la face nord à peu près sur la ligne de son centre, ce qui le fit tomber par hasard à l'intérieur sur le couloir montant. Comme à cette époque le revêtement était entier et que, par conséquent, il n'y avait point de décombres accumulés à la base, il s'ensuit que la place même de l'entrée ne se voyait pas du dehors.

Au sud-est de la grande Pyramide est le Sphinx. Le Sphinx est un rocher naturel auquel on a donné tant bien que mal l'apparence extérieure de cet animal symbolique. La tête seule a été sculptée. Le corps est le rocher lui-même complété aux endroits défectueux par une mauvaise maçonnerie en calcaire. La hauteur totale du monument est de 19 mèt. 80 c.; l'oreille a 1 mèt. 97 c.; le nez 1 mèt. 79 c.; la bouche 2 mèt. 32 c. La plus grande largeur de la figure de face et à la joue, est de 4 mèt. 15 c. La question d'origine est encore douteuse. On a d'abord pris le Sphinx pour un monument d'

règne de Thoutmès IV (XVIIIe dyn.). Aujourd'hui nous savons, par une pierre du Musée de Boulaq, que le Sphinx existait déjà quand Chéops (antérieur à Chéphren) ordonna les restaurations dont cette pierre a pour objet de consacrer le souvenir. Nous rappellerons, d'ailleurs, que le Sphinx est la colossale image d'un dieu égyptien appelé *Armachis*.

Près du Sphinx est une construction bizarre qui, plus encore que le Sphinx lui-même, est une énigme proposée aux savants. Il est certain que cette construction remonte à l'âge des Pyramides. Mais est-elle un temple? Est-elle un tombeau? L'apparence extérieure est, il faut l'avouer, plutôt celle d'un tombeau. De loin, le monument devait se présenter aux visiteurs comme un *mastaba* à peine plus grand que ceux qu'on trouve, par exemple, à Abousir et à Saqqarah. A l'intérieur, une chambre montre six niches superposées qui ont bien l'air d'avoir été construites, comme celles de la troisième Pyramide et du Mastabat-el-Faraoun, pour recevoir des momies. Le plan, d'ailleurs, ne s'éloigne pas sensiblement du plan de certains autres tombeaux qu'on trouve aux environs. L'opinion qui fait du monument dont nous nous occupons un tombeau, peut donc être défendue sans violer les règles de la critique. L'autre opinion qui en fait un temple est-elle également soutenable? Évidemment, du moment où l'ancien empire ne nous a laissé aucun autre temple à comparer à celui-ci, on peut dire que, à cette époque reculée, les temples égyptiens étaient construits sur le plan bien extraordinaire que nous

avons sous les yeux. D'un autre côté, il est tout naturel de penser que, puisque le Sphinx est un dieu, le monument voisin est le temple de ce dieu. Mais ces raisons sont-elles suffisantes? En réalité, le monument est-il une annexe du Sphinx, ou le Sphinx une annexe du monument? Tout cela ne nous représente-t-il pas un très ancien tombeau orné, pour plus de majesté, d'une colossale statue de dieu? La question est pendante.

Nous n'avons pas besoin de rappeler que le lieu où nous sommes est une des nécropoles de Memphis, comme le Père-Lachaise est une des nécropoles de Paris. Les tombes qu'on y trouve sont à peu près de toutes les époques. Cependant les tombes de l'ancien empire y dominent. Celles-ci ont, en général, la forme du *mastaba*, sorte de pyramide tronquée, bâtie en énormes pierres et recouvrant comme un couvercle massif le puits au fond duquel repose la momie. Les visiteurs en ont sous les yeux deux ou trois bons modèles vers la face orientale de la grande Pyramide. Une meilleure occasion de décrire les monuments de ce genre nous sera offerte quand nous serons à Saqqarah.

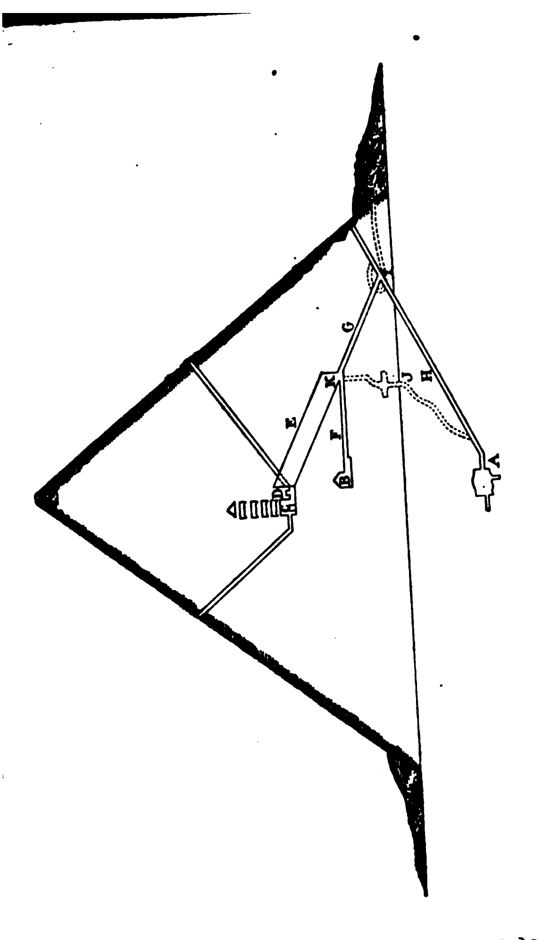
A cette description des Pyramides nous joindrons ici un plan destiné à guider le voyageur qui, s'isolant des cris assourdissants des guides et de leurs fatigantes demandes de *bakchichs,* désirerait faire une étude un peu suivie de l'intérieur du principal de ces monuments.

Ainsi que nous l'avons dit, le revêtement, quand *il était en place*, cachait l'entrée de la Pyramide, e

il est évident que, dans l'intention des const
teurs, cette entrée devait être éternellement sce
Aujourd'hui l'entrée de la Pyramide se prés
sous la forme d'un trou carré qu'on rencontre
treizième assise et à environ 18 mètres du sol.

Cette description étant destinée au voyageur
visite l'intérieur de la Pyramide notre plan
main, il n'est pas nécessaire de donner de gr
détails. A est une chambre souterraine aujourd
inaccessible. B est la chambre dite de la Reine,
pellation qu'aucune tradition ne justifie. C es
chambre dite du Roi. D est un palier interro
par deux coulisses, dans lesquelles on a dû f
glisser autrefois, c'est-à-dire au moment où
momie royale venait d'être déposée dans le sa
phage, les deux blocs massifs destinés à bou
hermétiquement l'entrée de la chambre. E, F
H, sont des couloirs de communication. I est un
lier dans lequel débouche le conduit forcé du c
Amrou. J est le puits mystérieux qui a si
exercé la sagacité des explorateurs. Tel est l'i
rieur de la Pyramide.

Maintenant, quelle était la destination de cet
semble, en apparence inextricable, de couloir
de chambres? Évidemment tout est fait pour dé
ter les violateurs futurs de la Pyramide et l
faire prendre le change sur la place réelle d
momie. Supposons, en effet, que l'entrée cac
sous le revêtement est découverte. Un pren
obstacle se présente : ce sont les blocs dont le
loir H est rempli. Réussit-on à briser ces blocs



A intercaler à la

passer outre, on arrive dans la chambre A. S'aperçoit-on que la chambre A n'est pas la vraie chambre de la Pyramide, il faut sonder le couloir H dans toutes ses parties pour trouver le point inconnu où s'embranche le couloir qu'on suppose définitif. Mais cette fois c'est à des blocs de granit qu'on a affaire, puisque deux de ces blocs sont encore en place (palier I). Il faut alors, non pas briser, mais tourner l'obstacle, et on se trouve dans le couloir ascendant G. A l'extrémité du couloir, le palier K n'a pas la disposition qu'il présente aujourd'hui. Il est entièrement bouché, ainsi que l'orifice du puits. Si on force le passage, il est naturel de suivre pour guide le dallage régulier et alors l'explorateur s'engage dans ce couloir F sans soupçonner qu'un deuxième couloir ascendant est sur sa tête. Il arrive ainsi à la chambre B. Ici nouveaux doutes sur le caractère véritable de cette chambre et nouvelle exploration du couloir pour découvrir le point de soudure d'un autre embranchement. On trouve enfin ce point de soudure, on s'engage dans le couloir en encorbellement E, et pour cette fois on pénètre dans la vraie chambre, les deux coulisses n'étant qu'un obstacle matériel facile à renverser. Il n'y a pas jusqu'au puits qui ne trouve son explication dans cette manière de concevoir la raison d'être de la distribution intérieure du monument. Pendant la construction de la Pyramide, des blocs de granit de la dimension du couloir G ont été déposés dans le couloir en encorbellement E. La pyramide étant achevée et la momie en place,

on laisse glisser par leur seul poids les blocs dans le couloir G, on bouche le palier K, puis les ouvriers descendent par le puits et remontent à la lumière par le couloir H, qui à son tour est obstrué par les blocs qu'on y introduit de l'entrée extérieure du monument. Ajoutons que la pratique des fouilles autorise jusqu'à un certain point cette explication. Il n'est pas rare, en effet, de trouver des tombeaux où de fausses pistes éloignent intentionnellement les violateurs du caveau où repose la momie (1).

III

MYT-RAHYNEH

Myt-Rahyneh est sur la route du Caire à Saqqarah. On fait donc en une fois l'excursion de Myt-Rahyneh et de Saqqarah. Un peu avant d'arriver au second de ces villages on rencontre le premier.

Le voyageur qui veut visiter Myt-Rahyneh et Saqqarah peut attendre que sa dahabieh soit prête et faire de cette visite la première étape du voyage de la Haute-Égypte. Il s'arrête alors à Bédréchyn.

Mais s'il lui paraît plus convenable de faire de la visite à Myt-Rahyneh et à Saqqarah l'objet d'une simple excursion, il doit choisir entre deux routes :

(1) *Étudiez à ce point de vue les deux grandes Pyramides de Daschour. Là encore tout est combiné pour dépister les violateurs du monument.*

1° il peut monter à âne au Caire et n'en descendre que devant le colosse de Myt-Rahyneh; les âniers connaissent le chemin et serviront de guides ; 2° il peut envoyer d'avance les ânes à Bédréchyn, qui est la station du chemin de fer de Minieh la plus rapprochée de Myt-Rahyneh; il fait alors le trajet du Caire à Gyzeh en voiture, et à la station de cette ville il prend le chemin de fer (1); c'est la voie la plus suivie, surtout par les voyageurs qui n'ont pas de temps à perdre, ou qui craignent la fatigue d'une longue route faite tout entière à âne, aller et retour.

Memphis fut vraisemblablement la plus grande ville d'Égypte, et si, comme nous le croyons, la Pyramide à degrés de Saqqarah appartient à la Ire dynastie, on peut affirmer que Memphis remonte à une antiquité que Thinis seule peut lui disputer. Un palais de « construction barbare » s'y trouvait comme à Héliopolis.

Les fouilles n'ont pas confirmé l'assertion de Strabon qui nous dépeint Memphis comme touchant le pied de la chaîne Libyque. Memphis, au contraire, semble avoir été resserrée entre le Bahr-Jousef d'un côté, le Nil de l'autre, et avoir formé une ville très allongée qui s'étendait au nord presque jusqu'à Gyzeh et au sud jusqu'à Schinbab, ce qui explique la dispersion de ses nécropoles. Tout le long du terrain dont nous venons d'indiquer les limites sont des buttes plus ou moins arides parse-

(1) *Le chemin de fer* passe à la station de Gyzeh à neuf heures. *Le trajet est d'environ* une demi-heure.

mées çà et là de blocs de granit et de pans de murailles qui émergent du sol. La principale de ces buttes est celle sur laquelle est situé le village de Myt-Rahyneh. C'est là qu'était le temple fameux consacré à Phtah, le Vulcain des traditions grecques.

L'histoire de Memphis est, d'ailleurs, à peu près celle d'Héliopolis. Seulement, nous trouvons ici un secours qu'Héliopolis nous a refusé. Les nécropoles de Memphis encore florissantes (Pyramides, Abousir, Saqqarah, Daschour) nous renseignent, en effet, sur l'histoire de cette ville pendant les diverses périodes de son existence. Déjà fondée sous les plus anciens rois successeurs de Ménès, florissante sous la IVe dynastie, qui est la grande époque des Pyramides, sous la Ve et le commencement de la VIe, négligée ou abandonnée sous la XIe, la XIIe et la XIIIe, Memphis ressuscite comme l'Égypte elle-même quand les rois de la XVIIIe dynastie ont réussi à purger le sol national de ses envahisseurs. Tour à tour prise et reprise sous les dynasties suivantes par les Assyriens, les Éthiopiens, les Perses, Memphis conserve sous les Grecs une partie de son ancienne splendeur, bien que Strabon nous la montre à l'époque de son voyage comme déjà déserte. Mais les temps sont proches où il ne restera de Memphis que des ruines et où se vérifieront à la lettre les sombres menaces de Jérémie : « O fille de « l'Égypte, préparez ce qui peut vous servir dans « votre captivité, parce que Memphis sera réduite « *en un désert*; elle sera abandonnée et elle de- » *viendra* inhabitable. » De longues buttes où le

dattier croît seul, çà et là un pan de mur, un fût de colonne brisée, des statues mutilées, à moitié enfouies dans le sol ou couchées dans la boue, telle est, en effet, de nos jours la ville qui a exercé pendant des siècles une si profonde influence sur les affaires du monde.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que Memphis ait disparu tout d'un coup et comme d'une seule pièce, juste au moment où périt en même temps qu'elle l'antique civilisation égyptienne. A ce sujet, il est même curieux de voir dans Abd-el-Latyf ce qu'étaient encore les ruines de Memphis il y a sept cents ans. « Passons maintenant, dit le voyageur « arabe, à d'autres vestiges de la grandeur de « l'Égypte; je veux parler des ruines de l'ancienne « capitale de ce pays. Cette capitale était Memphis; « c'était là que les Pharaons faisaient leur rési- « dence, et cette ville était le siège de l'empire des « rois d'Égypte. Malgré l'immense étendue de cette « ville et la haute antiquité à laquelle elle remonte, « nonobstant toutes les vicissitudes des divers gou- « vernements dont elle a successivement subi le « joug, quelques efforts que différents peuples « aient faits pour l'anéantir, en en faisant dispa- « raître jusqu'aux moindres vestiges, effaçant jus- « qu'à ses plus légères traces, transportant ailleurs « les pierres et les matériaux dont elle était con- « struite, dévastant ses édifices, mutilant les figures « qui en faisaient l'ornement; enfin, en dépit de ce « que *quatre mille* ans et plus ont dû ajouter à tant « *de causes de* destruction, ses ruines offrent en

« core aux yeux des spectateurs une réunion de « merveilles qui confond l'intelligence, et que « l'homme le plus éloquent entreprendrait inutile- « ment de décrire. Plus on la considère, plus on « sent augmenter l'admiration qu'elle inspire; et « chaque nouveau coup d'œil que l'on donne à ses « ruines est une nouvelle cause de ravissement. » Et plus loin Abd-el-Latyf ajoute : « On voit au même « lieu des piédestaux établis sur des bases énormes. « Les pierres provenant de la démolition des édifi- « ces remplissent toute la surface de ces ruines; on « trouve en quelques endroits des pans de murail- « les encore debout...; ailleurs il ne reste que les « fondements, ou bien des monceaux de décom- « bres. J'y ai vu l'arc d'une porte très haute, dont « les deux murs latéraux ne sont formés chacun « que d'une pierre; et la voûte supérieure, qui « était d'une seule pierre, était tombée au-devant « de la porte... Quant aux figures d'idoles que l'on « trouve parmi ces ruines, soit que l'on considère « leur nombre, soit qu'on ait égard à leur prodi- « gieuse grandeur, c'est une chose au-dessus de « toute description et dont on ne saurait donner « une idée; mais ce qui est encore plus digne d'ex- « citer l'admiration, c'est l'exactitude de leurs for- « mes, la justesse de leurs proportions, et leur « ressemblance avec la nature. Nous en avons trouvé « une qui, sans son piédestal, avait plus de trente « coudées... Cette statue était d'une seule pierre « de granit rouge; elle était recouverte d'un ver- « nis rouge, auquel son antiquité semblait ne

« faire qu'ajouter une nouvelle fraîcheur. » Et plus loin : « J'ai vu deux lions placés en face l'un « de l'autre à peu de distance; leur aspect inspirait « la terreur; on avait su, malgré leur grandeur « colossale et infiniment au-dessus de la nature, « leur conserver toute la vérité des formes et des « proportions; ils ont été brisés et couverts de « terre.... » On ne peut lire ces lignes écrites par le plus sagace et le plus véridique des historiens arabes sans éprouver de mortels regrets. Karnak lui-même, dépouillé depuis cinquante ans de toutes ses richesses, ne peut donner une idée de ce qu'était Memphis à la fin du XIIe siècle, avant que les pierres de ses temples aient été s'engloutir une à une dans les constructions du Caire. Aujourd'hui, en effet, il ne reste rien de Memphis qu'on a vue tout entière quand on a été visiter la place où gisent les trois ou quatre monuments suivants :

1° L'espace déprimé dont le voyageur côtoie les bords en arrivant sur les ruines et qui laisse apercevoir au loin dans une éclaircie d'arbres les sommets aigus des Pyramides, est le lac du temple de Vulcain. Près de là est un colosse de granit rose découvert en 1852 par Hékékyan-Bey. Il représente Ramsès II. Les cartouches en surcharge sont ceux des successeurs immédiats de ce prince.

2° A quelques mètres au sud du colosse est une grande stèle de calcaire blanc, couchée sur le dos. Elle est du temps d'Apriès (XXVIe dynastie). Apriès *avait augmenté* les propriétés du temple de Vulcain; *il avait* agrandi le temple lui-même pour

service duquel il avait fait creuser divers lacs ou canaux. La stèle a pour objet de conserver le souvenir de ces bienfaits.

3° Auprès de la maison isolée où nous avons réuni quelques débris de statues provenant de nos fouilles, est un autre colosse. Celui-ci est de calcaire siliceux et représente Ramsès II. Les statues de Ramsès sont si communes que la science n'attacherait aucun prix à celle que nous avons sous les yeux si la tête, modelée avec une grandeur de style qu'on ne se lasse pas d'admirer, n'était l'authentique portrait du célèbre conquérant de la XIXe dynastie (1).

IV

SAQQARAH

Saqqarah est un village qui donne son nom à la nécropole dont il est voisin. Cette nécropole est la plus importante, la plus ancienne et en même temps la plus moderne des nécropoles de Memphis. Elle s'étend le long de la lisière des sables du dé-

(1) La statue a été découverte par Caviglia vers 1820. Elle a été donnée par Méhémet-Ali au gouvernement anglais. Pendant les trois quarts de l'année elle est sous l'eau. Tout fait présumer qu'elle était placée, la face tournée vers le nord, contre un pylône du temple de Vulcain dont il ne reste aucune trace. Un second colosse devait lui faire pendant de l'autre côté de la porte. Nous l'avons vainement cherché. On trouve à Louqsor et à Karnak d'excellents exemples de cette disposition. Les deux colosses du pylône de Louqsor sont aussi de Ramsès.

sert sur une longueur d'environ 7,000 mètres et une largeur de 500 à 1,500.

Il est certain qu'il n'est pas aujourd'hui un coin de la nécropole de Saqqarah qui n'ait été déjà bien des fois retourné par des fouilles plus ou moins anciennes. La nécropole offre, en effet, le spectacle d'un bouleversement complet. Des puits sans nombre s'ouvrent sous les pas du voyageur. Des murailles de briques démantelées, des buttes de sable mêlé de pierres et de granit arrêtent à chaque instant sa marche. Çà et là des linges de momies que le vent transporte au loin, des ossements humains que le soleil a desséchés et blanchis, avertissent qu'on est dans la région des morts.

Les nombreuses pyramides dont la nécropole est couverte arrêtent également les regards. Au centre s'élève, comme le noyau de ce vaste ensemble, une pyramide singulièrement bâtie à six degrés. Si les traditions sont vraies, si le lieu dont cette pyramide occupe le centre s'appelle *Ko-Komé* et si le roi *Ouennéphès* fit bâtir en ce lieu nommé Ko-Komé sa pyramide, il s'ensuivrait que la Pyramide à degrés remonte à la Ire dynastie, et qu'elle est, par conséquent, le plus ancien monument connu de l'Égypte et du monde. Les autres n'ont pas de date et il est probable que la plupart d'entre elles n'ont jamais été ouvertes (1).

(1) La Pyramide à degrés est ouverte; seulement, au moment où nous écrivons ces lignes, un éboulement en a obstrué l'entrée. Au sud de la nécropole est le Mastabat-el-Faraoun, vast construction d'origine royale, dont nous avons retrouvé l'entr

La nécropole de Saqqarah est si vaste qu'il est impossible de la visiter tout entière. Les monuments que l'on est dans l'habitude de voir sont le *Sérapéum*, le *Tombeau de Ti*, et le *Tombeau de Phtahhotep*.

A. **Sérapéum.** — Le Sérapéum est un des édifices de Memphis qu'un passage souvent cité de Strabon et les mentions fréquentes qui en sont faites sur les papyrus grecs ont rendu célèbre. On en a longtemps cherché les ruines que nous avons eu la chance de retrouver en 1850 (1).

en 1859. Quelques marques de carrières tracées en rouge sur des blocs employés dans la maçonnerie, ont laissé voir des signes qui nous ont paru former le nom d'Ounas, un des derniers rois de la Ve dynastie.

(1) Strabon, décrivant Memphis, s'exprime ainsi : « On trouve « de plus (à Memphis) un temple de Sérapis dans un endroit « tellement sablonneux, que les vents y amoncellent des amas « de sable, sous lesquels nous vîmes les sphinx enterrés, les « uns à moitié, les autres jusqu'à la tête : d'où l'on peut conjec- « turer que la route vers ce temple ne serait point sans danger, « si l'on était surpris par un coup de vent. » Si Strabon n'avait pas écrit ce passage, il est probable que le Sérapéum serait encore perdu sous les sables de la nécropole de Saqqarah. En 1850, j'avais été envoyé par le gouvernement français pour visiter les couvents coptes de l'Égypte et faire l'inventaire des manuscrits en langues orientales qui s'y trouvent. Je vis à Alexandrie, dans le jardin de M. Zizinia, une demi-douzaine de sphinx. Au Caire, je vis encore des sphinx du même modèle dans le jardin de Clot-Bey. M. Fernandez en conservait un certain nombre d'autres à Gyzeh. Évidemment, il y avait quelque part une allée de sphinx en exploitation. Un jour, attiré à Saqqarah par mes études d'égyptologie, j'aperçus un de ces mêmes sphinx dont la tête sortait du sable. Celui-là n'avait pas été dérangé et il était certainement à sa place antique. Tout auprès gisait une table à libation, sur laquelle était gravée en hiéroglyphes une invocation à Osiris-Apis. Le passage de Strabon

Apis, comme image vivante d'Osiris descendu sur la terre, était un taureau qui, vivant, avait son temple à Memphis (Myt-Rahyneh), et, mort, avait son tombeau à Saqqarah. Le palais que le taureau habitait de son vivant à Memphis s'appelait l'*Apiéum*; le *Sérapéum* était le nom donné au tombeau.

Autant qu'on peut en juger par les restes retrouvés pendant les fouilles, le Sérapéum était un édifice qui avait l'apparence extérieure des autres temples de l'Égypte, même de ceux qui n'ont point une destination funéraire. Une allée de sphinx y conduisait. Deux pylônes le précédaient. Il était environné d'une enceinte. Mais ce qui le distinguait des autres temples, c'est que dans l'une de ses

me revint alors à la mémoire. L'avenue que j'avais sous les pieds, c'était celle qui conduisait à ce Sérapéum si vainement cherché. Mais j'avais été envoyé en Égypte pour inventorier des manuscrits, non pour fouiller des temples. Il me fallut donc prendre un parti que ma position rendait redoutable. Sans en rien dire et presque en me cachant, je réunis quelques ouvriers et le déblaiement commença. Les débuts furent pénibles. Mais bientôt les lions, les paons, les statues grecques du dromos, les stèles du temple de Nectanébo sortirent du sable, et je pus annoncer mes succès au gouvernement français en l'informant tout à la fois de l'entier épuisement des fonds destinés aux manuscrits et de la nécessité d'en envoyer d'autres. Ainsi s'est faite la découverte du Sérapéum.

Les travaux durèrent quatre ans. Le Sérapéum est un temple bâti sans plan régulier, où tout est à deviner, et où il a fallu reconnaître le terrain pouce à pouce. En certains endroits, le sable y est, pour ainsi dire, fluide et oppose au déblaiement l'obstacle de l'eau qui cherche incessamment à reprendre son niveau. En outre, des difficultés surgirent entre le gouvernement français et le gouvernement égyptien, qui me forcèrent plusieurs fois à renvoyer les ouvriers. Ce sont ces circonstances qui rendirent le travail si long, et m'y firent employer quatre ans, que ne regrette pas.

chambres s'ouvrait un chemin en pente qui gagnait bientôt le roc sur lequel le temple était bâti, et donnait accès dans de vastes souterrains. Ces souterrains étaient la *Tombe d'Apis.*

Le Sérapéum proprement dit, c'est-à-dire l'édifice extérieur, n'est plus aujourd'hui qu'une vaste plaine de sables mêlés d'éclats de pierres incroyablement bouleversés. Le Sérapéum n'existe donc plus. Mais la plus belle et la plus intéressante partie de la tombe souterraine peut encore être visitée.

Nous en ferons l'historique.

La Tombe d'Apis se compose de trois parties séparées, c'est-à-dire qui n'ont entre elles aucune communication directe.

La première et la plus ancienne remonte à la XVIIIe dynastie et à Aménophis III. Elle a servi à la sépulture des Apis jusqu'à la fin de la XXe. Ici les tombes sont isolées. Autant d'Apis morts, autant de chambres sépulcrales que l'on creusait çà et là dans le temple un peu au hasard. Ces chambres sont aujourd'hui placées sous les sables. Elles n'offraient, d'ailleurs, qu un très médiocre intérêt.

La seconde partie comprend les tombes des Apis morts de Scheschonk Ier (XXIIe dynastie) à Tahraka (dernier roi de la XXVe). Cette fois un système nouveau a été inauguré. Les tombes ne sont plus isolées. Un long souterrain a été creusé, et de chaque côté de ce souterrain on a ménagé des chambres qu'on utilisait à mesure qu'un Apis mourait à Memphis. Le souterrain qui, à lui seul, forme la seconde partie de la tombe est aujourd'hui inacces-

sible, les voûtes s'étant écroulées en quelques parties, et le reste ne présentant plus assez de solidité pour qu'on en permette la visite aux voyageurs (1).

La troisième partie est celle que tout le monde connaît. Elle commence à Psammétichus Ier (XXVIe dynastie) et finit aux derniers Ptolémées. Le même système de souterrain commun a été suivi, seulement sur une échelle beaucoup plus grande. Les nouvelles galeries ont environ 350 mètres de développement, et d'un bout du grand souterrain à l'autre, on compte 195 mètres. Une autre mode a été inaugurée, celle des sarcophages de granit. On en compte vingt-quatre dans toute l'étendue de la tombe. Tous sont sans inscription, à l'exception des trois qui portent les noms d'Amasis (XXVIe dynastie), de Cambyse, de Khebasch (XXVIIe) et d'un quatrième dont les cartouches sont vides, mais que tout fait présumer appartenir à l'un des derniers Ptolémées. Quant à leurs dimensions, elles sont en moyenne de 2 mèt. 30 cent. de façade sur 4 mètres de profondeur et une hauteur totale de 3 mèt. 30 cent., de sorte que ces monolithes ne pèsent pas moins,

(1) Quand on se dirige par le chemin ordinaire vers l'entrée de la Tombe d'Apis, on aperçoit à droite, c'est-à-dire vers le nord, un trou circulaire d'une assez grande largeur. C'est là que se trouvent les souterrains qui ont précédé ceux que l'on va voir. Le trou correspond à un éboulement ancien. En en faisant sauter les débris avec la poudre, nous avons trouvé, non un Apis, mais une momie humaine. Un masque d'or couvrait la figure. Des bijoux de toutes sortes étaient déposés sur la poitrine. *Toutes les inscriptions* étaient au nom du fils favori de *Ramsès qui fut pendant* longtemps gouverneur de Memphis ; on *peut supposer* que c'est là que fut enterré ce prince.

l'un dans l'autre (les vides déduits), de 65,000 kilogrammes.

Telles sont les trois parties de la Tombe d'Apis.

On sait que l'exploration de cette tombe a fourni à la science des matériaux inespérés. C'est que nous n'en voyons plus aujourd'hui que le squelette. La tombe, quand elle a été découverte, était, en effet, pleine encore, bien que violée par les premiers chrétiens, d'à peu près tout ce qui n'était pas or ou matières précieuses. Une coutume avait surtout contribué à enrichir la tombe de documents utiles. A certains jours de l'année, ou bien à la mort et aux funérailles d'un Apis, les habitants de Memphis venaient rendre visite au dieu dans sa sépulture, et comme souvenir de cet acte pieux laissaient une *stéle,* c'est-à-dire une sorte de dalle carrée arrondie par le haut qu'on encastrait dans l'une des parois de la tombe, après qu'on y avait gravé un hommage au dieu au nom du visiteur et de sa famille. Or, ces documents, au nombre de cinq cents environ, ont été retrouvés pour la plupart à leur place antique (voyez surtout la chambre d'entrée au nord), et comme beaucoup d'entre eux sont datés à la mode du temps, c'est-à-dire de l'année, du mois, du jour du roi régnant, on voit quel secours la comparaison de ces stèles peut fournir à la science, particulièrement à la chronologie.

B. **Tombes de Ti et de Phtah-hotep.** — Après le *Sérapéum,* les voyageurs visitent habituellement une ou plusieurs des tombes de l'ancien empire

dont la nécropole de Saqqarah est si riche. Nous choisissons les tombes de Ti et de Phtah-hotep.

En général, une tombe de l'ancien empire s'annonce à l'extérieur par un édicule qui a la forme d'un *mastaba* (1).

Le *mastaba* se compose de trois parties qui sont : 1° une ou plusieurs chambres quelquefois accompagnées d'un *serdab*, sorte de corridor étroit caché dans l'épaisseur de la maçonnerie. Les chambres étaient accessibles en tout temps au moyen d'une porte s'ouvrant sur l'extérieur du mastaba ; 2° un puits qui a son embouchure dans l'une des chambres et descend verticalement dans le sol ; 3° un caveau creusé dans le sol, où repose la momie.

Le *serdab* est toujours sans inscription ; les chambres en sont, au contraire, le plus souvent ornées, et ces représentations ont un intérêt tel, qu'il convient de nous y arrêter.

Chose remarquable, tout y est aussi peu funéraire que possible. Dans les tombes des autres époques (nous en verrons plus d'un exemple à Bab-el-Molouk) une armée de dieux bizarres, fantastiques, a envahi les murs de la chambre. Le mort y est véritablement dans l'autre monde, et dans un autre monde peuplé d'êtres le plus souvent impossibles à décrire. Ici rien de semblable. En vain cherchera-

(1) On sait déjà que, sous l'ancien empire, les tombes des particuliers sont, en général, des *mastaba*, nous voulons dire des espèces de *pyramides* tronquées tout près de la base, qui, de *loin, se présentent* sous la forme d'immenses couvercles de sarcophages.

t-on sur les murs une seule image de divinité. I défunt est, non dans l'autre monde, mais dai celui-ci (1). Il est représenté debout, le bâton (commandement à la main, ou bien assis. Sa femn est à ses côtés. Ses enfants l'accompagnent. S serviteurs sont devant lui. Il semble qu'il n'ait p encore quitté la terre.

Pénétrons un peu plus avant dans le sens d tableaux, et nous verrons la tendance que no venons de signaler s'affirmer de plus en plus. A dehors de la porte d'entrée de chaque tombe (malheureusement cette partie est très souvent d molie) est une inscription assez longue qui sert (quelque sorte d'enseigne au monument. On y lit nom et les titres du défunt, puis une invocati qui résume en quelque sorte les tableaux que no trouvons en si grand nombre dans l'intérieur. Da cette invocation, en effet, on demande à Anubis 1° d'accorder au personnage nommé une bon sépulture dans la nécropole, après une vie long et heureuse; 2° de favoriser la route du défu dans les régions d'outre-tombe; 3° d'assurer po l'éternité l'apport de ce que le texte appelle « l dons funéraires ». Or, c'est spécialement à ces tro

(1) Voyez les restrictions apportées à cette manière de v dans l'*Avant-propos*. L'*Avant-propos* est écrit en 1872; la pr sente description des tombes de Saqqarah remonte à 18 *Ces divergences* d'opinion sont la marque du travail *transformation* que subit la science. Des faits mieux observ *ou d'autres faits* encore inconnus nous forceront peut-être à n *difier encore* une fois l'opinion que nous émettons aujourd' *(Note de la 1re édition.)*

parties de l'inscription que se rapportent les tableaux de l'intérieur, ce qu'il est facile de prouver puisque, en définitive, il n'est pas un seul de ces tableaux qui ne puisse entrer dans une des catégories suivantes :

1° *Tableaux relatifs au personnage encore vivant.* Le tombeau de Ti offre plusieurs de ces tableaux très intéressants à étudier. Le défunt est chez lui. Des femmes de la maison exécutent des danses (couloir étroit de l'entrée, paroi du sud). Les musiciens jouent de leurs instruments; des chanteurs les accompagnent en battant la mesure avec les mains (*ibid.*). Le défunt chasse dans les marais (grande chambre, paroi du nord). Il est debout sur une barque en roseaux de papyrus; d'une main il tient des *appelants*; de l'autre, il lance sur les oiseaux aquatiques répandus dans les longs roseaux un bâton recourbé qui part en tournoyant (*ibid.*). Dans l'eau sur laquelle vogue la barque sont blottis des hippopotames et des crocodiles. Des serviteurs cherchent à les prendre. Un curieux épisode est le combat de deux de ces amphibies; le crocodile est vaincu. A côté un serviteur de la maison prend un hippopotame avec une sorte de crochet, ce qui rappelle immédiatement les deux versets de Job : « Attires-tu le léviathan avec un hameçon? Et avec « une corde lieras-tu sa langue? Lui mets-tu un « roseau dans la narine, et avec un crochet lui « *perces-tu la* machoire? » (Étudiez de près la *figure du tombeau.*) Une autre scène est celle de l

chasse aux oiseaux aquatiques faite par les serviteurs du défunt. Plus loin (grande chambre et paroi du nord) sont de délicieuses représentations de la vie des champs. Des vaches traversent un gué. Des veaux paissent dans une prairie. Des serviteurs conduisent un troupeau de chèvres. Les tableaux d'agriculture (*ibid.*, paroi de l'est) ne sont pas moins curieux. On récolte le blé, on le forme en meule, on le dépique, on l'assemble en gerbes qu'on charge sur des ânes. Devant chacune de ces scènes le défunt est assis, ou bien debout, le bâton de commandement en main. Ici il assiste à la mise sur le chantier des barques (paroi de l'est); là (paroi du sud), il surveille la confection des meubles de sa maison; autre part (petit couloir d'entrée, paroi de l'ouest) de grands navires aux voiles étendues, des barques montées par des rameurs, sillonnent pour lui les eaux du Nil. En un mot, tout, dans ces tableaux, nous montre la réalisation du premier souhait formé en faveur du défunt par l'inscription qui sert d'enseigne au tombeau. Ti mène sur la terre une vie vraiment heureuse, telle que pouvait l'imaginer un peuple si entièrement voué aux travaux agricoles. Il est au milieu des siens. Ses serviteurs l'entourent. Il atteint, comme dit l'inscription, une « vieillesse heureuse et longue. » (Comparez les inscriptions du tombeau de Phtah-hotep.)

2° *Tableaux relatifs à la mort du défunt.* C'est la moins étendue des trois parties. Le défunt, debout sur une barque, assiste au transport de sa propre

momie dans la nécropole. Évidemment, à voir la rareté de ces représentations, on pressent comme une sorte d'euphémisme qui force l'ordonnateur du tombeau à passer vite sur cette partie de la décoration. Notons, d'ailleurs, que le transport de la momie est la seule scène vraiment funéraire que nous offrent les tableaux. Ces tableaux conduisent le mort jusqu'à sa sépulture, mais ne le suivent pas dans les régions d'outre-tombe. Toutes les représentations du tombeau sont de ce monde; pas une seule ne franchit ce seuil mystérieux qui sépare notre vie périssable de la vie éternelle.

3° *Tableaux relatifs à l'apport des dons funéraires.* Les chambres où nous nous trouvons étaient ouvertes à tous venants, et, à certains jours de fête, les parents du mort s'y assemblaient. Or, une coutume universellement suivie obligeait ces parents à apporter dans le tombeau des offrandes de toutes sortes : pains, liquides, végétaux, membres d'animaux immolés au dehors. C'est ce que notre inscription appelle « les dons funéraires ». Les tableaux relatifs à l'apport des dons funéraires sont nombreux. Les deux parois de la petite chambre à droite du couloir d'entrée de la tombe de Ti, représentent des scènes de ce genre : des serviteurs apportent sur leur tête, sur leurs épaules, sur leurs mains étendues, des victuailles, des fleurs, des plateaux chargés de vases. Sur la paroi est du même couloir *d'entrée* on a représenté l'abatage des bœufs *destinés* à *fournir* une partie importante des dor

funéraires. Dans l'intérieur de la tombe, sur l registre inférieur de la paroi nord, est une file d femmes conduisant des animaux et portant de couffes sur la tête. Ce sont les propriétés du défun ainsi symbolisées qui toutes concourent à l'accom plissement de la cérémonie ayant pour but l'appor des objets destinés à figurer en nature dans l chambre intérieure du tombeau. C'est dans le tom beau de Phtah-hotep que les scènes de ce genr sont clairement exprimées. Là le défunt est ass (paroi de l'ouest, entre les deux stèles). Devant lu commence une véritable procession de serviteur apportant les dons. En tête marchent des prêtre récitant les hymnes sacrés; derrière eux des ser viteurs sont censés disposer sur une table où elle s'amoncellent en tas les offrandes destinées à la cé rémonie. Phtah-hotep lui-même accueille les don et on le voit porter à la bouche un vase contenan une des substances qui figurent dans « l'appor des dons funéraires ».

Nous serions entraînés trop loin si nous voulion décrire tous les tableaux, de composition si variée qui décorent les murs des deux tombeaux de Ti e de Phtah-hotep. Ce que nous désirons faire voir a visiteur, c'est le sens général de ces tableaux, e par là le caractère de la partie du tombeau où i sont placés. Rappelons que nous sommes ici dan l'intérieur d'un *mastaba*, mais de plain-pied avec l *plaine* environnante. Ici rien de lugubre, rien qu *rappelle la mort*. Le défunt semble chez lui. *reçoit ses parents*, les gens de sa maison. Ce

d'ailleurs, lui-même qui a commencé le tombeau de son vivant et a fait sculpter sur les murs les scènes dont nous venons de chercher la signification. « Les « Égyptiens, dit Diodore, appellent leurs habita- « tions hôtelleries, vu le peu de temps qu'ils y sé- « journent, tandis qu'ils nomment les tombeaux « demeures éternelles. » C'est bien là, en effet, le sens des monuments dont nous nous occupons. La maison, la ferme, les bestiaux, les champs, la moisson, tout y est, et par sa solide construction, le tombeau devient vraiment une « demeure éternelle ». Quant à l'âme, quant à cette vie d'outre-tombe dont les Égyptiens ont fait la base de leur croyance et qui est partout ici absente, il faut pour la trouver aller dans une autre partie du tombeau. Mais personne ne pénètre dans celle-là, et elle doit rester éternellement cachée. Il s'agit du caveau funéraire, effectivement perdu sous terre au fond d'un puits dont l'entrée était dérobée à tous les regards. Là est la momie, mais là aussi règne le *Rituel*. Le défunt a franchi le seuil redoutable, il est maintenant dans le monde mystérieux où règnent les dieux des purs esprits.

En résumé, un édifice extérieur recouvrant : 1° des chambres accessibles en tout temps et le plus souvent décorées de tableaux ; 2° un puits vertical (1),

(1) Le tombeau de Ti offre, par une exception bien rare, une dérogation à cette règle. Le puits, tel qu'on peut le voir aujourd'hui au milieu de la cour, n'est pas vertical. Il est incliné comme le couloir d'une pyramide. Mais le principe est le même. *Ce couloir incliné* était rempli jusqu'au fond de blocs de pierre. *Le sarcophage est* en calcaire et n'a aucune inscription.

caché à tous les yeux, au fond duquel on ne peut descendre aujourd'hui qu'avec des cordes; 3° un caveau souterrain où gît la momie : telles sont les tombes de Saqqarah, et tel est, ajoutons-nous, le principe de toutes les tombes antiques qu'on trouve en Égypte.

CHAPITRE II

VOYAGE DANS LA HAUTE-ÉGYPTE

Il y a quelques années, on ne pouvait aller dans la Haute-Égypte qu'en *dahabieh.* Aujourd'hui des bateaux à vapeur qui partent à jour fixe y conduisent les voyageurs.

Pour bien jouir du voyage, il faut la *dahabieh.* Dans la *dahabieh* on est chez soi et tout à ses impressions. On s'arrête, on descend, on chasse, on visite les villages, on ne quitte les monuments que quand on s'en est suffisamment pénétré. Peut-être est-on quelquefois trop à la merci du vent; mais on ne doit s'embarquer sur la *dahabieh* que si on a du temps devant soi. On voit par là qu'aux voyageurs qui veulent vraiment voir l'Égypte, la connaître et en profiter, nous recommandons la *dahabieh.* Quant aux bateaux à vapeur, nous n'avons rien à en dire. Tout y est propre et confortable. On déjeune, on dîne à heure fixe, on arrive devant les monuments et on admire à heure fixe, à côté du drogman et de voyageurs qu'on ne connaît pas. On ne voit pas l'*Égypte; on* en a seulement une idée, désavantage *compensé par* l'économie de temps et l'économie

d'argent. Par la force des choses, le voyage *dahabieh* est ainsi devenu, à l'époque pressée nous sommes, un voyage de luxe; le bateau à peur est pour tout le monde. C'est l'Égypte qu perd, car on l'apprécie moins.

Du Caire à Assouan, les lieux antiques qu aperçoit de la rive ou que les *Guides* décrive sont très nombreux. Nous ne nous arrêterons q ceux qui présentent un intérêt archéologique r et qu'il est indispensable d'avoir vus.

I

BENI-HASSAN

De Boulaq à Bédréchyn. . . .	23 kil.
De Bédréchyn à Zawyet	64 »
De Zawyet à Béni-Souef. . . .	28 »
De Béni-Souef à Fechn.	30 »
De Fechn à Abou-Girgeh. . . .	47 »
D'Abou-Girgeh à Qolosaneh. . .	20 »
De Qolosaneh à Minieh.	36 »
De Minieh à Béni-Hassan. . . .	23 »
De Boulaq à Béni-Hassan. . . .	271 »

De Boulaq à Béni-Souef le trajet est fastidie Les rives sont basses, le paysage est monoto les villages se découpent mal à l'horizon. Une py mide de forme étrange poursuit en quelque so le voyageur pendant des heures entières. C'est

de Meydoum. De loin, elle semble élevée sur le sommet d'une colline; cette colline n'est qu'une butte artificielle formée autour de la base par l'écroulement du revêtement extérieur. Les Arabes l'appellent *Haram-el-Kaddab* (la fausse Pyramide). Ils la supposent, en effet, formée par le rocher lui-même autour duquel une grosse maçonnerie donne au monument la forme d'une pyramide, assertion qu'on n'est pas en mesure de vérifier, puisque la Pyramide n'est pas ouverte. Quoi qu'il en soit, la Pyramide de Meydoum est certainement la mieux soignée, la mieux construite de l'Égypte. Ce qu'on en voit n'est sans doute que le noyau, et quand elle était complète (si elle l'a jamais été), peut-être était-elle construite à degrés comme la plupart des monuments de ce genre. Le nom du roi qui l'a fait élever pour son tombeau est inconnu. On suppose cependant, avec quelque raison, que ce roi est Snéfrou, le prédécesseur de Chéops. Autour de la Pyramide s'étend une nécropole qui appartient principalement au temps du premier des deux Pharaons que nous venons de nommer. C'est dans la chambre du plus septentrional des *mastaba* de cette nécropole que nous avons découvert (janvier 1872) les deux admirables statues qui sont aujourd'hui conservées au Musée de Boulaq, dans la Salle des Bijoux.

A partir de Béni-Souef, le paysage prend un peu d'animation. On commence à voir poindre à l'horizon les innombrables cheminées des usines à sucre *du Vice-Roi*, qui sont la fortune et l'avenir de l'Égypte. *Un* peu après Qolosaneh, on passe au pie

de la montagne de Gebel-Teir (la montagne Oiseaux). Là s'élève, sur une pointe, le couven *Deir-el-Bakarah*, ainsi nommé de la poulie don se servait autrefois pour y faire monter les vo geurs. Il est habité par des moines, cordonnier leur état, dont la principale occupation consis se précipiter dans l'eau du plus loin qu'ils aper vent une *dahabieh* ou un bateau à vapeur et à v demander l'aumône à bord dans un costume c ils ont à peine l'air de soupçonner l'inconvena Le couvent est riche. On fera bien d'écarter mendiants importuns, qui souvent (quand le v est faible) assourdissent le voyageur pendant heures entières.

Depuis Minieh la chaîne arabique se déroul long du fleuve par couches horizontales assez ré lières. Bientôt, à l'aide d'une lorgnette, on aper au loin, percés dans le flanc de la montagne, deux tiers environ de sa hauteur, des tombe précédés de colonnes. Ce sont les tombeaux Béni-Hassan.

Les grottes de Béni-Hassan sont situées à 3 k mètres du point d'accostage des bateaux. To ne sont pas également dignes d'intérêt. Les p importantes sont les deux dernières au nord.

Ces grottes sont des tombeaux du commencem de la XIIe dynastie (3,000 ans av. J.-C.). Les pers nages qui y furent enterrés étaient de leur viv *fonctionnaires* de l'État dans la ville à laquell *tagne* que nous visitons a servi de nécrop *dont nous* ignorons et le nom et l'emplacem

Le principe de ces tombes est le même que celui des tombes déjà connues des Pyramides et de Saqqarah. On y trouve : 1° une chambre accessible qui, à Saqqarah et aux Pyramides, est prise dans la masse du *mastaba,* et qui est ici creusée dans le roc; 2° un puits caché et bouché, conduisant au caveau; ici le puits s'ouvre au milieu ou dans l'un des coins de la chambre; 3° enfin un caveau funéraire, lieu de dépôt du sarcophage et de la momie, caveau situé, aux Pyramides, à Saqqarah et à Béni-Hassan, au fond du puits.

Le principe de la décoration est aussi le même. Seulement les scènes ont un peu varié avec le temps. Le défunt est plus que jamais chez lui. On accorde plus à la biographie, à l'épisode, aux incidents. Le défunt chasse aux animaux sauvages dans le désert. Des captifs lui apportent des présents. Des saltimbanques exécutent devant lui des tours variés de gymnastique. Du reste, comme signe caractéristique de l'Ancien et du Moyen Empire, même absence de toute représentation de dieux.

Nous avons dit que les tombeaux les plus importants de Béni-Hassan sont les deux tombeaux situés immédiatement vers le nord. Les architectes en admireront sans aucun doute le style. Il est utile de répéter affirmativement que les magnifiques colonnes qui décorent les façades de ces deux tombeaux et l'intérieur de l'un d'entre eux, sont de trois mille ans antérieures à notre ère, malgré leur apparence dorique.

Le premier tombeau au nord est celui d'Améni-

Amenemha (ainsi nommé en souvenir de quelque roi de la XI[e] dynastie qui portait ces deux noms). Dans l'inscription qui couvre les deux côtés de la porte d'entrée, Améni-Amenemha raconte sa vie. Il a été général d'infanterie, et comme tel il a fait une campagne contre les *Apou* et une autre contre l'Éthiopie. Le roi qui vivait alors est Ousertasen I[er]. C'est avec le fils de ce roi qu'Améni-Amenemha a marché. Améni-Amenemha a été aussi gouverneur de la province de *Sah*. Comme tel, il mérita les honneurs de son souverain par sa bonne administration, etc., etc.

Le deuxième tombeau est celui de *Noum-hotep*. Les peintures en sont admirables, quoique gâtées par le temps et surtout par ces voyageurs qui trouvent que plus un monument est précieux, plus la place est belle pour lui ôter son prix en y gravant leur nom. Le tombeau de Noum-hotep est, comme celui d'Améni-Amenemha, du commencement de la XII[e] dynastie, mais du règne d'Amenemha II. Dans la longue inscription qui fait le tour du soubassement de la chambre, Noum-hotep raconte également sa vie. Son père, sa mère, ses aïeux étaient établis dans la ville de *Ménat-Khoufou* (peut-être Minieh). Son père y avait vécu comme fonctionnaire et gouverneur des terres de l'Orient dans la même ville. Quant à lui, il fut, comme Améni-Amenemha, gouverneur du nome de Sah. Suit l'énumération de ses bienfaits. Il a honoré les dieux, comblé les temples de ses présents, etc., etc.

C'est dans le tombeau de Noum-hotep (paroi du

nord) que se trouve représentée une des scènes les plus curieuses que l'on puisse voir, et qui, malheureusement, tend de jour en jour à disparaître. Noum-hotep est debout. Des personnages au nez fortement aquilin, à la barbe noire et pointue, arrivent devant lui. Leurs femmes, leurs enfants, les accompagnent. Ils s'avancent suivis de leurs ânes; des antilopes, des bouquetins, qui probablement sont tous leurs bestiaux, sont avec eux. Les uns portent des armes (flèches, piques, casse-têtes); l'un d'entre eux joue d'une espèce de lyre. Une inscription explique le sens de cette représentation. Ce sont des *Amou*, au nombre de trente-sept, qui se présentent devant Noum-hotep et, en signe de soumission, lui offrent le précieux cosmétique appelé *Nest'em.* Sans aucun doute, cet épisode de la vie de Noum-hotep n'a en lui-même qu'un intérêt de seconde main. Il mérite cependant l'attention, parce qu'il est le plus ancien exemple connu de ces immigrations de peuples asiatiques qui plus tard jouèrent un rôle si grand dans les affaires de l'Égypte. Les Amou de Noum-hotep (Amou, proprement *pasteur, bouvier,* est le nom générique des races syro-araméennes) sont, en effet, les premiers venus de ces peuplades que, de tout temps, la fertilité proverbiale de l'Égypte attira dans l'orient du Delta. Les Juifs seront, comme d'autres, confondus dans les Amou, et si le témoignage des monuments de Sân rapproché de ceux des Amou qui vivent *encore aujourd'hui* en Égypte est suffisant, on peut *aussi donner le* nom d'Amou aux Pasteurs. Ce sont

[illegible] qui deviennent [illegible] dont parlent les [illegible], ils donnent [illegible]. Plus tard, sous [illegible] l'article égyp[illegible], et mettent en [illegible] Merwan et Mamoun [illegible] des descen[illegible] les habitants ac[illegible] partie orientale du [illegible] de leurs troupeaux, [illegible], se fondant sur [illegible] obstinément refusé [illegible] tableau de Noum[illegible], ont donc une [illegible] ans de distance, [illegible] premiers atteints [illegible] dont l'histoire d'É[illegible] traces, aujourd'hui [illegible] point effacées.

II

[illegible]

De Beni-Hassan à Rhodah	17	kil.
De Rhodah à Melawi	10	»
De Melawi à Haggi-Qandil	11	»
De Haggi-Qandil à Gebel-abou-Fedah. .	27	»
De Gebel-abou-Fedah à Monfalout. . . .	18	»
De Monfalout à Siout	12	»

De Siout à Aboutig.	25	»
D'Aboutig à Tahtah	43	»
De Tahtah à Sohag.	42	»
De Sohag à Menchieh	18	»
De Menchieh à Girgeh	21	»
De Girgeh à Bellianeh	13	»
De Béni-Hassan à Bellianeh	285	»
De Boulaq à Bellianeh	556	»

De Béni-Hassan à Bellianeh (Abydos), la route est longue et sans grandes distractions.

On s'arrête à Rhodah et on visite en passant le magnifique établissement industriel créé par S. A. le Vice-Roi.

Le voyageur qui a une journée à dépenser fera bien de la consacrer à une excursion jusqu'aux grottes de Tell-Amarna. Haggi-Qandil doit être alors choisi comme lieu de débarquement. Les grottes de Tell-Amarna appartiennent à la XVIIIe dynastie et à cette période encore si obscure où, sous un roi probablement monomane, la religion égyptienne s'abîma tout à coup dans un schisme. Si elles n'étaient si éloignées de la rive et en même temps si distantes l'une de l'autre, il est certain qu'elles mériteraient d'être plus souvent visitées. Elles appartiennent presque toutes à des fonctionnaires de la cour d'Aménophis IV (le *Khou-en-Aten* des monuments) et de ses deux ou trois successeurs. Les personnages y sont replets, chargés d'embonpoint, *et le spectacle* que les contemporains de Ramsès II *nous donneront* plus tard, les contemporains d'Amé

nophis IV nous le donnent déjà. On remarque, en effet, que sous ces deux princes les artistes tinrent à honneur de représenter les figures qu'ils exécutaient, sous les traits du roi régnant, et c'est à l'exemple de leur souverain que les personnages enterrés dans les grottes de Tell-Amarna ont ces têtes d'eunuques, ce torse chargé de graisse qui donnent aux bas-reliefs de cette nécropole l'aspect singulièrement étrange qui les distingue.

Gebel-abou-Fédah est le nom donné à la chaîne à pic sur le fleuve qu'on rencontre un peu avant d'arriver à Monfalout. Au-dessus de ces montagnes, presque à leur extrémité sud, sont les fameuses grottes de *Maabdeh*. On y pénètre par une fissure naturelle comme on pénètre dans une maison par son toit, et on se trouve dans un lieu littéralement plein de momies de crocodiles. Peu explorée jusqu'à présent, cette mystérieuse sépulture a d'autant moins dit son dernier mot qu'on ne sait d'où vient le souterrain et qu'on ne sait pas où il va. Quelques momies humaines sont mêlées aux momies de crocodiles. Les plus riches sont dorées des pieds à la tête, les plus pauvres ont au moins collées immédiatement sur la peau, quelques feuilles d'or découpées en carré. En pénétrant dans la grotte de Maabdeh, on peut se demander d'où proviennent les innombrables crocodiles qui y sont entassés par milliers. C'est à peine, en effet, si aujourd'hui on aperçoit dans un voyage du Nil un ou deux de ces eptiles. La réponse est facile. En premier lieu, les codiles étaient bien plus fréquents qu'ils ne le

sont depuis quelque temps; en second lieu, la montagne de Gebel-abou-Fédah a toujours été pour eux un lieu de prédilection. Qu'on interroge avec attention les fissures de la montagne à l'endroit précis où elles plongent dans le fleuve. Presque toujours quelque crocodile qu'on prend de loin pour un tronc d'arbre échoué contre un rocher, est là étendu, la gueule béante. D'un autre côté, si on se rappelle la lescription que nous avons faite du tombeau de Ti p. 85), on verra que non-seulement le crocodile, nais l'hippopotame lui-même, existaient autrefois levant Memphis, c'est-à-dire presque devant le Caire, et on en conclura que ces animaux devaient e rencontrer sur le Nil bien plus souvent qu'ils ne e rencontrent aujourd'hui. Qui ne sait, d'ailleurs, qu'au temps d'Abd-el-Latyf (1190 de notre ère), les hippopotames vivaient encore dans la branche de Damiette? En présence du nombre considérable de nomies de crocodiles qu'on rencontre non-seulement à Maabdeh, mais en diverses autres parties e l'Égypte, on est donc obligé de reconnaître que e Nil nourrissait autrefois un nombre considérable e ces animaux. Quand il passa devant Qéneh, Champollion vit jusqu'à quatorze crocodiles réunis « en conciliabule » sur un îlot. Si pareille bonne rtune n'échoit jamais maintenant au voyageur, est que le crocodile recule tous les jours de plus plus vers le sud devant les armes à feu et l'agitation produite par les bateaux à vapeur, et que bentôt *le Nil jusqu'à* Assouan ne les connaîtra plus *le par tradition.*

Monfalout, Siout, Tahtah, Sohag, Girgeh où l'on passe ensuite, n'ont rien qui les recommande au voyageur. Quand on veut visiter Abydos, c'est devant Bellianeh qu'il faut s'arrêter.

On allait autrefois à Abydos en partant de Girgeh. On suivait la digue et on gagnait le désert. La route avait 20 kilomètres. Aujourd'hui Bellianeh met Abydos à portée du voyageur par un chemin qui raccourcit de moitié le temps employé.

On trouve à Abydos le *Temple de Séti*, le *Temple de Ramsès*, le *Temple d'Osiris* et la *Nécropole*.

Le temple de Séti est le premier temple qu'on visite en montant dans la Haute-Égypte (1). Aussi, pour bien comprendre le sens des tableaux nombreux qui en ornent les murailles, recommandons-nous au visiteur les explications que nous avons données dans les premières pages de cet *Itinéraire*. Le roi fondateur est en présence d'une ou de plusieurs divinités : tel est, neuf fois sur dix, le sujet de chacun des tableaux dont l'ensemble forme la décoration du temple.

Le temple de Séti est le *Memnonium* de Strabon, justement cité pour la magnificence de sa décoration. Séti Ier, le père de Ramsès II, en fut le fondateur. Tout ce qui porte le nom de ce prince est traité avec un art que tout le monde admirera. Au contraire, les sculptures de Ramsès sont médiocres,

(1) Le déblaiement est en voie d'achèvement. Il y a quelques années, l'édifice qui, comme tant d'autres temples de l'Égypte, avait servi de logement aux fellahs, était si encombré qu'on ne savait pas de quel côté sa façade était tournée.

et quelquefois même on y trouve les traces d'une négligence qui choque. Le temple de Séti est, d'ailleurs, un des édifices de l'Égypte dont il est le plus difficile de pénétrer le sens. A proprement parler, il se compose de sept nefs ou travées aboutissant à sept sanctuaires, comme s'il était dédié à sept dieux. L'aile méridionale, si irrégulièrement adaptée à l'édifice principal, est un autre problème dont la solution n'est pas facile à trouver. Enfin les deux rois fondateurs, Séti et Ramsès, s'y trouvent en présence de telle façon qu'inévitablement il faut conclure que ces deux rois ont régné ensemble, en d'autres termes que le temple était en voie de construction au moment où le père associait le fils au trône. A titre de renseignement, nous ajouterons que c'est dans le temple de Séti qu'a été découverte une table de rois plus complète et mieux conservée que celle dont s'est enrichi le Musée de Londres (voyez le couloir montant, au sud de la deuxième salle hypostyle). Séti roi et Ramsès encore prince y sont représentés debout, l'un faisant l'offrande du feu, l'autre récitant l'hymne sacrée. Devant eux sont rangés comme dans une sorte de tableau synoptique les cartouches des soixante-seize rois (Séti s'y comprend lui-même) auxquels ces hommages sont dédiés, et ce n'est pas sans une certaine émotion qu'en tête de la liste, on voit paraître le nom de Ménès, l'antique et vénérable fondateur de la monarchie égyptienne (1).

(1) *Pour une* description sommaire des salles voûtées, voyez *ci-dessus, page* 39.

Un peu plus loin au nord du temple de Séti, est le temple de Ramsès II. Il ne reste du temple de Ramsès II que les murs jusqu'à une hauteur d'environ 1^{m}, 50, et c'est à peine si les fouilles qui y ont été faites ont permis d'en reconstruire le plan. C'est de ce temple qu'a été enlevée la table royale de Londres, copie mutilée de celle que renferme dans son intégrité le temple de Séti. On conçoit que sur la question mythologique, un temple dévasté comme celui que nous avons sous les yeux, soit à peu près muet. Mais il n'en est pas ainsi de la question d'origine, et nous savons que le temple de Ramsès est contemporain de l'obélisque de Paris, c'est-à-dire que, commencé par Ramsès II, alors qu'il n'était encore que roi associé au trône du vivant de son père Séti, il a été achevé par Ramsès II régnant seul.

Toujours en montant vers le nord est une enceinte assez vaste de briques crues. C'est là que fut Thinis, le berceau de la monarchie égyptienne; c'est là aussi que fut le tombeau de l'Osiris d'Abydos qui était pour les habitants de l'Égypte ce que le Saint-Sépulcre est pour les chrétiens. Malheureusement, du sanctuaire le plus ancien et le plus vénéré de l'Égypte, il ne reste absolument rien, et il n'est même pas permis d'espérer que les fouilles en fassent retrouver les arasements. Près de là, et toujours dans l'enceinte, est un tumulus sur lequel, *au contraire*, on est en droit de fonder les plus *belles espérances*. C'est le Kom-es-sultân. Le *Kom-es-sultân* n'est pas une butte naturelle. C'est le ré-

sultat de l'amoncellement successif des tombes qui, d'âge en âge, se sont superposées et ont fini par faire le tumulus que nous avons sous les yeux. Au dire de Plutarque, les Égyptiens riches venaient de toutes les parties de l'Égypte se faire enterrer à Abydos pour reposer près d'Osiris. Très vraisemblablement, les tombes de Kom-es-sultân appartiennent aux personnages dont parle Plutarque. La butte de Kom-es-sultân n'a pas que ce seul intérêt. Il est certain que la fameuse tombe d'Osiris n'est pas loin, et certaines indices feraient penser qu'elle est creusée précisément dans la roche qui sert d'assise à la butte, de telle sorte que les personnages enterrés dans Kom-es-sultân reposaient aussi près que possible de la tombe.

Les fouilles qui s'exécutent en ce moment à Kom-es-sultân ont donc un double intérêt. Elles peuvent nous mettre entre les mains des tombes riches qui, à mesure qu'on s'enfonce plus avant dans le flanc du tumulus deviennent de plus en plus anciennes, au point qu'il n'est pas déraisonnable de supposer qu'on pourrait en trouver de la Ire dynastie. En second lieu, elles peuvent, un jour ou l'autre, nous faire tomber sur l'entrée encore inconnue de la tombe divine, si cette tombe a été souterraine.

Quant à la nécropole, autant elle a offert d'intérêt pendant les fouilles que nous y avons faites (puisque les quatre cinquièmes des stèles si nombreuses qu'on trouve au Musée de Boulaq sont sorties de *cette* nécropole), autant, bouleversée et *méconnaissable* comme elle l'est aujourd'hui, elle a

pour le simple visiteur perdu son importance. Remarquons que les tombes de la nécropole d'Abydos sont principalement de la VI[e] dynastie (3700 ans avant J.-C.), de la XII[e] dynastie (3000 ans avant J.-C.), de la XIII[e] dynastie (2800 ans); remarquons aussi que la plupart des tombeaux de la XIII[e] dynastie sont des pyramides économiquement bâties en briques crues, l'intérieur étant évidé en forme de coupole : remarquons enfin qu'il n'est pas rare de rencontrer parmi les tombes de cette époque et même de la VI[e] dynastie des voûtes qui non-seulement sont disposées selon une coupe ogivale, mais où les briques qui forment l'ogive sont taillées en voussoir.

III

DENDERAH

De Bellianeh à Farschout	30	kil.
De Farschout à Qasr-es-sayad. . .	13	»
De Qasr-es-sayad à Qéneh	47	»
De Bellianeh à Qéneh.	90	»
De Boulaq à Qéneh	640	»

La route de Bellianeh à Qéneh n'offre au voyageur aucun lieu digne d'être particulièrement remarqué. Farschout est un établissement industriel d'une grande importance. A Qasr-es-sayad sont des tombeaux de la VI[e] dynastie. Quelques-uns des hypogées de cette localité sont couverts de nombreux

proscynèmes coptes qui mériteraient d'être étudiés. Qéneh est, avec Siout, Esneh et Assouan, une des villes modernes que les voyageurs de la Haute-Égypte ont coutume de visiter.

Qéneh est situé sur la rive droite du fleuve. Presqu'en face, c'est-à-dire sur la rive gauche, est le temple de Dendérah.

Le temple de Dendérah est un des temples les mieux conservés et les plus importants de l'Égypte. Il s'élève, comme tous les temples égyptiens, au centre d'une vaste enceinte.

Celle-ci est construite en briques crues. Elle est si haute et si épaisse que quand les deux portes qui y donnaient accès étaient fermées, on ne devait rien voir et rien entendre de ce qui s'y passait.

L'histoire du temple de Dendérah peut être résumée en deux lignes. Commencé sous Ptolémée XI, il était fini comme construction, sous Tibère, et sous Néron comme décoration. Jésus-Christ vivait à Jérusalem pendant qu'on achevait de le bâtir.

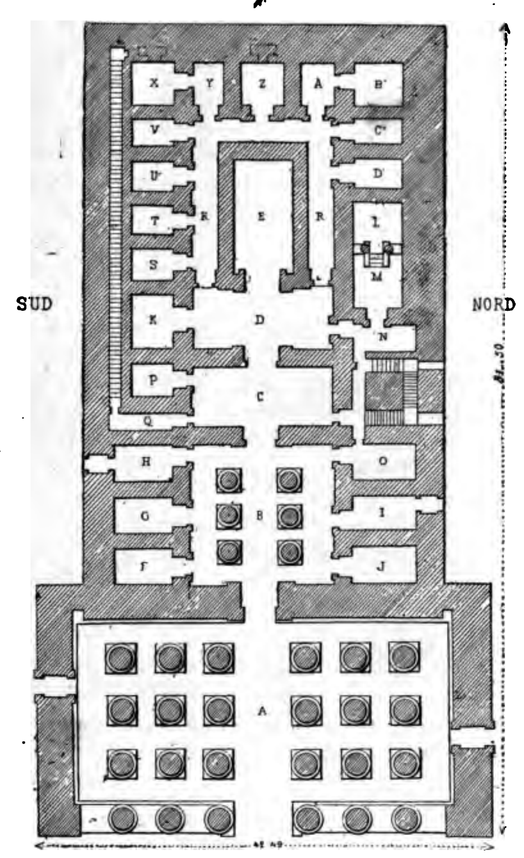
Il n'est personne qui ne soit frappé de la profusion de textes, de tableaux, de bas-reliefs dont il est couvert. On en a mis jusque sur les plafonds, sur les portes, sur les fenêtres, sur les soubassements, sur les parois des escaliers. Une remarque à faire, c'est que la composition des centaines de tableaux qui décorent l'édifice est identique. Le roi fondateur se présente à une des divinités du temple; il récite devant elle une prière; il sollicite d'elle une faveur *qui lui* est toujours accordée : tel en est *l'inévitable* sujet.

Quand on se trouve en présence du temple de Dendérah, on se demande naturellement quelle est la destination de cet immense ensemble. Nous allons essayer de répondre à cette question.

Selon leur destination, les chambres du temple de Dendérah peuvent être partagées en quatre groupes qui sont les suivants :

1° Le premier groupe ne comprend que la salle A (voyez le plan ci-joint). La salle A n'est qu'une sorte de façade monumentale. Ouverte à la grande lumière et à tous les bruits de l'extérieur, elle est sans rapport direct avec le temple proprement dit. Deux petites portes sont ménagées sur les côtés. Elles servent au passage des prêtres et à l'entrée des offrandes, qui jouaient un grand rôle dans le service intérieur du temple. Quant à la grande porte, le roi seul a le droit de la franchir. Le roi s'y présente, vêtu de la longue robe, les sandales aux pieds, le bâton de la marche en main. Avant de pénétrer dans le temple, il faut que les dieux l'aient reconnu comme roi de la Haute et de la Basse Égypte, et c'est aux cérémonies de cette consécration que les premiers tableaux à droite et à gauche de la porte d'entrée sont destinés. On y voit le roi sortant de son palais et se présentant à la porte du temple. A droite, c'est-à-dire du côté du nord, il est reconnu comme roi de la Basse-Égypte; à gauche, c'est-à-dire du côté du sud, il est nommé roi de la Haute-Égypte. A son arrivée, Thoth et Horus lui versent sur la tête les emblèmes de la purification. Les déesses Ouat'i et Suvan le

OUEST



EST

DENDÉRAH · GRAND TEMPLE

A intercaler à la page 108.

coiffent de la double couronne. Après quoi Mont de Thèbes et Toum d'Héliopolis prennent le roi par la main et le conduisent en présence de la déesse (1). La salle A n'est ainsi qu'une entrée, un lieu de passage. Le roi s'y prépare aux cérémonies que nous allons lui voir célébrer dans l'intérieur de l'édifice.

2° Le deuxième groupe se compose des chambres B, C, D, E, F, G, H, I, J, K. Cette fois nous sommes dans le temple proprement dit. Tout y est fermé, tout y est sombre, tout y est silencieux. C'est dans les dix chambres du deuxième groupe que les prêtres s'assemblent et qu'on fait les préparatifs des fêtes. Une sorte de calendrier, gravé sur les murs de la salle B, nous apprend de quelle nature étaient ces fêtes. Elles consistaient surtout en processions qui circulaient dans le temple, montaient sur les terrasses et en redescendaient pour parcourir selon les rites prévus les diverses parties de l'enceinte extérieure. Or, c'est dans la salle B qu'avait lieu le départ de ces processions. Quant aux autres salles, elles servaient à la préparation des offrandes destinées à figurer dans les fêtes, et à la conservation ou au dépôt des emblèmes qu'on portait en cérémonie pendant les processions, ce que nous allons voir. Les *salles C* et *D* étaient des annexes de la salle B; on y trouvait des autels devant lesquels on récitait, en passant, certaines

(1) Pour une autre description de ces tableaux, voyez plus haut, page 40.

est la réponse que la déesse est censée faire au discours du roi. Dans toutes les chambres qui ne sont pas le sanctuaire, le texte est de part et d'autre assez banal. « Je t'offre la Vérité, dit le « roi, je l'élève vers toi, ô Hathor, dame du ciel, « etc. » La déesse répond : « Que la Vérité soit « avec toi! Que tu vives par elle! Que tu triomphes « par elle de tes ennemis (c'est-à-dire que le men- « songe soit vaincu par la vérité). » Mais, dans le sanctuaire, la banalité des textes disparaît, et en entrant dans la chambre le roi s'écrie : « Je t'offre « la Vérité, ô déesse de Dendérah, car la Vérité « est ton œuvre, car tu es la Vérité elle-même. » Le rôle philosophique d'Hathor s'accuse donc ici de plus en plus nettement.

Un troisième attribut d'Hathor, non moins caractéristique que les deux précédents, nous est révélé précisément par le soin que l'on a pris de lui assigner une place spéciale dans le temple; je veux parler du temple des terrasses. Là Hathor n'est plus l'Hathor de l'étage inférieur; elle se transforme en Isis; elle devient la déesse qui s'attache à Osiris, le suit de chambre en chambre et assiste à la résurrection du dieu. Or, Osiris, selon la tradition conservée par Plutarque, est le principe du bien. « Osiris, dit Plutarque, aime à faire le bien et son « nom, entre plusieurs acceptions, exprime, dit-on, « une qualité active et bienfaisante. » Plus loin, Plutarque nous montre Isis et Osiris, tantôt gouvernant l'empire du bien, tantôt présidant à l'intelligence, principe de tout bien. « Isis, dit Plutarque,

« a un amour inné pour le bon principe. » D'ailleurs, sans aller jusque sur les terrasses, l'intérieur du temple ne nous transporte-t-il pas dans le même milieu quand, au nombre des neuf emblèmes du temple, nous voyons apparaître au premier rang le sistre? « Le sistre, dit Plutarque, signifie que les « êtres doivent toujours être en mouvement et « dans l'agitation; qu'il faut les exciter fortement « et comme les réveiller de l'état de langueur et « d'engourdissement dans lequel ils commencent à « tomber. Ils disent que le son de cet instrument « éloigne et met en fuite Typhon. » La mort vaincue au profit de la vie, le mal supprimé au profit du bien, le mensonge écarté par la vérité, tel est donc le symbole dont le sistre est le signe véritable, et on voit par là que les mêmes idées d'harmonie générale, c'est-à-dire du Beau et du Vrai, dont nous avons trouvé de si ingénieuses applications dans l'intérieur du temple, sont ici augmentées des idées du Bien.

Le temple de Dendérah présente donc un certain arrangement de ses parties dont, sans doute, un temple d'origine pharaonique ne laisserait pas voir de traces, et c'est par là que se trahit l'influence du temps où il a été bâti. Évidemment les écoles platoniciennes qui florissaient alors à Alexandrie ont rayonné jusqu'à Dendérah, et toute la décoration du temple est composée pour résumer synthétiquement, sous le voile des divinités locales et de leurs attributs, les trois parties fondamentales de la philosophie : le Beau, le Vrai et le Bien, tous trois identiques

IV

THÈBES

De Qéneh à Naggadeh.	35	kil.
De Naggadeh à Louqsor. . . .	25	»
De Qéneh à Louqsor.	60	»
De Boulaq à Louqsor.	706	»

Thèbes s'étend sur les deux rives du Nil, com Paris et Londres s'étendent sur les deux rives d Seine et de la Tamise.

Sur la rive droite sont les temples de *Karna* de *Louqsor*. Sur la rive gauche sont, en march du nord au sud, le *Temple de Qournah*, le *Ten de Deir-el-Bahari*, le *Ramesséum*, les *Colosses*, *Temple de Deir-el-Medineh*, le *Temple de Médi Abou*. D'autres temples ornaient avec les pré dents la rive gauche de Thèbes; ils sont démolis quielques-uns d'entre eux ont à peine laissé trace reconnaissable.

Sur la rive gauche existent aussi les diverses cropoles de Thèbes. Derrière le temple de Qour est celle qu'on nomme *Drah-Abou'l-neggah*. En av de Deïr-el-Bahari est une seconde nécropole s'appelle *El-Assassif*; enfin sur la pente des colli situées derrière le Ramesséum est une troisiè nécropole appelée *Scheikh-Abd-el-Qournah* et *Q nat-Mourat*. Nous ne parlerons que pour mér

de la *Vallée des Reines* et des deux *Vallées des Rois* (*Bab-el-Molouk*) situées assez loin dans le désert à l'ouest.

Thinis (Abydos) et Memphis sont les deux plus anciennes capitales de l'Égypte, puisqu'elles sont contemporaines de la fondation du royaume égyptien; Thèbes n'apparaît dans l'histoire qu'avec les rois de la XIe dynastie. Cette période est une des plus curieuses qu'il soit donné à l'antiquaire d'étudier. Si l'on s'en rapporte au témoignage des monuments, l'Égypte sortait alors soit d'une invasion, soit de longs siècles de troubles intérieurs qui duraient depuis la fin de la VIe dynastie. Tout à coup la chaîne des traditions se renoue, et Thèbes paraît. La civilisation que nous montrent les tombes de cette époque reculée est-elle celle que nous pouvons étudier à Saqqarah, à Meydoum, à Zawyet-el-Maïtin, à Qasr-es-Sayad, sur les derniers monuments de la VIe dynastie? Aucunement. Le mode d'arrangement des momies, le style des hiéroglyphes, les formules employées, tout semble nouveau. Les habitants de Thèbes qu'on enterrait dans la nécropole du temps (qui est Drah-abou'l-neggah) sont très souvent des nègres. Les cercueils sont taillés dans un tronc d'arbre évidé qu'on ne trouve plus aujourd'hui qu'au Soudan. Sur tous ces indices on est porté à croire que la résurrection de la société égyptienne et la fondation de Thèbes sont un fait politique qu'on doit attribuer à une *invasion venue* du midi.

On peut suivre facilement l'histoire de Thèbes

par les monuments, temples et tombeaux, qui couvrent encore aujourd'hui l'emplacement de cette ville célèbre. On ne rencontre à Thèbes rien de plus ancien que les chambres taillées dans le roc et les puits funéraires qui ont servi à l'ensevelissement des momies de la XIe dynastie, et nous savons déjà que ce quartier de la nécropole est celui que les voyageurs connaissent sous le nom de Drah-abou'l-neggah. Le même quartier de la nécropole représente la XIIe dynastie, dont on trouve des souvenirs monumentaux plus importants à Karnak. Jusqu'à l'invasion des Pasteurs (XVe dynastie), Thèbes se maintient encore ; mais, à ce moment, un vide se fait, et on s'aperçoit que, si les sauvages envahisseurs de l'Égypte septentrionale ne sont pas venus à Thèbes, plusieurs siècles s'écoulent pendant lesquels la vie nationale est éteinte et où les rois légitimes, réfugiés probablement plus loin encore que Thèbes et n'y exerçant plus qu'une autorité éphémère, ont autre chose à faire qu'à élever des temples ou à construire des palais. La XVIIIe dynastie est, après la XIe, une seconde renaissance de la civilisation égyptienne. Alors apparaissent les Aménophis et les Thoutmès. Jusqu'alors rien ne prouve que Thèbes se soit étendue au-delà du sanctuaire de Karnak, et les tombes de la XIe dynastie ne nous donnent l'idée ni d'une grande ville, ni d'une grande civilisation. Mais *avec la XVIIIe* dynastie se montre subitement la *cité qui sera* bientôt sans rivale en Égypte. Aménophis Ier construit à Karnak une partie du temple

qui est maintenant détruite, mais dont l'importance est attestée par la statue colossale de ce roi qui orne la face sud-ouest du troisième pylône du sud (pylône VIII). Thoutmès Ier commence, en avant du sanctuaire de Karnak, la série vraiment monumentale de salles, de pylônes et d'obélisques qui donnent un si grand aspect à ce côté de l'édifice. Sous la régence de la sœur des Thoutmès, le troisième pylône du sud et les chambres latérales du sanctuaire de Karnak sont mis en œuvre. L'édifice si curieux de Deir-el-Bahari est fondé en souvenir d'une heureuse expédition faite dans le Pays de Poun (le pays des Sômalis). Mais c'est principalement sous Thoutmès III et Aménophis III que Thèbes voit sa prospérité s'accroître. Thoutmès III agrandit Karnak dont il détermine le plan général. Il construit sur la rive gauche un temple aujourd'hui détruit. Il jette les fondements du petit temple de Medinet-Abou. Deux ou trois autres petits temples couvrent par son ordre l'aire sacrée à laquelle le village moderne de Karnak donne son nom. Aménophis III ne resta pas au-dessous de son glorieux ancêtre : c'est par ce prince que fut bâtie toute la partie méridionale du temple de Louqsor; c'est à lui qu'on doit le temple de Mout, le temple d'Ammon du nord, l'allée de sphinx qui précède le temple de Khons, à Karnak. Le colossal édifice qui s'élevait derrière les deux célèbres colosses de la rive gauche est aussi d'Aménophis III. Rien ne dit que le *schisme* d'Aménophis IV ait laissé à Thèbes *d'autre trace* que l'insignifiant martelage qui a

poursuivi partout le nom d'Ammon. Mais sous Horus, qui rétablit l'antique religion dans ses droits, la fastueuse capitale reçoit de nouveaux embellissements. A Karnak, les deux pylônes du sud, l'allée de sphinx qui relie le premier pylône au temple de Mout, sont construits. La colonnade de Louqsor est achevée. L'essor ne s'arrête pas sous la XIXe dynastie. Ramsès Ier inaugure la série des tombes royales dans la vallée principale de Bab-el-Molouk. Il élève à Karnak le pylône qui précède la salle hypostyle, et c'est à lui vraisemblablement qu'est due la conception du plan vraiment gigantesque de cette salle. Sous Séti Ier, l'art des graveurs et des sculpteurs se maintient sur les murailles des édifices de Thèbes à la hauteur à laquelle nous l'avons vu atteindre à Abydos. Séti Ier commence à Karnak la construction de la salle hypostyle et met debout soixante-dix-huit des cent trente-quatre colonnes qui font de ce merveilleux ensemble le chef-d'œuvre de l'architecture égyptienne. Il élève à son père Ramsès Ier le temple de Qournah. A Bab-el-Molouk, il fait creuser dans le flanc de la montagne cette tombe célèbre, qui est tout à la fois la joie de l'égyptologue pour la richesse des textes qu'elle contient et son désespoir pour les mutilations que lui inflige chaque jour la main des voyageurs. Ramsès II fut trop occupé dans les provinces de l'Égypte, où presque à chaque pas on rencontre son nom, pour laisser à Thèbes une trace digne de la renommée de celui qui fut le Sésostris des Grecs. Il acheva pourtant la

salle hypostyle de Karnak. Il entoura ce temple de son mur d'enceinte. Il construisit une moitié de Louqsor. Si grande qu'elle soit comme plan, sa tombe est mesquine et mal ornée; mais le Ramesséum établit une compensation à l'avantage du glorieux fils de Séti Ier. Les rois successeurs de Ramsès II n'ajoutèrent à Thèbes aucun monument nouveau de quelque importance, jusqu'au jour où parut Ramsès III. Alors le temple de Khons et le temple de la cour principale de Karnak sont fondés. Médinet-Abou s'élève. On creuse à Bab-el-Molouk la tombe dite de Bruce ou des Harpistes. Ainsi se termine la période qui fut celle de la plus grande magnificence de Thèbes. Sous la XXIIe dynastie, les Bubastites feront bien construire la grande cour qui précède le temple de Karnak. Tahraka gravera ses cartouches sur les murailles du même temple et sur celles de Médinet-Abou. Les Saïtes de la XXVIe dynastie élèveront çà et là quelques sanctuaires aujourd'hui presque en ruines. Les Ptolémées, enfin, laisseront comme trace de leur passage le temple de Deir-el-Médineh et les deux portes monumentales qui annoncent si pompeusement Karnak. Mais les grands jours de Thèbes sont à jamais passés. A la mort d'Assarhaddon, Sardanapale s'empare de la ville qu'il saccage, que Tahraka restaure, et où le conquérant ninivite pénètre une seconde fois en vainqueur. On n'a aucune preuve directe des dévastations qu'une tradition peut-être exagérée attribue à Cambyse; il *est possible* cependant que ce conquérant ait

violé quelques-unes des tombes de Bab-el-Molouk et que la nécropole thébaine ait eu particulièrement à souffrir de ses fureurs. Nous citerons enfin, comme dernière et suprême violence exercée sur la ville des Thoutmès et des Aménophis, le siége et le sac de Ptolémée Lathyre. A partir de ce moment, l'histoire de Thèbes est finie. La décadence a commencé avec les grands-prêtres de la XXIe dynastie ; elle est complète vers le temps de Jésus-Christ, alors que Strabon ne voit déjà plus dans Thèbes que la réunion de plusieurs villages disséminés sur ses ruines.

Considérée comme ville sacerdotale, Thèbes se nomme en égyptien *Pir-Amen* (la demeure d'Ammon), *No-Amen* (la ville d'Ammon), Διόσπολις ; considérée comme chef-lieu d'une province administrative, elle s'appelle mot qui se transcrit *T'am* selon M. Birch, *Uas* selon M. Brugsch, *Obé* selon M. Chabas. Un de ses quartiers, celui qui s'étend sur la rive droite du fleuve, reçoit plus particulièrement le nom de *Apet-u*, si connu par les légendes qui couvrent les monuments de Thèbes.

La Bible donne à Thèbes le nom de *No-Amen*, ou simplement de *No*. Nous n'avons pas besoin de dire d'où vient le premier de ces noms. Quant au second, il a pour origine le nom populaire No,

c'est-à-dire *la ville* par excellence, que nous trouvons employé par les hiéroglyphes pour désigner Thèbes, principalement à l'époque contemporaine des écrivains sacrés qui se servent de ce nom.

La question de savoir à quel prototype égyptien remonte le nom de θήβη, Θῆβαι, si connu par les Grecs, est plus complexe. C'est par Homère évidemment que ce nom est entré dans le courant du monde hellénique, et qu'il s'y est fixé. Mais à quelle source Homère l'a-t-il emprunté? M. Chabas le tire de l'*Obé* que nous connaissons déjà et qu'il fait précéder de l'article féminin T. Mais ce nom de province a-t-il pu être appliqué à un nom de ville? A l'époque de Tahraka, Thèbes s'appelait de son nom populaire *No;* antérieurement et à partir d'Aménophis III, les monuments la nomment *Tema,* autre manière de dire *la ville* par excellence. Est-ce dans *Tema* qu'Homère a trouvé le nom qui a sonné à son oreille grecque à peu près comme la Θῆβαι de Béotie, déjà connue de son temps? On serait tenté de le croire. La permutation de l'M et du B est, en effet, un fait philologique des plus constants. Les Septante n'appellent-ils pas Νεβρώδ le personnage que le texte hébreu de la Bible nomme *Nemrod?* N'avons-nous pas χνοῦβις et χνοῦμις? Le nom indigène de *Méroé* n'est-il pas *Bérua?* On pourrait multiplier les exemples. L'égyptien *Tema* serait ainsi devenu *Teba,* et Homère, peut-être sans s'en douter, *aurait donné* à la capitale de l'Égypte le nom

qui signifie *la ville* (ce nom correspond exactement à celui de *Medyneh* que les Arabes de nos jours donnent au Caire).

La place que prend la divinité principale de Thèbes dans le panthéisme égyptien est bien définie. Ammon est la forme visible et en quelque sorte tangible de la force créatrice de la nature. Il symbolise ce ressort caché qui pousse toutes choses à la lumière et à la vie. Le soleil devient ainsi sa parfaite image. Comme dieu éternel, on lui associe Mout et Khons. Mout est la mère ; elle est le récipient universel dans lequel s'accomplit le mystère de la création. Khons est Ammon lui-même comme produit des deux autres personnages divins. Étant à la fois son propre père et son propre fils, le dieu de Thèbes n'a pas de commencement et il n'aura pas de fin, c'est-à-dire qu'il est incréé et éternel.

Quand on arrive à Thèbes, on visite successivement la rive droite et la rive gauche du fleuve, et Louqsor, situé à l'endroit même où les bateaux abordent, est naturellement le temple vers lequel le voyageur porte ses premiers pas.

Louqsor. — La matinée du premier jour de station à Thèbes est consacrée à la visite de Louqsor. Submergé sous les maisons modernes qui l'ont envahi comme une marée montante, le temple de Louqsor n'offre au visiteur qu'un intérêt médiocre. Son plan est très irrégulier, ce qui est dû, dit-on, à cette circonstance que, originairement, le temple était bâti sur le bord du fleuve et à pic sur un quai dont il suivait les détours.

Le temple de Louqsor a eu pour fondateur Aménophis III qui en construisit toute la partie méridionale, jusques et y compris la grosse colonnade qui donne sur le fleuve. A Ramsès II appartient le reste, c'est-à-dire les deux obélisques, le pylône, les colonnes et la grande cour que cache si malheureusement la mosquée qui recouvre les parties principales. On trouve, à la vérité, les cartouches d'Alexandre II sur les murailles du sanctuaire, et en d'autres parties de l'édifice les cartouches d'Amentouankh, d'Horus son frère, de l'Éthiopien Sabacon et de Psammétichus Ier (grosses colonnes donnant sur le fleuve). Mais ces rois n'ont rien construit à Louqsor; ils ont utilisé des pans de mur laissés libres par leurs prédécesseurs pour y faire graver leurs noms, ou ils ont restauré quelques parties du temple qui tombaient en ruines.

On sait, du reste, que Louqsor est le centre d'un commerce plus ou moins licite d'antiquités. Les fouilles étant absolument défendues en Égypte et les fouilles seules pouvant alimenter ce commerce, il s'ensuit que Louqsor possède en même temps quelques fabriques où les statuettes, les stèles, les scarabées sont imités avec une adresse qui trompe souvent l'antiquaire le plus exercé.

KARNAK. — Dans l'après-midi, on se rend à Karnak.

Karnak est le plus merveilleux amas de ruines que l'on puisse voir. C'est même à ce point de vue principalement que l'on doit visiter Karnak. *Chercher à démêler* dans Karnak, comme nous l'avons *fait pour* Dendérah, un plan, un ensemble, une

destination, est, en effet, impossible. L'unité, si elle a jamais existé, y est aujourd'hui absolument rompue, non-seulement par les dévastations que le temple a subies, mais encore par les époques qui, au temps de son intégrité, s'y sont superposées. Les antiquaires de profession trouveront donc seuls dans Karnak quelques épis à glaner; le simple voyageur doit voir ce temple comme un monument qui étonne l'imagination par sa grandeur, par sa masse, et par l'incroyable entassement de ruines qu'on y remarque. Sous ce rapport on n'a jamais assez vu Karnak, et plus on y vient, plus l'idée qu'on s'en est fait s'agrandit.

On ne peut cependant quitter un édifice de cette importance sans s'y être arrêté à quelques détails. J'indiquerai donc sommairement au voyageur qui part de Louqsor pour visiter Karnak la route qu'il doit suivre et les points principaux sur lesquels, chemin faisant, son attention doit principalement se porter.

Le meilleur itinéraire à suivre est celui qui fait longer au voyageur la route de Louqsor au village moderne de Karnak (voy. le plan général des ruines de Karnak), lui fait suivre l'avenue des sphinx criocéphales (avenue n° 3) appartenant au règne d'Aménophis III, et lui donne comme première station le pied de la porte monumentale (XI) qui termine cette allée et précède le temple de Khons (T). Après la visite à ce temple, le voyageur se dirigera vers le nord, côtoiera les masures modernes bâties sur les ruines de l'ancienne ville, et pénétrera dans

gressive
temple,

nes, la décoration n'offre qu'un médiocre intérêt : Ramsès III, Ramsès IV, Ramsès XIII, y sont représentés en adoration devant la divinité locale. Mais l'étude de la salle aux huit colonnes laisse soupçonner que nous arrivons là à une série de faits jusqu'alors sans précédents dans l'histoire égyptienne. Pour la première fois, en effet, un grand-prêtre, Her-Hor, se montre sur les murailles d'un temple à la place invariablement réservée au souverain. Dans la salle aux huit colonnes, ce grand-prêtre ne se pare encore d'aucun des titres royaux et c'est à la fois en son nom et au nom du roi régnant qu'il adresse la parole au dieu. Mais dans la première salle, celle qui suit immédiatement les pylônes, l'usurpation est flagrante. Là les voiles sont déchirés, et Her-Hor apparaît l'uræus au front et son nom entouré des doubles cartouches. Le grand-prêtre Pinét'em, bientôt roi, se montre enfin sur le pylône.

II. Le grand temple (1). — Dans son entier développement et en y comprenant les dépendances de l'est et de l'ouest, le temple de Karnak ne mesure pas dans son axe principal moins de 808 mètres de longueur. Il mesure 366 mètres sur 106 dans la partie qui enferme l'enceinte de pierres, ce qui constitue les vraies dimensions de l'édifice.

On pénètre dans le grand temple par la porte de l'ouest, que nous savons déjà être le pylône

(1) On lira toute cette description avec le plan du Grand Temple sous les yeux.

plan.
enti
grill

principal (pylône I); les ruines du temple se développent alors sous les pas du visiteur dans l'ordre que nous allons essayer d'indiquer, en prenant pour point de départ le plan ci-joint.

Le pylône et la grande cour. — Ils sont marqués I et B sur notre plan. Jusqu'à la XXIIe dynastie, le grand temple de Karnak n'a pas eu d'autre façade que le pylône II dont on aperçoit les restes au fond de la cour et qui remonte à Ramsès Ier. En avant existaient, jetés un peu comme au hasard et sans liaison avec l'édifice principal, le temple L qu'on trouve à gauche en entrant dans la cour et qui appartient au règne de Séti II (XIXe dyn.), et le temple M qu'on trouve à droite et qui eut Ramsès III (XXe dyn.) pour fondateur. C'est aux Bubastites (XXIIe dyn.) que revient l'honneur d'avoir construit les deux beaux murs d'enceinte du nord et du sud. Tahraka fit élever la colonnade située au milieu de la cour (C). Ce sont les Ptolémées qui ont commencé la construction de l'immense pylône de l'ouest (I), lequel est resté inachevé.

La salle hypostyle (D). — La salle hypostyle est la plus grande salle que les Égyptiens aient construite. Elle a 102 mètres sur 51. Les cartouches les plus anciens qu'elle porte sont ceux de Séti Ier (XIXe dyn.). Certains indices feraient croire que Séti n'est que le constructeur de la salle et qu'à Ramsès Ier appartient la gloire d'en avoir conçu le plan. Originairement la salle était couverte tout entière et le jour n'y entrait que par les fenêtres grillagées dont on voit encore des parties en place

sur l'un des côtés de la nef centrale. Un demi-jour, un peu plus vif qu'à Dendérah, devait donc seul pénétrer dans la salle et favoriser l'aspect général en adoucissant la crudité des peintures dont les colonnes et les plafonds sont ornés.

Deux larges portes s'ouvrent sur le milieu des côtés sud et nord de la salle hypostyle. Le visiteur en profitera pour aller étudier successivement les bas-reliefs du mur extérieur sud de la salle, et les bas-reliefs du mur extérieur nord.

Les bas-reliefs du mur extérieur sud de la salle hypostyle. — Le visiteur qui se transportera au côté ouest de ce mur (*j* du plan) trouvera, près de la porte qui donne entrée dans la grande cour, un tableau digne de son attention. Ce tableau a été sculpté en souvenir d'une campagne victorieuse faite par le premier roi de la XXII[e] dynastie (celui que la Bible appelle Sésac) contre la Palestine. A droite, Sésac lui-même est représenté levant le bras et frappant un groupe de prisonniers agenouillés à ses pieds. A gauche Ammon de Thèbes et la Thébaïde personnifiée par une femme tenant en main le carquois, l'arc et la masse d'armes, se présentent devant lui. Près de cent cinquante personnages dont les têtes seules sont apparentes et dont les corps sont cachés derrière une sorte d'ellipse crénelée qui figure le plan d'une forteresse ou d'une ville, suivent ces deux divinités. Les inscriptions expliquent le sens de la représentation. Ce sont les dieux eux-mêmes qui amènent à Sésac les villes qu'il a prises dans sa campagne. Autant de cartou-

ches crénelés, autant de localités vaincues. A ce tableau se rattache, d'ailleurs, un intérêt particulier que nous ne devons pas passer sous silence. Dans le 29e cartouche Champollion avait lu *Joudah-melek* et il avait conclu que la tête qui surmonte ce cartouche était le portrait du *roi de Juda* lui-même vaincu par Sésac. Mais les recherches de M. Brugsch ont démontré que Joudah-melek est, comme tous les autres noms sans exception, le nom d'une localité de la Palestine, et que dès lors il n'y a aucune raison pour que nous voyions dans le personnage qni sert à symboliser cette localité le portrait de Jéroboam. Nous ajouterons, au surplus, que le sculpteur a donné aux cent cinquante personnages un type à peu près commun rappelant dans son ensemble le type des peuples vaincus, mais que, pour retrouver la physionomie vraie de ces peuples, il vaut mieux s'adresser aux personnages évidemment plus étudiés sur lesquels le pharaon vainqueur lève sa masse d'armes.

Le même mur se prolonge vers l'est et s'arrête bientôt à un autre mur qui le coupe à angle droit. Si l'on monte sur cet autre mur en regardant le nord, on a à sa droite un long texte (*l'* du plan) qui n'est autre chose que la copie du fameux poème de *Penta-our,* œuvre littéraire composée par un poète de ce nom pour éterniser la mémoire d'un fait d'armes accompli par Ramsès II dans la campagne de l'an 5 contre les Khétas; on a à gauche (K du plan) ce qui reste des bas-reliefs qui représentaient des *épisodes* d'une autre campagne sans date contre le

même peuple ; enfin, l'on a sous les pieds (*l* du plar la stèle où est gravé, avec tout l'appareil monu mental du temps, le traité de paix conclu entr Ramsès II et Khétasar, roi des Khétas, en l'an 2 du règne du premier de ces princes.

Les bas-reliefs du mur extérieur nord de la sall hypostyle (*i* du plan). — Ces bas-reliefs sont les monu ments les plus précieux que nous possédions du règn de Séti. Ce roi y a fait représenter, sans trop d souci d'un ordre rigoureusement chronologique o topographique, ses campagnes dans l'Asie occiden tale contre les *Remenen* (les Arméniens), les *Schaso* (les Arabes du désert, les Édomites) les *Ruten* (le Assyriens), les *Khetas* (les *Hittites* de la Bible), etc Cette précieuse série de tableaux est malheureuse ment très mutilée. On en distingue cependant en core quelques-uns qui méritent de fixer l'attentio du visiteur.

Nous sommes au pays des Remenen. Séti a port jusqu'en ces contrées ses armes victorieuses. Le Remenen ont à fournir au vainqueur des bois, pro bablement destinés à la construction de ses navires Un premier tableau nous montre les Remenen cou pant ces bois dans leurs forêts.

Séti est sur un char. Ses chevaux (le premie s'appelle *Puissance en Thébaïde*) l'entraînent dans l mêlée. Les ennemis sont les Schasou. Séti les pour suit et les perce de ses flèches. Ceux qui échappen rentrent précipitamment dans la forteresse *Kanan* qui leur sert de refuge.

A côté, seconde scène de bataille. Les ennem

sont les peuples du pays de *Kharo*. Ils tombent frappés par les traits du roi. Le pays de Kharo n'est plus désormais qu'une province de l'empire égyptien, et les forteresses dont Séti s'est emparé perdent leur nom pour en prendre un autre composé avec celui du pharaon vainqueur.

Autre campagne, cette fois contre les *Ruten* (Assyriens) « qui n'ont pas connu l'Égypte ». Les prisonniers sont amenés enchaînés pour être présentés aux dieux de Thèbes.

Le roi victorieux rentre en Égypte. Il s'arrête à *Ouat'i-en-Séti*. Il passe ensuite une autre forteresse nommée *Ta-sam-ef-en-pa...*, puis une troisième qui s'appelle *Pa-ma*. Il arrive enfin devant une ville fermée dont le nom est perdu (*Pithom-n...*), précédé de nombreux prisonniers de toutes les nations. Là, près d'un cours d'eau peuplé de crocodiles, il reçoit les principaux fonctionnaires de l'Égypte qui sont venus pour l'acclamer.

Grande scène symbolique. Le roi lève la masse d'armes sur un groupe de prisonniers qu'il a saisis par la chevelure et qu'il va immoler devant le dieu de Thèbes. Nouvelles scènes de guerre. Le roi combat des ennemis montés sur des chars, etc., etc.

Cette excursion à l'extérieur du temple terminée, le visiteur rentre dans la salle hypostyle.

Passage entre les deux pylônes. — Il est distingué sur notre plan par la lettre E. Un pylône le borde d'un côté, un second pylône de l'autre. Au milieu s'élevaient deux obélisques, dont l'un est renversé. Un large bloc de granit encore en place devant

l'obélisque debout laisserait supposer qu'une stat colossale s'y dressait, comme à Louqsor.

Le premier des deux pylônes (III) est du règ d'Aménophis III. Avant que la salle hypostyle f construite, il servait de façade au temple de Karna L'ordre chronologique des pylônes est ainsi rigo reusement observé. Le premier que l'on rencont en pénétrant dans le temple est de l'époque des L gides, le second de Ramsès Ier, le troisième d'Am nophis III. Malheureusement, il n'en reste que d ruines, et tout ce que l'on peut reconnaître enco à quelques restes d'inscriptions gravées sur la fa sud-est du pylône, c'est qu'Aménophis III avait r servé ce côté du monument qu'il construisait, à liste des donations faites par lui au temple d'Aı mon de Thèbes. A cette occasion, le roi énumè une foule de pierres rares et de métaux précieu: qui ont servi à l'embellissement du lieu sacré. I nombre en était considérable. On cite, par exempl 4820 *uten* de turquoises, 3623 *uten* de la pierre *Hem* Ces donations ont été faites après une campagı contre les Asiatiques. C'est le butin qui a servi embellir le temple de Karnak.

Le second des deux pylônes (IV) est si démol que c'est à peine si on en distingue le plan. Il e du temps de Thoutmès Ier. La porte qui le précè a été construite par Thoutmès IV, et remaniée soı la XXVe dynastie par Sabacon.

Des deux obélisques qui étaient adossés au py *lône de* Thoutmès Ier, un seul est encore debou *Trois* colonnes d'hiéroglyphes le décorent sur

quatre pans. La colonne du milieu ne contient rien autre chose que les noms et titres du roi fondateur du pylône; les colonnes latérales laissent voir des cartouches assez embrouillés, où l'on distingue les noms de Ramsès VI confusément gravés par-dessus ceux de Ramsès IV. Quant à l'obélisque tombé, on lit encore parmi les débris qui jonchent le sol les légendes de Thoutmès III.

La salle des cariatides (F). — On pourrait aussi l'appeler la *salle de l'obélisque* ou la *salle des quatorze colonnes.* Cette partie du temple appartient comme construction à Thoutmès Ier. Les deux pylônes qui la terminent à l'ouest et à l'est étaient debout, ainsi que les quatorze colonnes, quand la fameuse régente, fille de ce même Thoutmès, et sœur de Thoutmès II et de Thoutmès III, fit dresser au milieu de cette salle les deux plus gigantesques obélisques que l'on connaisse.

L'un est tombé et les voyageurs ne s'en occupent guère. L'autre, encore debout, est celui que l'on connaît sous le nom d'*obélisque d'Hatasou.*

L'obélisque d'Héliopolis a 20 mètres 27 centimètres de hauteur totale, l'obélisque de Louqsor à Paris, 22 mètres 80 centimètres, l'obélisque de la place Saint-Pierre à Rome, 25 mètres 13 centimètres, l'obélisque de Saint-Jean de Latran à Rome, 32 mètres 15 centimètres; l'obélisque d'Hatasou a 33 mètres 20 centimètres. Il est, par conséquent, le plus grand obélisque connu. On remarquera avec quelle *régularité il est* posé sur sa base. Son axe est l'axe *même du temple*, et cette précision (étant donné

poids vraiment considérable du monolithe) tr l'emploi de moyens mécaniques aussi délicats puissants.

Les légendes qui courent du haut en bas de l'(lisque ne sont que des formules dédicatoires au ı d'*Hatasou* (XVIII[e] dynastie, vers 1660 avant J.- Hatasou est, comme on le sait, la fameuse régı qui tient une place considérable dans l'histoire la XVIII[e] dydastie et dont le nom est justement à côté de celui des Thoutmès et des Aménophis.

Au bas de l'obélisque est une inscription en lig horizontales qui couvre les quatre faces. Cette scription nous fait connaître quelques renseig ments qu'il est bon de ne pas négliger.

Ce que nous y apprenons peut se résumer ain 1° le sommet de l'obélisque était recouvert « (pur enlevé aux chefs des nations »; s'il ne s'ı pas d'un simple pyramidion en cuivre doré com le devait être le pyramidion de l'obélisque d'Hé polis, peut-être l'inscription fait-elle allusion à c(sphère (d'or?) qu'on voit sur certains bas-reliefs Saqqarah; 2° l'obélisque était doré, sans doute haut en bas; si l'on remarque, en premier lieu (le fond des hiéroglyphes a été soigneusement p en second lieu que la surface plane du monum a été laissée relativement rugueuse, on concl de là que la surface plane (enduite d'un stuc bla ainsi que cela se voit sur tant de monuments ég *tiens) a seule* reçu ce coûteux embellissement, *hiéroglyphes* conservant leur couleur et leur f(*de granit*; 3° enfin l'inscription cite comme u(

digne d'être transmis à la postérité la prompte exécution, non-seulement de l'obélisque dont nous nous occupons, mais encore de celui qui faisait pendant et qui est brisé, lesquels ont tous deux été achevés « en sept mois, depuis le commencement (du travail d'extraction) dans la montagne. »

Inutile d'ajouter que les *cariatides* dont on voit encore les restes ne sont rien autre chose que les statues de Thoutmès Ier représenté en Osiris, c'est-à-dire comme roi du temps et modérateur des hommes. Elles étaient adossées au pylône V, qui est entièrement éboulé.

Salle des dix-huit colonnes. — Cette partie du temple a beaucoup souffert, et rien ne la recommande à l'attention. La salle aux dix-huit colonnes eut pour fondateur Thoutmès Ier dont on lit encore les cartouches sur les deux colonnes polygonales engagées à droite et à gauche dans la maçonnerie de l'entrée. Le travail fut complété par le fils de ce prince, celui qui rendit si célèbre le nom de Thoutmès III.

Les appartements de granit et leurs dépendances (H, I, K, P, R, S). — Nous entrons ici dans une partie du temple dont évidemment la petite salle (P) est comme le noyau et le centre. La salle (P) a été construite par Thoutmès III. Si on n'y lit aujourd'hui que les cartouches de Philippe Arrhidée, c'est que les murs de la salle étaient chancelants et que ce frère d'Alexandre les fit reconstruire à neuf.

Un pylône (VI) donne accès dans la partie du temple où se trouve la salle H. Ce pylône termine la

série des portes monumentales qui conduiser l'extérieur du temple au sanctuaire. Il est petit que son voisin (V), lequel est lui-même n haut que celui qui le précède (IV). De l'entré fond du temple, les pylônes décroissent ainsi gressivement et symétriquement en hauteur premier est le pylône vraiment gigantesque borde le temple à l'ouest; le dernier est la struction un peu mesquine que nous avons les yeux.

La face occidentale du pylône VI est cou de représentations auxquelles il est impossibl ne pas s'arrêter. D'un côté sont figurés cent q personnages liés par les bras et par le cou; quinze autres personnages couvrent l'autre Tous portent, attaché sur la poitrine, un éc crénelé dans lequel quelques hiéroglyphes inscrits.

Le sens de ces représentations ne peut faire jet d'un doute. Les cent quinze personnages à (symbolisent cent quinze des localités dont T mès III s'est emparé pendant une de ses camp dans le sud de l'Égypte; les cent quinze pers ges à gauche symbolisent cent quinze des loc que Thoutmès III a conquises pendant une d campagnes dans le nord.

La liste du pays du sud se décompose en parties. La première comprend *Kousch la mau ou l'Éthiopie.* Quarante-trois noms sont cit *compris* Adulis (n° 2). La deuxième partie com *Poun*, auquel correspond le pays des Som

y compte quarante noms géographiques. Avec la troisième partie nous entrons dans la Libye. « La « Libye, dit Hérodote, était habitée par deux na- « tions indigènes : au sud les Éthiopiens, au nord « les Libyens. » C'est sans aucun doute à la région éthiopienne de la Libye que se rapporte la troisième partie de la liste de Karnak.

La liste des pays du nord offre au visiteur un plus grand intérêt. La ligne horizontale d'hiéroglyphes qui la borde au sommet en est le titre général que nous traduisons ainsi : « Liste des pays du Haut Ruten que Sa Majesté (Thoutmès III) a enfermés dans la ville de Mégiddo la misérable, et dont Sa Majesté a emmené les enfants comme captifs vivants à la forteresse de *Souhen* à Thèbes lors de sa première expédition victorieuse, conformément à l'ordre de son père Ammon qui l'a guidé (le roi) dans les bons chemins. » Nous n'avons donc pas à hésiter sur l'époque des évènements en souvenir desquels la liste dont nous nous occupons a été dressée : ces évènements remontent au règne de Thoutmès III et à la première des treize ou quatorze campagnes de ce prince. Nous n'avons pas à hésiter non plus sur le nom de la contrée où nous allons nous trouver : cette contrée est celle que les légendes appellent le Haut Ruten ou le Ruten supérieur. Quant au pays qui correspond à celui que les textes égyptiens nomment le Haut Ruten, il est facilement reconnaissable. Un simple coup d'œil suffit, en effet. *Nous avons* devant nous, exactement rappelés par *leurs noms* hiéroglyphiques, Kadesch (nº 1), Mé-

giddo (n° 2), Beth-Tappuah (n° 6), Juta (n° 9), Damas (n° 13), Beyrout (n° 19), Aschtaroth-Karnaïm (n° 27), Hatzor (n° 32), Kennéreth (n° 34), Schunem (n° 38), Naïn (n° 45), Acco (Saint-Jean d'Acre) (n° 46), Jaffa (n° 62), Lod (n° 64), Ono (n° 65), Socho (n° 67), Hen-ganim (n° 70), Migdal (n° 71), Guérar (n° 80), Rehoboth (n° 87), Beth-Markaboth (n° 94), Beth-Hanath (n° 109), Ziph (n° 114). Beyrout est tout à fait au nord; Rehoboth est tout à fait au sud. Nous arrivons à l'ouest aux rivages de la Méditerranée; à l'est nous franchissons de quelques pas seulement le Jourdain. Le doute n'est donc pas possible. Si ces limites ne sont pas exactement celles que le chapitre x de la Genèse assigne à la terre de Chanaan, on voit que, tout au moins, les cent quinze noms nous conduisent au centre même et au cœur de ce pays célèbre.

Ainsi, à l'avantage de se laisser facilement saisir comme époque, la liste des cent quinze peuples joint celui de se laisser facilement saisir comme détermination géographique. En définitive, les cent quinze noms ne sont autre chose qu'un tableau synoptique de la Terre Promise, deux cent soixante ans avant l'Exode.

Quand on franchit le pylône et qu'on tourne subitement à gauche, on a devant soi les dernières lignes d'une très longue inscription qui commence à l'autre extrémité du mur. Malgré les mutilations intentionnelles qu'elle a subies, cette inscription est un des textes les plus précieux parmi les textes nombreux qui décorent les murailles du temple de

Karnak. On y lit, en effet, le récit succinct de toutes les guerres entreprises par Thoutmès III de l'an 22 à l'an 40 de son règne. Quatorze campagnes sont comptées. Comme l'inscription a surtout pour origine le soin que prend Thoutmès de faire connaître à la postérité les dons nombreux dont il a enrichi le trésor d'Ammon, le rédacteur du texte énumère avec un soin minutieux le butin fait sur l'ennemi et les tributs qui lui ont été imposés. Il compte les prisonniers faits, les chevaux, les bestiaux, l'ivoire, l'ébène, les bois précieux, les pierres rares, les chars, les armes, les meubles, les ustensiles, les céréales, le vin, le miel, les essences odoriférantes, envoyés à Thèbes. Bien que, dans le récit de Tacite, Ramsès soit nommé, et non Thoutmès, il n'y a pas de doute que c'est le texte de Karnak que les prêtres montrèrent à Germanicus. *Legebantur,* dit Tacite, *et indicta gentibus tributa, pondus argenti et auri, numerus armorum equorumque et dona templis, ebur atque odores, quasque copias frumenti, et omnium ustensilium quæque natio penderet.*

La grande cour de l'est (T). — C'est à tort que l'on regarde l'appartement de granit dont nous venons de parler (P) comme le sanctuaire du grand temple de Karnak. Le sanctuaire du grand temple était plus ancien que Philippe, plus ancien que Thoutmès; il comptait parmi les plus vieux édifices de l'Égypte, puisqu'il remontait jusqu'au deuxième roi de la XIIe dynastie.

Le *sanctuaire* de Karnak était bâti en grès et s'élevait au centre de la grande cour de l'est (T). Sa

renommée, son ancienneté, sa richesse peut-
lui ont valu d'attirer avant toutes les autres pa
de l'édifice l'attention des conquérants qui p
traient à main armée dans Thèbes, et il a dis
jusqu'aux fondements. Deux ou trois fûts de co
nes renversés sur le sol et où on lit encore la
gende d'Osortasen Ier (XIIe dyn.) en conser
tout le souvenir.

La galerie de l'est et ses dépendances (V). —
l'ensemble de couloirs, de chambres, de gale
qui termine à l'est le grand temple de Karnak
réservé au culte. Quelques-unes des chambres
vaient soit au dépôt des objets sacrés qu'on ve
y chercher pour la célébration des fêtes, soit
manipulation et à la conservation des offrandes.
galeries devaient être traversées par les process
en marche. C'est à Thoutmès III qu'appartien
construction de cette partie du temple.

Quelques points méritent d'être spécialement
signés au visiteur. Ce sont :

La chambre V de notre plan. On en remarq
les soubassements. Thoutmès III y a fait repré
ter la faune et la flore du Haut-Ruten et d'un
inconnu qui s'appelle le *To-Nuter* (la Terre Div
pays qu'il faut chercher soit à l'extrémité méri
nale de la péninsule arabique, soit sur les bord
golfe Persique. Ces curieuses représentations
sans analogue dans les autres temples de l'Égy

Entre les colonnes de la chambre V étaient de
les deux beaux sphinx de granit rose qui orne
ce moment la cour principale du Musée de B

La chambre X. Les tableaux y sont au nom d'Alexandre II. Mais les inscriptions nous apprennent que la chambre tombait en ruine, quand ce prince l'a fait reconstruire.

La chambre U. Elle a été démontée et transportée, depuis une trentaine d'années, à Paris. La science la connaît sous le nom de Salle des Ancêtres. Thoutmès III y est, en effet, représenté adressant un hommage à soixante rois choisis parmi ses prédécesseurs au trône.

Nous terminerons ces brefs renseignements sur le grand temple de Karnak par une dernière observation. Tout le monde remarque et admire l'entassement de pierres qui fait du grand temple de Karnak, vu d'un certain côté, le monument le plus pittoresque de l'Égypte. Ces ruines se sont-elles amoncelées sous l'effort de quelque tremblement de terre? La destruction de Karnak est-elle l'effet du passage de Ptolémée Lathyre, et du sac impitoyable auquel ce prince livra Thèbes, après un siége de plusieurs mois? Ne serait-ce pas plutôt le résultat de la mauvaise construction du temple et de sa position par rapport au Nil (1)? Peut-être sera-t-il sage d'adopter cette dernière opinion. Les temples pharaoniques sont, en effet, généralement bâtis avec une négligence extrême. Le pylône de l'ouest (II), par exemple, ne s'est effrondré que parce qu'il était creux et que, dès lors, l'inclinaison des murs, loin

(1) Le dallage du temple est de 1m,90 environ au-dessous du niveau général de la plaine environnante.

d'être un moyen de solidité, n'a plus été qu'une cause de chute. Notons, en outre, que, plus que tous les autres temples égyptiens, le grand temple de Karnak est atteint chaque année, depuis longtemps, par les infiltrations du Nil dont les eaux saturées de nitre corrodent le grès. Le temple de Karnak a donc subi, plus que tout autre temple, les injures du temps par la négligence de ses constructeurs et surtout par sa position relativement au Nil, et les mêmes causes produisant incessamment les mêmes effets, on peut prévoir le temps où, d'éboulements en éboulements, la magnifique salle hypostyle, par exemple, verra céder sous un dernier effort la base de ses colonnes déjà rongée plus qu'aux trois quarts et s'abattra sur elle-même, comme se sont abattues les colonnes de la grande cour de l'ouest.

III. Ruines du nord (1). — Notre itinéraire nous conduit au nord du grand temple et au milieu des ruines qui occupent cette partie de Karnak. Les deux sanctuaires qu'on rencontre à gauche du chemin sont de la XXVIe dynastie et n'offrent qu'un médiocre intérêt. Le temple adossé au mur d'enceinte (G du plan général des ruines) a été commencé par Thoutmès III et successivement agrandi par Sabacon et les Ptolémées. De l'autre côté du même mur d'enceinte et correspondant à six portes (*a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*) percées à travers ce mur sont six petits temples ruinés qui appartiennent à la période comprise entre la XXIIe dynastie et la XXVIe. Tout à fait

(1) Voyez le plan général des ruines de Karnak.

au nord enfin (A, B, C) existe un édifice qui était dédié, comme le grand temple, au personnage principal de la triade thébaine. Cet édifice a été fondé et probablement construit tout entier par Aménophis III. Sous les Ptolémées, la partie antérieure du monument (A), y compris la salle entourée de colonnes, fut remaniée dans le style du temps; on remania de même et à la même époque la porte monumentale du nord. Déjà, en avant du temple proprement dit, Ramsès II avait fait dresser les deux obélisques de granit dont on ne voit plus aujourd'hui que les débris. Le temple du nord est, d'ailleurs, ruiné de fond en comble. En certaines parties, ses murs ont disparu jusqu'aux fondations; en d'autres, ils ont à peine conservé 1 mètre de leur hauteur primitive. Une porte entière et quelques pans de murailles assez élevés sont cependant encore debout à l'angle sud-ouest du monument.

IV. Ruines du sud. — Nous redescendons vers le sud, c'est-à-dire vers Louqsor qui a été notre point de départ, nous longeons le grand temple par la muraille qui le borde à l'est, et nous nous acheminons ainsi vers les trois points qu'il nous reste à visiter à Karnak, qui sont : le lac, les quatre pylônes du sud, et le temple de Mout.

Le lac (A'). — Les barques sacrées du temple circulaient sur le lac pendant les jours de fêtes. Le lac a été creusé par Thoutmès qui, dans une des inscriptions du temple, se vante d'avoir présidé *lui-même* aux premières opérations de ce travail. Aucun canal ne relie le lac au Nil. L'infiltra

tion lente des eaux suffit seule à son alimenta

Les quatre pylônes du sud (VII, VIII, IX, X
Ils sont tous plus ou moins ruinés. Par la pos
qu'ils occupent dans le plan général de Kar
ils sont évidemment destinés à relier le templ
Mout (X) au grand temple; mais la déviation si
lière qu'on remarque dans la direction de
axes constitue un problème dont la solution es
ficile à trouver. Peut-être, sur le vaste terrain l
libre à côté du grand temple, éleva-t-on les q
pylônes comme autant d'arcs de triomphe des
à perpétuer la gloire des souverains qui les f
ériger. On serait tenté de le croire si l'on res
par la pensée les deux hautes tours des pyl
leur grande porte centrale et les tableaux h
ques de bataille dont leurs flancs sont couverts

Les deux premiers pylônes en venant du
(X, IX) sont du règne d'Horus (XVIIIe dyn.
troisième (VIII) a été commencé par la reine
tasou alors qu'elle avait été déjà associée au t
par son père Thoutmès Ier. Le quatrième (VI
du temps de Thoutmès III. Des surcharges
breuses au nom de Séti Ier, de Ramsès II, de I
sès IV et de Ramsès VI, se remarquent en d
points, particulièrement sur le pylône IX.

Des statues colossales ornaient chacune des
des quatre pylônes. Elles sont détruites, ou
ne sont venues jusqu'à nous que dans un état
plorable de mutilation. Les deux statues de
calcaire blanc qui sont adossées à la face nor
pylône X sont de Ramsès II. On comptait six

ses en avant de la face sud du pylône VIII. Les colosses de l'ouest sont seuls encore plus ou moins visibles. Le premier représente Thoutmès II assis. Le second est le colosse d'Aménophis Ier dont nous avons déjà parlé. On lit les cartouches de Thoutmès III sur le socle du troisième.

Entre le pylône X et le pylône IX, au milieu du du mur d'enceinte qui relie ces deux monuments, existe un temple (S) d'une construction particulière dont il est curieux de préciser la destination. Ce temple remonte tout entier au temps d'Aménophis II; il faut y voir le modèle de ces sortes de reposoirs où, pendant les grandes panégyries du temple principal, les processions en marche s'arrêtaient pour y célébrer quelque cérémonie.

Le temple de Mout (X). — Avec le temple de Mout, nous touchons à l'extrémité méridionale de Karnak. Le temple de Mout est le plus dévasté de tous ceux que nous venons de décrire. Les regrets que l'on éprouve en visitant ses ruines ne sont que plus vifs quand on constate que nous avons affaire ici à un véritable temple, avec son enceinte, ses pylônes, ses sphinx, son sanctuaire et même son lac. Le temple d'Ammon au nord de Karnak a été fondé par Aménophis III; c'est encore Aménophis III que nous trouvons comme fondateur du temple de Mout au sud.

Les figures léontocéphales qui décorent ce temple soulèvent un problème qui est jusqu'à présent sans solution. La première cour en est, pour ainsi dire, pleine, ainsi que la seconde et les deux couloirs qui

bordent le temple à l'est et à l'ouest. Toutes sont en granit noir et à peu près uniformes de travail et de taille. Symétriquement placées le long des murs sur un rang et quelquefois sur deux, elles se touchent presque du coude. Enfin, si l'on essaye de reconstruire l'ensemble au moyen des données que fournissent celles de ces statues qui sont encore à leur place antique et qui, par conséquent, peuvent servir de repères certains, on trouverait qu'originairement, le temple de Mout a été décoré de plus de cinq cents statues représentant uniformément la déesse à tête de lionne.

Nous passons maintenant sur la rive gauche.

L'itinéraire varie avec les saisons. Quand le Nil est bas, quand la plaine occidentale est à sec et qu'on a pu y tracer une route, quand surtout il est possible d'aborder sur la rive gauche en face de Louqsor, on fait de Louqsor son quartier général et de ce point fixe on rayonne sur la ville entière, la rive gauche comprise. Mais au moment de la crue du Nil ou peu de temps après, la plaine est coupée de flaques d'eau, et des canaux encore pleins la sillonnent; d'un autre côté, une barque partie de Louqsor pour aller accoster en face s'échoue avant d'arriver, et les voyageurs doivent faire à dos d'homme une marche qui est quelquefois de 200 mètres. Pour toutes ces raisons, on quitte Louqsor quand on veut visiter pendant la crue la rive gauche de Thèbes, et, remontant vers le nord, on va chercher à 4 kilomètres de là, un endroit où les bateaux peuvent facilement aborder et où le

chemin du fleuve aux ruines est libre. En d'autres termes, quand le Nil est bas, on visite les temples de la rive gauche en commençant par le sud; quand le Nil est haut, on les visite, comme nous allons le faire, en commençant par le nord. Dans le premier cas, on reste à Louqsor; dans le second cas, on passe sur l'autre rive, à 4 kilomètres plus bas.

Les temples qu'on visite sur la rive gauche sont les suivants :

Temple de Qournah. — C'est le plus septentrional des temples de la rive gauche. On le trouve à la lisière des terres cultivées et à l'entrée de la gorge qui conduit à Bab-el-Molouk. Il était précédé de deux pylônes dont quelques pierres révèlent seules l'existence. Contemporain du temple de Séti à Abydos, il est bâti comme lui sur un plan assez bizarre dont on ne se rendrait bien compte que si les inscriptions de l'intérieur nous permettaient de connaître le détail des cérémonies à la consécration desquelles le temple a dû servir. Comme lui encore, il est plutôt funéraire. C'est là, en effet, le côté original du temple de Qournah. A Abydos, le dieu du temple est Osiris lui-même, roi de l'enfer égyptien; ici le dieu du temple est Ramsès Ier, et le monument est élevé à la mémoire de ce roi par son fils vivant Séti. La position du temple sur le bord du désert et à l'entrée d'une nécropole est ainsi expliquée. Le temple est un cénotaphe. On se rappelle ce que nous avons dit (p. 83) de cette partie des mastaba, bien différente du puits, où à cer

tains jours de l'année les parents se rassemblaient, et où le défunt, quoique mort, était presque traité comme vivant. L'idée mère du temple de Qournah est à quelques égards la même, avec la différence qui, pour un Égyptien, sépare le roi de la nation. Le temple de Qournah était, si j'ose m'exprimer ainsi, hanté par le souvenir de Ramsès Ier; c'est le souvenir de ce roi qu'on y venait évoquer aux jours prévus par le rite. Quant à la momie, elle reposait plus loin, au fond de l'hypogée de Bab-el-Molouk, comme dans les *mastaba* de l'Ancien Empire la momie reposait au fond du puits inaccessible.

Le temple de Qournah ne rappelle pas seulement par sa date le temple d'Abydos. Il le rappelle aussi par le style de ses bas-reliefs. Des deux côtés, c'est le même art, la même ampleur, la même finesse. Quand on entre par la porte du milieu dans la salle aux six colonnes et qu'on pénètre dans la troisième chambre à droite, on trouve sur l'un des murs de cette chambre une admirable tête de Séti qui le cède à peine aux plus belles de celles que les murailles d'Abydos offrent à notre étude.

Le temple, avons-nous dit, est un monument élevé par Séti à la mémoire de son père Ramsès Ier. Quelques parties restèrent inachevées. Ramsès II s'en empara et à son tour les consacra à la mémoire de son père Séti.

LE RAMESSÉUM. — On va du temple de Qournah au *Ramesséum*, en suivant la lisière des terres cultivées. *On passe*, chemin faisant, devant Drah-abou'l-*neggah*, on traverse une partie de l'Assassif, on

longe une autre partie de Scheikh-abd-el-Qournah, et bientôt on arrive devant d'importantes ruines dont les colossales cariatides et les colonnes monumentales se détachent en belle couleur jaune sur le fond des montagnes voisines. On est en présence du Ramesséum.

Le Ramasséum a été nommé le *Palais de Memnon*, le *Tombeau d'Osymandias*. Élevé par Ramsès II, dont il porte les cartouches sculptés sur chacune de ses murailles, il a été bien plus justement appelé le Ramesséum par Champollion, nom qui lui est resté.

La pensée qui a présidé à la construction du Ramesséum est la même qui a présidé à l'érection du temple de Qournah. Ici encore le temple est un cénotaphe. Seulement, au lieu d'avoir le fils du roi défunt pour fondateur, le temple est un monument élevé à sa propre mémoire par Ramsès II lui-même. En parlant des tombes de l'Ancien Empire, nous avons dit que ces tombes étaient faites de son vivant par le défunt, et cet usage est prouvé par des exemples si nombreux qu'il est absolument hors de contestation. Quand Améni-Amenemha, par exemple, prend la parole à Béni-Hassan et raconte que comme général d'infanterie il a battu les Éthiopiens, que comme moudyr de la province de Sah il a été généreux envers la veuve et les petits enfants, ce n'est pas à la piété des survivants que cet éloge est dû; c'est Améni-Amenemha lui-même qui, dans une sorte d'autobiographie, nous vante *ses vertus*. De même Ramsès se fait construire dans *la nécropole* de Thèbes, en plein quartier des morts

un monument où, après lui, on viendra évoquer son souvenir, et où, naturellement, il entretient les survivants de sa piété, de sa gloire et par conséquent de ses campagnes.

Le Ramesséum est, en effet, un édifice qui, funéraire dans sa partie principale, nous voulons dire dans l'intention de son fondateur, devient accessoirement historique par les nombreux tableaux d'histoire qu'on y a sculptés.

Comme le temple de Qournah, il était précédé de deux pylônes plus ou moins démolis.

On ne peut voir les sculptures du premier qu'à une certaine heure du jour, quand la lumière devient frisante. Les sculptures sont historiques et se rapportent à l'un des épisodes les plus curieux du règne de Ramsès II. Nous sommes en Syrie et sur le bord d'un fleuve que tout indique être l'Oronte. Ramsès est présent de sa personne et, les armes à la main, vient disputer la possession du pays à une vaste confédération de peuples confondus sous le nom général de *Khétas*. Kadesch est la ville la plus proche. Par un concours de circonstances qui ne sont pas tout à fait à l'honneur des généraux égyptiens, Ramsès se trouve tout à coup entouré par les ennemis. Ceux de ses soldats qui l'escortaient à ce moment ont pris la fuite. Ramsès est seul « et personne n'est avec lui ». N'écoutant alors que son courage, il se lance au milieu des chars. Il tue les chefs « des vils Khétas », force leurs troupes à repasser précipitamment le fleuve et par sa valeur personnelle change en victoire une déroute certaine.

C'est de ce brillant fait d'armes que le premier pylône du Ramesséum nous consacre le souvenir. D'un côté, on voit Ramsès se précipitant furieusement dans la mêlée ; les ennemis s'enfuient pleins d'épouvante ; les uns sont broyés sous les pieds des chevaux et les roues du char ; les autres sont étendus par terre percés des flèches lancées par la main du roi ; d'autres encore sautent dans le fleuve et s'y noient. D'un autre côté, le roi est représenté assis sur son trône. Les officiers viennent le complimenter. Mais c'est par des réprimandes que le roi les accueille. « Aucun de vous, s'écrie-t-il, n'a bien agi en m'abandonnant ainsi, seul au milieu des ennemis. Les princes et les capitaines n'ont pas réuni leurs mains à la mienne. J'ai combattu, j'ai repoussé des milliers de nations et j'étais tout seul !.. » En décrivant le temple de Louqsor, nous avons mentionné les deux obélisques qui précèdent le pylône et le pylône lui-même ; mais nous avons négligé d'ajouter que les représentations qui couvrent la face extérieure de ce pylône sont historiques. Or, c'est à ce même épisode de la guerre des Khétas qu'elles se rapportent, et, comme ici Ramsès y est représenté accomplissant l'exploit qui est resté pour lui-même un des grands évènements de son règne, puisqu'il l'a fait reproduire au Ramesséum, à Louqsor, à Karnak, à Ibsamboul, et que nous allons le trouver une autre fois encore occupant le second pylône du temple dont nous faisons la description (1).

(1) *Cet épisode fait* le sujet du poème de Penta-our dont *nous avons parlé ci-dessus.*

Ce qui reste du second pylône ne semble debout que par un miracle d'équilibre, et si l'(savait que, il y a soixante-dix ans, les artistes qu compagnaient l'expédition française l'ont vu et siné comme nous le voyons et le dessinons au d'hui, on craindrait de le voir à chaque in s'écrouler.

Ce second pylône donnait accès dans une bordée de pilastres auxquels de grandes figur Ramsès, revêtu des attributs d'Osiris, sont ados Ce que nous avons dit du caractère principale funéraire du temple explique cette disposition.

En avant du pylône, c'est-à-dire du côté est, placée la plus gigantesque statue que les Égyp aient taillée dans un seul bloc de granit. Elle sure 17 mèt. 50 cent. de hauteur et son poids pas moindre de 1,217,872 kilogrammes. Ran bien entendu, est le personnage représenté. heureusement, de l'une des œuvres les plus p gieuses qui soient sorties du ciseau égyptien, reste que des fragments. La face est mutilé quand on voit cet effrayant monolithe brisé ave tel acharnement, on se demande ce qu'il y a de étonnant, de la patience et de la force de ceu l'ont apporté d'Assouan pour en faire l'orne d'un temple, ou de la force et de la patience de qui l'ont jeté par terre et renversé sur le dos.

Sur la façade intérieure du pylône auquel l losse de Ramsès était appuyé sont sculptés de n breux tableaux historiques où nous retrouvon pisode de la bataille contre les Khétas. Ici l

est plus favorable et les détails de la scène peuvent être mieux étudiés. Ramsès est au milieu de la mêlée, semant la mort autour de lui, et déjà des cadavres nombreux jonchent le champ de bataille. Ici, c'est *Grabatousa,* l'écuyer du prince de Khéta; là c'est *Rabsouna*, capitaine des archers, qui tombent atteints par les flèches du roi. L'Oronte est sur la route des Khétas qui fuient éperdus. Ils s'y précipitent, et de l'autre côté du fleuve on voit retirer des flots l'un des généraux ennemis que ses soldats suspendent la tête en bas, pour lui faire rendre l'eau qui l'a suffoqué. Les épisodes que le sculpteur a réunis çà et là avec plus de bonne volonté que de talent, sont aussi nombreux qu'intéressants, comme on peut le voir en jetant les yeux sur les diverses parties des grands tableaux qui couvrent le pylône. Nous ne nous y arrêterons pas davantage.

Des scènes religieuses où Ramsès est représenté en adoration devant les dieux de Thèbes, de longues listes des princes et des princesses de la famille du roi, un tableau astronomique que les beaux travaux de M. Biot ont rendu célèbre, se trouvent dans les autres parties du temple. Une salle hyspotyle s'ouvrait aux cérémonies intérieures de l'édifice. On en admire les colonnes dont les chapiteaux en fleurs épanouies ont une grâce que les lourdes colonnes de la salle hypostyle de Karnak sont loin de posséder.

LES COLOSSES. — Les colosses précédaient le pylône *d'un temple* qui a disparu jusqu'aux fondements.

Le temple était en calcaire et a péri victime d richesse de ses matériaux. Les colosses sont brèche et, comme ils n'ont pu servir à alime les fours à chaux voisins, ils ont survécu.

Sans aucun doute, le temple dont les colo annonçaient si magistralement l'entrée, était à A nophis III ce que le Ramesséum était à Ramsè et ce qu'était à Ramsès III Médinet-Abou. On par là que la destruction de cet édifice a priv science de documents qui auraient probablen jeté un jour très vif sur un des règnes les plus téressants de l'histoire égyptienne.

Les deux colosses sont en brèche, mêlés de (loux agatisés. Primitivement ils étaient monolit Un accident, sur lequel nous reviendrons, a] fait perdre au colosse du nord sa partie supérie cette partie a été rebâtie en blocs disposés assises. Les deux colosses ont leur base isolée même matière qu'eux.

Quand les deux statues s'élevaient en face pylône, debout sur leur base, elles avaient 19 n 60 cent. de hauteur, ce qui est la hauteur d' maison à cinq étages de Paris. Détachées du s sur lequel elles sont posées, les statues proprem dites n'ont plus que 15 mèt. 60 cent. Leur enfo sement dans le sol environnant est, d'ailleurs même (1 mèt. 90 cent.) que celui de Karnak.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les d *statues* représentent Aménophis III, assis dans *pose hiératique*. Les statues adossées au siège s *celles de la mère et de la femme de ce prince.*

La statue du nord est le *Colosse de Memnon*, si célèbre pour les voyageurs qui, dans les deux premiers siècles de la domination romaine en Égypte, ont visité la terre des Pharaons. Destiné par Aménophis III à orner la façade de son temple, ce colosse resta pour tout le monde la statue d'Aménophis jusqu'au jour où, en l'an 27 avant notre ère, un tremblement de terre en fit tomber la partie supérieure (1). Chose étrange, cet accident qui enlevait au colosse sa valeur, est le fait qui lui donna sa célébrité. On s'aperçut bientôt, en effet, que du socle, resté en place, un tintement sonore semblable à une voix humaine s'échappait quand le soleil du matin frappait le monument de ses rayons. Sans aucun doute, ce tintement n'était que le résultat du craquement de la pierre mouillée par la rosée de la nuit, et échauffée par le soleil. Mais, pour les Grecs et les Romains qui voyageaient alors en Égypte, le phénomène ne tarda point à prendre le caractère du miracle. Le colosse était situé dans un quartier de Thèbes appelé les *Memnonia*. Memnon était dans les traditions qui avaient cours parmi les étrangers, le légendaire fondateur des édifices de cette partie de la ville. La voix qu'on entendait n'était-ce pas la plainte de Memnon implorant sa

(1) *Thebæ Ægypti usque ad solum dirutæ sunt,* dit Eusèbe. Si le tremblement de terre eut cette violence, on peut lui attribuer la chute du pylône dont les débris accumulés font une impression si navrante quand on entre dans la grande cour de Karnak. La corrosion de la base des murs par le nitre n'en est *pas moins la* cause qui a amené le plus d'écroulements dans le *temple de Karnak*.

mère divine l'Aurore? La célébrité du colosse se répandit aussitôt. De toutes parts, on vint pour entendre la voix merveilleuse, et à l'envi on se mit à graver sur les jambes de la statue les témoignages de l'admiration de ceux que leur bonne fortune avait rendus témoins de ce miracle. Enfin, après deux siècles et demi, Septime Sévère crut faire taire la plainte du héros et rendre sa voix plus belle en rétablissant le colosse. Il n'y réussit qu'à demi. Le héros ne se plaignit plus, mais la voix étouffée sous les blocs de grès qu'on voit encore aujourd'hui en place, cessa pour toujours de se faire entendre.

On peut voir à la seule inspection des jambes du colosse combien les témoignages d'admiration dont nous venons de parler ont été nombreux. En général les inscriptions sont datées, les plus anciennes du règne de Néron, les plus récentes du règne de Septime Sévère. La seule époque d'Adrien en a fourni vingt-sept à la collection, sans compter celles, plus nombreuses, qu'aucune date ne signale à l'attention. Le plus souvent les inscriptions sont en prose et revêtent la forme la plus simple, comme celle-ci : « Sabine Auguste, femme de l'empereur « César Auguste, a entendu deux fois Memnon, « pendant la première heure » ; et cette autre : « Moi.... Vitalinus, épistratège de la Thébaïde, avec « ma femme Publia Socis, j'ai entendu Memnon, « l'an III..., au mois de pachôn, deux fois, à une « heure et demie. » Mais quelquefois aussi la poésie est employée, et comme modèle de ce genre nous citerons les deux suivantes : « Moi, Pétronia-

« mus, qui tiens de mon père le nom de Dillius, « italien de naissance, je t'honore par ces vers élé- « giaques, en faisant au dieu, qui me parle, un « présent poétique. Mais en retour, ô roi, accorde- « moi une longue vie. Beaucoup viennent en ce « lieu pour savoir si Memnon conserve une voix « dans la partie du corps qui lui reste. Quant à lui, « assis dans son trône, privé de sa tête, il résonne « en soupirant pour se plaindre à sa mère de l'ou- « trage de Cambyse; et lorsque le brillant soleil « lance ses rayons, il annonce le jour aux mortels « ici présents. » — « Ta mère, la déesse Aurore « aux doigts de rose, ô célèbre Memnon, t'a rendu « vocal pour moi qui désirait t'entendre. La douzième « année de l'illustre Antonin, le mois de pachôn « comptant treize jours, deux fois, ô être divin, « j'ai entendu ta voix, lorsque le soleil quittait les « flots majestueux de l'Océan. Jadis le fils de Sa- « turne, Jupiter, te fit roi de l'Orient; maintenant « tu n'es plus qu'une pierre; et c'est d'une pierre « que sort ta voix. Gémella a écrit ces vers à son « tour, étant venu ici avec sa chère épouse Rufilla « et ses enfants. »

Deir-el-Medineh. — Entre les colosses et Médinet-Abou, derrière la partie de la nécropole antique nommée *Qournat-Mouraï*, est un petit temple perdu dans un pli de terrain. Il a été commencé par Ptolémée Philopator et achevé par les successeurs de ce prince. Mais ce temple n'est qu'une reconstruction. Il existait, en effet, dès le temps d'Amméno-

phis III, et avait été édifié par un personnage qui joua à cette époque le plus grand rôle, et qui s'appelait *Aménophis* (comme le roi régnant), fils de *Hapou.* Il est dédié à la déesse « Justice », et reçut de son fondateur le nom de *Ha-kak.* Quand on conduisait à sa dernière demeure la momie d'un habitant de Thèbes, c'est dans le temple de Deir-el-Medineh que le cortège s'arrêtait pour accomplir à l'entrée de l'édifice sacré la cérémonie (fictive) du jugement de l'âme. Le nom de l'antique fondateur du monument est écrit partout; dans la chambre du sud, un tableau, sans nom propre (fait unique dans les temples égyptiens et que nous ne saurions expliquer si nous ne connaissions la destination de l'édifice) nous fait assister à la grande scène de la psychostasie.

On s'arrêtera au temple de Deir-el-Medineh pour voir son élégante façade, bâtie sur un modèle dont on ne trouvera pas un exemple mieux conservé en Égypte. On étudiera aussi avec fruit une curieuse fenêtre ouverte dans la paroi sud de l'un des couloirs intérieurs.

MÉDINET-ABOU. — Quand on traverse la rive gauche de Thèbes en arrivant du nord, comme nous le faisons en ce moment, on aperçoit tout à fait au sud, du plus loin qu'on vienne, une grande colline presque noire du sein de laquelle émergent çà et là quelques constructions d'un jaune doré.

La colline est le village copte qui, à la chute de la religion égyptienne, se forma autour du temple

dont nous apercevons les restes, l'ensevelit peu à peu et finit par le couvrir presque entièrement de ses maisons. Le temple est *Médinet-Abou,* ainsi nommé du village qu'il a d'abord précédé, et auquel maintenant il succède.

Pour la plupart des voyageurs, Médinet-Abou est le temple célèbre élevé, comme une sorte de Versailles, à la gloire de Ramsès III. Mais, en réalité, Médinet-Abou est le composé de deux temples, dont voici la description.

1° *Temple de Thoutmès.* — Aux chapiteaux fleuris des colonnes qui s'élèvent dans le fond de la première cour, au style gauche des sculptures et particulièrement des hiéroglyphes, on devine que l'entrée est d'époque romaine. On lit, en effet, les noms de Titus, d'Adrien, d'Antonin, sur les diverses parties de la cour.

Le pylône à moitié construit qui vient après la cour est également d'époque romaine, bien que la porte placée entre eux soit, d'un côté, du règne de Ptolémée Lathyre, de l'autre côté, du règne de Ptolémée Aulète.

Une petite cour se présente ensuite, bordée à son extrémité par un pylône de la construction la plus élégante. Ici il faut presque deviner les dates. Quelques cartouches de Tahraka (XXVe dynastie, 680 av. J.-C.), de Nectanébo II (XXXe dynastie, 350 av. J.-C.) sont bien visibles çà et là; mais quelquefois il faut savoir rendre à son véritable auteur un cartouche que Ptolémée Lathyre a pri-

à Nectanébo, lequel l'a pris lui-même à Tahraka.

Quand on a franchi la porte ouverte au milieu du pylône et passé l'autre cour qui suit cette porte, on est dans le temple proprement dit. Les cartouches les plus anciens qu'on y trouve sont ceux de Thoutmès Ier, les plus nombreux sont ceux de Thoutmès III. Viennent ensuite, jusqu'à Ptolémée Physcon, des cartouches de presque toutes les époques, dont il est curieux d'étudier l'enchevêtrement au milieu des restaurations que le temple a subies.

Maintenant que nous connaissons le fondateur et les diverses époques du temple de Thoutmès, quelle en est la destination? A quel usage était réservé ce petit édifice avant que Ramsès III lui donnât pour voisin le grandiose monument qui attire à lui seul aujourd'hui toute l'attention? C'est ce que les inscriptions ne disent pas.

2° *Temple de Ramsès III.* — Le temple de Ramsès III est, par sa grandeur, par son ensemble, par son importance historique, par son style, par la variété des tableaux dont il est décoré, un des monuments égyptiens dont la visite laisse la plus agréable et en même temps la plus forte impression.

Il se compose de deux parties séparées par une cour. La première est ce qu'on appelle le *palais*. C'est celle qu'on trouve d'abord en pénétrant dans l'édifice par sa porte d'entrée. Vient ensuite le *temple* proprement dit qui s'annonce par un majestueux *pylône*.

A. Le palais a tous les caractères d'une habitation

royale. Deux grandes tours carrées, dont les quatre murs sont symétriquemeut inclinés vers un centre commun, en forment le corps de logis principal. Les détails d'architecture méritent d'être étudiés. A l'extérieur, les fenêtres se présentent entourées d'ornements spéciaux d'une grande originalité (voyez surtout le côté extérieur nord). Aux étages supérieurs, on voit que des consoles supportées par des prisonniers couchés sur le ventre, étaient destinées à supporter les extrémités du velarium qui devait s'étendre au-dessus du passage d'entrée et protéger du soleil la façade orientale. Mais c'est principalement dans les chambres intérieures que se montre le caractère privé de l'édifice. Là Ramsès III est réellement chez lui, au milieu de sa famille. Une de ses filles lui apporte des fleurs; il joue aux dames avec une autre; il reçoit des fruits d'une troisième qu'il caresse en signe de remerciement.

On conçoit que, dans une construction de cette importance, Ramsès ne pouvait oublier l'histoire et le soin de se mettre en relief comme conquérant. Dès la porte d'entrée, en effet, Ramsès est représenté amenant aux dieux les prisonniers qu'il a faits sur l'ennemi. Avec une habileté dont on est justement frappé, le sculpteur égyptien a su donner à chacun de ces prisonniers le type de sa race. Songeons que nous sommes ici au XIII[e] siècle avant notre ère, et que nulle part l'ethnographie ne trouvera à étudier sur des exemples plus authentiques les *nations qui*, à ce moment, peuplaient l'Asie *occidentale*, la Libye et l'Éthiopie.

Les prisonniers sont divisés de chaque côté
l'entrée en deux séries.

Du côté sud est la série des prisonniers appa
nant à l'Éthiopie et à la Libye ; du côté nord es
série des prisonniers faits sur les nations du nc
Tous sont représentés agenouillés et les mains li
derrière le dos.

La liste des prisonniers du sud est ainsi compos

1° « Le chef de la vile race de *Kousch* ». Le g
veur lui a donné par exception les traits d'un nèg
quoique Kousch fût compris plus exactement
les Égyptiens eux-mêmes dans la race des Chami

2° Détruit.

3° Détruit. On voit que le personnage rep
senté était Kouschite.

4° « Le chef du pays de *Libou* ». Il a la barbe pc
tue, une tresse pend sur son oreille. L'identificat
est facile. Il s'agit évidemment des Libyens, nat
située à l'ouest de l'Égypte.

5° « Le chef du pays de *Tourses* », autre type ko
chiste ; on remarquera le nez aquilin et la gra
robe frangée.

6° « Le chef du pays des *Maschouasch* », si fr
pant par sa grande physionomie. Les Maschoua
sont les Maxyes d'Hérodote. Ils habitent les c
septentrionales de l'Afrique et forment une imp
tante subdivision de la Libye.

7° « Le chef du pays de *Taraoua* ». Ce septiè
personnage complète avec le premier, le troisiè
et le cinquième, la série des peuples kouschites
paraissent dans le tableau.

Ramsès III n'eut pas seulement à combattre les Kouschites et les Libyens. Aux Libyens représentés par les Libou et les Maschouasch se joignirent des peuples venus de l'Asie occidentale qui formèrent contre l'Égypte une formidable coalition que Ramsès III eut la gloire de vaincre. Sept des peuples soumis par les armes égyptiennes sont représentés sur le côté nord. Ce sont :

1° « Le vil chef des *Khétas*, en prisonnier vivant ». Il a la figure pleine, sans barbe; les oreilles sont ornées de grands anneaux; la tête est couverte d'un bonnet collant d'où s'échappe une sorte de queue qui retombe sur le dos. Avec le vil chef des Khétas, nous quittons le continent africain et nous sommes transportés en Syrie et sur les bords de l'Oronte. Les Khétas sont les *Hittites* de la Bible.

2° « Le vil chef du pays d'*Amaro* », à la figure allongée, à la barbe pointue. C'est le roi des Amorites qui peuplent la rive occidentale de la mer Morte.

3° « Le chef des ennemis *T'akkari* », au bonnet écrasé et coupé droit au sommet, à la figure pleine et sans barbe. Les T'akkari habitaient primitivement une région voisine du Caucase. Battus par Ramsès III, ils furent compris parmi les peuples qui, à la suite de leur défaite, s'établirent sur les frontières occidentales de l'Égypte et devinrent les nations libyques dont les noms se retrouvent presque tous dans Ptolémée. Les T'akkari (*Zakkari*) sont les *Zygritæ* (1) des géographes (Ptol., IV, 5, 22).

(1) *Ces vues nouvelles* sont le résultat des derniers travaux *de M. Brugsch*, consignés dans son *Histoire d'Égypte* (éditio

4° « Le pays de *Schartana* qui est sur la ı
Immédiatement après les *Zygritæ*, Ptolémée (I\
cite les *Khartani*, qui habitaient probablement
licie et le bord de la mer. Nul doute que les Kh
ne soient les Schartana des listes de Médinet-

5° « Le chef des ennemis de *Schasou* ». Les
sou sont bien connus dans l'histoire d'Égyp
parcourent le désert qui s'étend sur les fror
égyptiennes du côté de l'isthme de Suez. C
les Édomites de la Bible. On voit que Rams
à lutter contre les ennemis qui l'attaquaient à l
à l'ouest, par les Libou et les Maschouasch
l'est, par les peuples confédérés de l'Asie.
ajouterons qu'il eut à lutter aussi contre des p
qui vinrent par mer et essayèrent de pénétr
le territoire égyptien par les bouches du Nil.

6° « Le pays de *Tourscha* qui est sur la me
s'agit de la chaîne du Taurus, peut-être de
en Cilicie, qui est sur le bord de la mer.

7° « Le chef des ennemis de *Pu* (*rosata*) ». L
rosata sont pour les uns des Pélasges, pour l
tres des Philistins. On y verra plutôt, avec M. Br
les *Prosotidæ* cités par Ptolémée quelques
après les *Zygritæ* et les *Khartani* (IV, 5, 24).

anglaise, t. II, pp. 133, 151, etc.). M. Brugsch voit des nati
bitant le Caucase et le Taurus là où M. de Rougé et a
M. Chabas avaient vu des Sardes, des Sicules, des T
des Osques, des Pélasges, des Teucriens. Que les Sarde
cés à l'occident de la Méditerranée, se soient coalisés a
Amorites de la mer Morte pour fondre sur l'Égypte, c
qu'on admettrait difficilement. Une telle entente de p
possible aujourd'hui avec les moyens de communicati
on dispose, était autrefois irréalisable.

L'édifice que précède cette curieuse série ethnographique, qui semble placée à l'entrée pour lui servir précisément d'enseigne, soulève une question à laquelle il n'est pas hors de propos d'accorder quelques instants d'examen. Est-ce réellement dans un *palais* que nous entrons ici, ce qui ferait du pavillon de Médinet-Abou le seul échantillon d'architecture civile que nous possédions? Notons que si le pavillon de Médinet-Abou est un palais, c'est que les autres palais de l'Égypte étaient en pierres tout aussi solides que les temples eux-mêmes, et alors pourquoi les traces mêmes d'un autre palais ne sont-elles pas venues jusqu'à nous? Nous ne décidons pas par là la question de savoir où logeaient les rois, question de plus en plus embarrassante depuis que nous savons qu'ils ne logeaient pas dans les temples. Mais nous inclinons à penser que jamais le pavillon de Médinet-Abou n'a été pour son fondateur un lieu d'habitation. L'idée que, vu de loin et dans le paysage, il évoque par les lignes générales de son architecture, est celle de ces tours triomphales (*migdol*) dont les bas-reliefs de Karnak, de Louqsor, du Ramesséum et de Médinet-Abou même nous ont conservé les dessins, et que les rois faisaient élever sur leurs frontières, à la fois comme un moyen de défense et comme un monument de leurs victoires. Un monument d'architecture militaire, commémoratif du roi guerrier par excellence, et non un monument d'architecture civile, tel serait le pavillon de Médinet-Abou (1).

(1) *On remarquera que le sommet du mur d'enceinte et des*

B. Le temple de Médinet-Abou est, (palais, un monument construit et décoré tier par Ramsès III.

Le premier pylône forme à lui seul ur graphie à laquelle il serait intéressant crer une étude spéciale. De grandes stèl de l'an 11 et de l'an 12, mentionnent le tions glorieuses entreprises par Ramsès Libyens, les Maschouasch et les autre accourus des rivages de la Méditerrané montagnes de l'Asie occidentale pour se li tre la puissance égyptienne. Sur la fa pylône, du côté nord, est un tableau q d'être signalé par la tournure poétique qu une des inscriptions. Le roi frappe de d'armes un groupe de prisonniers ag Ammon-Armachis lui présente la hache bat. Le dieu adresse au roi un discours reproduisons d'après l'excellente traduc vient d'en donner M. Chabas :

« Mon fils, issu de mes entrailles, toi qu
« seigneur des deux mondes, Ramsès II
« du glaive sur la terre entière; les Petti
« sont étendus sous tes pieds.

tours qui forment le palais proprement dit est term créneaux, ce qui achève de donner à l'édifice une ap fortification. La forme des créneaux de Medinet- supposer que, originairement, ils ont pu être les boucl dats qu'on disposait ainsi par rangées pour être vus *en temps de paix*, pour protéger le combattant au m *bataille*. Nous ne hasarderions pas cette conjecture *sage d'Ézéchiel* (XXVII, 11), sur les boucliers qu'o *autour des murailles* de Tyr, ne lui donnait une cer

« Je t'amène les chefs des contrées méridionales « qui t'apportent leurs enfants chargés sur leurs « dos et tous les produits précieux de leurs pays. « Laisse la vie à qui tu voudras parmi eux, tue « ceux que bon te semblera.

« Je tourne ma face vers le nord et je te comble « de merveilles : je t'amène *To-tescher* (la Terre « rouge) sous tes pieds; brise dans tes doigts les « insensés; renverse les *Herouschaou* avec ton glaive « victorieux. Je fais arriver à toi des nations qui « ne connaissaient pas l'Égypte, avec leurs valises « remplies d'or, d'argent, de lapis vrai et de toutes « sortes de pierreries; le choix de ce que produit « le *To-nuter* est devant ta belle face.

« Je tourne ma face vers l'orient et je te comble « de merveilles; je les lie tous ensemble dans ta « main; je réunis pour toi tous les produits de « Pount; tous leurs produits en *kami*, en *assa* pré- « cieux, en toute espèce de plantes odoriférantes, « sont en ta présence.

« Je me tourne vers l'occident et je te comble « de merveilles; ravage le pays du Tahennou; « qu'ils viennent à toi courbés en adoration, ou « tombent en courant à tes cris terribles. »

On trouve dans la cour qui suit le premier pylône un remarquable exemple de ce que Sir Gardner Wilkinson a si ingénieusement appelé la *symétrophobie* égyptienne. La cour est bordée d'un côté par de grosses colonnes à chapiteaux formés de boutons de lotus épanouis; mais, de l'autre côté, les colonnes sont remplacées par de massifs piliers

carrés, précédés de statues colossales représe Ramsès III revêtu des attributs d'Osiris.

Quand on entre dans cette seconde cour, devant soi la face antérieure du second pylône.

Le massif méridional est couvert par un g tableau. Ammon et Mout sont d'un côté; de l' est Ramsès, amenant aux divinités un grou prisonniers rangés en trois lignes. Nous nou trouvons ici en présence des peuples de l'Asie nous connaissons déjà. Le groupe inférieur r sente les *Purosata*, introduits dans les liste Ptolémée sous la forme *Prosotidæ*. A la rangé milieu sont les *Taanaouna*, autre tribu caucasi qui se fixa en Libye et à laquelle Ptolémée d le nom de *Teneia*, *Taineia*. Enfin, dans les gr supérieurs, il faut voir les *Schakarscha*, trois tribu caucasienne dont nous croyons que le aurait peut-être pu venir jusqu'à nous dans des *Tcherkesch* (les Circassiens modernes). M. Br fait des *Schakarscha* les habitants du pays lib où ces montagnards se seraient établis après défaite et que Ptolémée (IV, 5, 4) nomme Ζαγυλίς.

Le massif septentrional est occupé par la g inscription à laquelle M. de Rougé a consac beau mémoire. Les quinze premières lignes ne qu'une fastidieuse énumération des titres du L'intérêt commence à la seizième ligne. Il *encore* de la grande invasion. Mais cette f *récit* est plus particulièrement consacré à un *sode* de la campagne. Les Kheta, les Ko

Karkamascha, les habitants d'*Aratou*, d'*Arusa*, s'étaient réunis aux *Purosata*, aux *T'akkari*, aux *Schakarscha*, aux *Taanaouna*, aux *Ouaschascha* (*Ossetes*) pour envahir l'Égypte. Une rencontre eut lieu à l'une des embouchures du Nil. C'est au récit de ce combat naval que l'inscription est consacrée.

On passe la porte de granit qui réunit les deux massifs du second pylône et l'on entre dans une vaste cour qu'on peut regarder comme l'ensemble le plus précieux que nous ait légué l'antiquité égyptienne. Des quatre côtés, la cour est bornée par des galeries couvertes de sculptures revêtues de couleurs éclatantes. Les galeries du nord et du sud sont précédées de massives colonnes dont les chapiteaux représentent la fleur de lotus fermée. A l'est et à l'ouest les galeries sont soutenues par des pilastres auxquels des statues du roi étaient adossées. Des fûts de colonnes en grès mal dégrossis jonchent le milieu de la cour, à côté de trois ou quatre autres de ces colonnes encore debout. C'est un souvenir de l'époque où Médinet-Abou était une ville copte, qui avait fait son église de la magnifique cour dans laquelle nous nous trouvons.

Les tableaux qui couvrent les galeries intérieures sur leurs quatre faces sont si nombreux qu'il faudrait presque renoncer à les décrire. A gauche, en entrant, est un tableau de bataille. Le visiteur doit être maintenant familiarisé avec ces grandes figures du roi galopant sur son char à travers des ennemis qui fuient éperdus. Nous n'y revenons pas.

Cette fois, les ennemis sont des *Libou* (
fond du tableau, l'artiste les a repré
une naïveté qui surprend plus qu'elle
se culbutant les uns sur les autres. Sur
est un second tableau qui nous montre
et les généraux égyptiens amenant des
au roi victorieux. Les prisonniers, dit
tion, sont au nombre de mille; il y a e
morts. A côté est une inscription malhe
mal conservée qui se rapporte à cette
Dans le troisième tableau, le roi revient
Il est précédé de plusieurs groupes de
enchaînés. Les troupes l'accompagnen
trième tableau nous le montre entrant
offrant ses prisonniers aux dieux de la v

Ces grands tableaux de bataille occup
registre intérieur des côtés est, sud et
cour. Mais au registre supérieur sont r
des scènes d'un autre caractère qui r
pas moins l'attention. Champollion le
avec un soin tel que nous ne pouvons r
que de laisser la parole à l'illustre fo
l'égyptologie :

« Ramsès, dit Champollion (*Let*
d'Égypte, p. 344 de la 1re édition), s
palais, porté dans un naos, espèce de
chement decorée, soutenue par douze
chefs militaires, la tête ornée de plum
che. Le monarque, décoré de toutes le
de sa royale puissance, est assis sur u
gant que des images d'or de la jus

vérité couvrent de leurs ailes; le sphinx, emblème de la sagesse unie à la force, et le lion, symbole du courage, sont debout près du trône, qu'ils semblent protéger. Des officiers agitent autour du naos les flabellum et les éventails ordinaires; de jeunes enfants de la caste sacerdotale marchent auprès du roi, portant son sceptre, l'étui de son arc et ses autres insignes.

« Neuf princes de la famille royale, de hauts fonctionnaires de la caste sacerdotale et des chefs militaires suivent le naos à pied, rangés sur deux lignes; des guerriers portent les socles et les gradins du naos; la marche est fermée par un peloton de soldats. Des groupes tout aussi variés précèdent le pharaon : un corps de musique, où l'on remarque la flûte, la trompette, le tambour, et des choristes forment la tête du cortège; viennent ensuite les parents et les familiers du roi, parmi lesquels on compte plusieurs pontifes; enfin le fils aîné de Ramsès, le chef de l'armée après lui, brûle l'encens devant la face de son père.

« Le roi arrive au temple d'Horus, s'approche de l'autel, répand des libations et brûle l'encens; vingt-deux prêtres portent sur un riche palanquin la statue du dieu qui s'avance au milieu des flabellum, des éventails et des rameaux de fleurs. Le roi à pied, coiffé d'un simple diadème de la région inférieure, précède le dieu et suit immédiatement le taureau blanc, symbole vivant d'Ammon-Horus ou *d'Ammon-Ra*, le mari de sa mère. Un prêtre encense *l'animal* sacré; la reine, épouse de Ramsès, se mo

tre vers le haut du tableau comme spectatrice de la pompe religieuse; et, tandis que l'un des pontifes lit à haute voix l'invocation prescrite lorsque la statue du dieu franchit le seuil de son temple, dix-neuf prêtres s'avancent portant les diverses enseignes sacrées, les vases, les tables de proposition, et tous les ustensiles du culte; sept autres prêtres ouvrent le cortège religieux, soutenant sur leurs épaules des statuettes; ce sont les images des rois ancêtres et prédécesseurs de Ramsès, assistant au triomphe de leur descendant. »

Puis vient la scène des quatre oiseaux, dont nous abrégeons la description. Les quatre oiseaux sont les génies enfants d'Osiris et protecteurs des quatre points cardinaux. Le grand-prêtre leur donne la volée afin qu'ils aillent annoncer au midi, au nord, à l'occident et à l'orient que, à l'exemple du dieu Horus, Ramsès vient de mettre sur sa tête la couronne, emblème de la domination sur les régions supérieures et inférieures. « La dernière partie du bas-relief, dit Champollion, représente le roi, coiffé du pschent, remerciant le dieu dans son temple. Le monarque, précédé de tout le corps sacerdotal et de la musique sacrée, est accompagné par les officiers de sa maison. On le voit ensuite couper avec une faucille d'or une gerbe de blé, et, coiffé de son casque militaire comme à sa sortie du palais, prendre congé, par une libation, du dieu Ammon-*Horus rentré* dans son sanctuaire. La reine est encore *témoin de ces* deux dernières cérémonies; le prêtre *invoque les* dieux; un hiérogrammate lit une lon-

gue prière; auprès du pharaon sont encore le taureau blanc et les images des rois ancêtres dressés sur une même base. »

Les parties occidentales du temple ont été depuis quelque temps l'objet de travaux assez considérables et le visiteur se rendra compte de la masse de décombres qui ont été enlevés quand il saura que ce point du temple était celui où se trouvait le plus haut sommet de la butte qu'avait formée la construction du village copte. Malheureusement l'opération n'a pas porté les fruits qu'on en attendait, et des colonnes décapitées, des chambres vides, des inscriptions religieuses n'ayant partout que l'intérêt banal qui s'attache aux légendes de ce genre, ont été tout ce qu'a produit le déblaiement de la partie postérieure du temple (1).

La masse vraiment énorme de matériaux historiques en présence de laquelle nous venons de nous trouver semblerait faire croire que les ordonnateurs du temple aient épuisé leur effort dans l'intérieur et que, autre part, Médinet-Abou n'ait plus grand'chose à nous apprendre. Il n'en est pourtant rien. Nous passons sous silence le mur extérieur sud, où est gravée la liste des fêtes à célébrer dans l'édifice sacré et qui n'offre que peu d'intérêt aux

(1) C'est dans la chambre de l'angle nord-ouest qu'en soulevant le dallage, nous avons trouvé près de mille statuettes de bronze, toutes représentant Osiris, et toutes plus ou moins mutilées à partir des jambes. Il ne faut voir dans ce dépôt qu'une autre preuve de l'usage où l'on était, quand on commençait *la construction* d'un temple, d'en sanctifier l'aire en le parsemant *d'images* divines enfouies dans le sol.

personnes dont le désir n'est pas d'appro
sujet. Mais le mur extérieur nord, si e
qu'il soit, est pour nous une véritable g
musée, où dix tableaux rangés symétriquem
font connaître les incidents de la guerre
en l'an 9 de son règne par Ramsès III c
Libyens et les *T'akkari :*

1er *tableau.* Départ du roi et de l'armée.
dats sont en marche. On étudiera sur le
l'armement des troupes, etc...

2e *tableau.* Grande bataille et grande
Les ennemis sont les Libyens de la race des
Comme les héros d'Homère, le roi comb
personne. Le carnage est indescriptible.

3e *tableau.* On a tué douze mille cinq ce
cinq ennemis. Les généraux amènent les p
au roi vainqueur.

4e *tableau.* Harangue du roi aux gén
l'armée. Les troupes sont sous les arm
à marcher de nouveau à l'ennemi. Détail
à étudier.

5e *tableau.* Nouveau départ. Les troupes
Ici, comme ailleurs, les textes ne sont q
etalage de louanges adressées au roi et
ciements adressés aux dieux.

6e *tableau.* Nouvelle bataille et nouvell
Les ennemis sont les T'akkari. Le roi les

surprend leur camp. Des femmes et des enfants s'enfuient montés sur des chariots traînés par des bœufs.

7e *tableau.* Nouvelle marche. L'armée traverse un pays infesté de lions, probablement un des contreforts du Liban. Le roi en tue un et en blesse un autre. C'est peut-être dans ces parages qu'Aménophis III mit à mort les cent dix lions que, sur un scarabée du Musée de Boulaq, il se vante d'avoir immolés de sa main dans les dix premières années de son règne.

8e *tableau.* Ici se place la seule représentation que nous ayons en Égypte d'un combat naval. La scène se passe soit très près de la côte, soit à l'embouchure d'un fleuve. La flotte des *T'akkari,* renforcée par celle des *Schartana*, attaque la flotte égyptienne. Dans la mêlée un peu confuse on aperçoit un navire ennemi qui a coulé et qui flotte la quille en l'air. Ramsès est sur le rivage et ses archers aident à la victoire de la flotte égyptienne en criblant l'ennemi de leurs traits.

9e *tableau.* On se met en marche vers l'Égypte. L'armée s'arrête à une place forte nommée *Migdol-en-Rameses-haq-on.* On compte les morts par les mains coupées sur le champ de bataille. Les prisonniers défilent devant le roi. Le roi harangue ses fils et ses généraux.

10e *tableau.* Retour à Thèbes. Le roi rend grâces *aux dieux.* Discours des dieux, discours du roi, dis-

cours des prisonniers eux-mêmes qui demandent au roi de les laisser vivre pour qu'ils célèbrent encore longtemps son courage et sa vaillance.

On voit par cette description, cependant très abrégée, de Médinet-Abou, l'importance de l'admirable monument dont nous venons d'étudier les parties principales. Si maintenant nous cherchons à pénétrer dans l'intention du roi qui en a ordonné la construction, on ne peut résoudre le problème que comme il a été résolu déjà pour le Ramesséum. Ce n'est pas en vain que l'emplacement choisi est la lisière du désert et la nécropole. Il y a là comme un souci de la postérité et une sorte de fondation à perpétuité en faveur d'un mort illustre. C'est le souvenir, c'est la mémoire de Ramsès III, c'est Ramsès III lui-même, et, pour ainsi dire, sa personne, qui est vivant à Médinet-Abou.

Nous en avons assez dit sur l'ensemble considérable et important auquel nous venons de consacrer une description peut-être trop longue. Si les visiteurs qui ont bien voulu nous suivre ont pris de Médinet-Abou une idée assez grande pour leur faire regarder ce monument comme ce que nous possédons de plus précieux parmi les débris de l'antique civilisation des pharaons, notre but sera atteint.

Nécropole. Pour visiter la nécropole, on suit, au départ de Louqsor, le même chemin que pour visiter les temples.

On se dirige d'abord vers le temple de Qournah. *Les grandes* cours carrées, percées sur trois côtés *de portes* symétriquement alignées qu'on aperçoit

en passant, sont des tombes communes que rien ne désigne à l'attention.

Quand on quitte le temple de Qournah et qu'on suit la lisière des terres cultivées, on voit à droite des collines étagées en avant desquelles est un terrain bouleversé par des fouilles nombreuses. C'est la nécropole appelée *Drah-Abou'l-Neggah*. Drah-Abou'l-Neggah est certainement la plus ancienne nécropole de Thèbes. On y rencontre surtout des tombes de la XIe dynastie, de la XVIIe dynastie et du commencement de la XVIIIe. Les rois Entef (XIe dynastie), dont les cercueils sont à Paris et à Londres, y ont été trouvés. Le cercueil de la reine Aah-Hotep et sa fameuse collection de bijoux (Musée de Boulaq) en provient également. Malheureusement il n'y a pas même une tombe à Drah-Abou'l-Neggah qui vaille la peine d'être vue. Le luxe de l'époque se portait sur les momies, et les chapelles extérieures, d'ailleurs infiniment rares, ne comportaient aucun ornement.

En continuant de marcher vers le sud, on arrive à une autre partie de la nécropole qui n'offre plus aux yeux le même aspect que Drah-Abou'l-Neggah. C'est l'*Assassif*. A Drab-Abou'l-Neggah, le terrain remué par les fouilles est jaune, avec mélange de mauvaises briques cassées, et c'est à peine si un éclat de calcaire s'y fait remarquer. Ici le terrain n'est plus, pour ainsi dire, que du calcaire écrasé. Cette différence tient d'abord à la nature du rocher dans lequel les tombes sont creusées, et qui, à l'Assassif, est un magnifique calcaire blanc. Elle tient aussi

aux habitudes de l'époque. On trouve à l'Assassif des tombes de la XIX[e] dynastie, de la XXII[e] et surtout de la XXVI[e]. A ce moment un luxe plus grand a été déployé dans l'ornementation des chapelles extérieures. En diverses parties on a bâti quelques édicules, malheureusement démolis. Des murs épais, aussi en calcaire, qui ont servi sans doute à limiter des parties réservées de la nécropole, se rencontrent en outre assez fréquemment. Tout cet ensemble a donné à l'Assassif un aspect *sui generis*, que n'a point Drah-Abou'l-Neggah. Nous ajouterons que, quant aux momies, on les trouve, non au fond de puits profonds comme à Saqqarah, mais soit dans la terre nue, soit dans des caveaux construits à 1 ou 2 mètres de profondeur. Les tombes encore visibles de l'Assassif sont d'ailleurs peu nombreuses et peu intéressantes. Il serait impossible d'en indiquer l'emplacement sans le secours d'un plan. Le mieux est de se fier aux guides, qui ont l'habitude d'y conduire les voyageurs.

C'est au-delà du cirque dont l'Assassif occupe le centre que sont les deux parties de la nécropole nommées *Scheikh-abd-el-Qournah* et *Qournat-Mourai*. Là les tombes sont creusées dans le flanc des collines. De grandes portes carrées regardant la plaine s'ouvrent çà et là, et quelques-unes d'entre elles sont rangées avec une symétrie qui, de loin, les fait ressembler aux batteries d'une forteresse. Les tombes ont, d'ailleurs, un intérêt qu'elles n'ont point à l'Assassif et à Drah-Abou'l-Neggah. Le principe d'aménagement est le même que celui des tombes

de Saqqarah et de Béni-Hassan : une chambre taillée dans le roc tient lieu de chapelle extérieure où les survivants se réunissent pour les honneurs à rendre au défunt; un puits qui donne accès au caveau mortuaire scellé à tout jamais s'ouvre dans l'une de ces chambres. Quant à la décoration, elle a dans quelques cas un intérêt très grand, surtout quand on a pris pour sujet des épisodes de la vie du défunt. C'est ainsi que, dans la tombe d'un nommé *Houï*, fonctionnaire de la XVIII[e] dynastie, sont peints des tableaux qui disparaissent malheureusement tous les jours, et qui n'en méritent que davantage d'être étudiés. Houï, avec le titre de prince de Kousch, avait été gouverneur général du Soudan, et un tableau nous le montre arrivant pour prendre possession de son gouvernement. Des peuples de toute couleur et de toute race se présentent devant lui. Les uns sont des nègres aux traits franchement accusés; les autres, avec le type nègre, sont de couleur brune; quelques-uns, également de couleur brune, ont les traits septentrionaux; il y a aussi des hommes de couleur rouge, comme les Égyptiens, mêlés à des femmes blanches. Des girafes, des bœufs aux longues cornes terminées en forme de mains humaines, sont amenées devant Houï. On lui apporte des anneaux d'or, des lingots de cuivre, des peaux de bêtes sauvages, des éventails à long manche, des plumes d'autruche. Un autre tableau nous montre Houï revenant d'une mission dans le pays des Rotennou (les Assyriens *et présentant* au roi assis sur un trône les envo

de ces peuples. La grande robe de couleu
plusieurs fois enroulée autour du corps l
vêtement. Leurs esclaves, nus jusqu'à l
sont de couleur rouge et blanche. Tous o
en pointe. Quant aux dons qu'ils apport
ils consistent en chevaux, en lions, en
métaux précieux, en vases d'or et d'arge
sement façonnés. On voit par ce seul exe
térêt des tombes de Scheikh-abd-el-Qour
Qournat-Mouraï. Nous répéterons d'aille
propos, ce que nous avons dit tout à l'
tombes de l'Assassif. Des guides choisis p
verneur de Qéneh accompagnent et cond
voyageurs. En l'absence d'un plan qui seu
renseigner sur les tombes principales à
fera mieux de se confier aux guides.
pas de dire que les tombes de Scheikh-ab
nah et de Qournat-Mouraï sont, presque
ception, des monuments de la XVIIIe d
de la XIXe.

Quand la visite aux tombes des collin
est terminée, on revient sur ses pas et,
un peu à gauche, on se dirige vers *Deir-*
Chemin faisant, on coupe transversalen
trémité ouest de l'Assassif. L'immense to
les guides montrent la porte au fond d'
de ravin, est celle de *Pétaménophis*; on
seillera l'entrée qu'à ceux d'entre les visi
l'odeur de chauve-souris répandue dans c
*rain n'in*commode pas. Un peu plus loin,
de grande porte en briques crues app

tion par la disposition extraordinaire des briques de la voûte qui surmonte l'entrée. Il est très difficile de se rendre compte de la partie de la nécropole à laquelle cette porte appartient, parce que, exploitée tour à tour par les marchands d'antiquités et les propriétaires de fours à chaux, elle a plus souffert pendant la première moitié de ce siècle que pendant les deux ou trois mille ans de sa durée totale. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'à l'extrémité ouest de l'Assassif, les plus anciennes tombes pourraient être de la XXVI[e] dynastie, et que les plus jeunes peuvent avoir quelque raison d'être attribuées aux successeurs immédiats d'Alexandre.

Le temple de Deir-el-Bahari occupe le fond du cirque dont l'Assassif est le centre. Il est adossé à une montagne à pic, dont le versant opposé aboutit à la vallée que nous connaîtrons bientôt sous le nom de *Bab-el-Molouk*.

L'origine du temple n'est pas douteuse. Deir-el-Bahari est élevé à la gloire de la reine Hatasou, comme Médinet-Abou est élevé à la gloire de Ramsès III. Le lieu choisi pour l'érection de ces temples commémoratifs tient à des motifs religieux propres à l'Égypte, sur lesquels nous ne revenons pas.

Les murs de Deir-el-Bahari sont couverts de cartouches divers qui, à première vue, établissent une certaine confusion dans l'esprit du visiteur. C'est que, en effet, Hatasou a successivement pris plusieurs *noms* selon qu'elle fut associée au trône du *vivant de ses* deux frères Thoutmès II et Thoutmès III

selon qu'elle fut régente au nom du (
eux ou qu'elle régna en son propre n
n'a pas, nous le pensons, encore d
mot sur ces différents noms, et peu
tion du problème se trouve-t-elle dai
tions nouvellement déblayées et encoi
du temple de Deir-el-Bahari.

Deir-el-Bahari a été construit sur u
qui ne rappelle, même de loin, auc
temples de l'Égypte. Une longue all
détruite de fond en comble, deux ol
les bases seules sont encore visibles, :
A partir de là, le temple montait pai
sivement étagées vers la montagn(
d'une cour à l'autre se faisant au mo;
inclinées.

Le temple de Deir-el-Bahari est bâ
caire blanc et l'on s'étonnerait qu'u
mur en soit encore debout, si l'on ı
que l'Assassif, par l'abondance des r
offre et sa proximité de la plaine, :
exploiteurs des facilités que leur re
Bahari.

Du reste, il est vraisemblable que
est un temple qui a été assez tôt al
la XXIIe dynastie on a commencé, (
servir comme d'une nécropole, et d
chambres (celle où est figurée la scè
Hathor allaitant Hatasou) on a troı
presque jusqu'au plafond, des m(
grecque gisant sur des couches (

dont les plus anciennes pouvaient remonter jusqu'à la XXVI[e] dynastie.

L'histoire n'est pas plus oubliée à Deir-el-Bahari qu'au Ramesséum et à Médinet-Abou. Mais il est difficile de dire si les tableaux qu'on rencontre par fragments çà et là dispersés se rapportent à un même ensemble. En arrivant au temple par l'est, c'est-à-dire presque au bas de l'édifice, est un premier sujet. Des troupes sont en marche. Des trompettes, des officiers les précèdent. Les soldats portent toutes leurs armes. Quelques-uns ont en main des branches de feuillage. On remarquera aussi les étendards surmontés à la hampe des cartouches d'Hatasou. Évidemment, nous avons là sous les yeux l'entrée triomphale des troupes revenant d'une campagne. Plus loin, presque au fond du temple, à quelques pas seulement de la porte de granit qu'on aperçoit de toutes les parties de la plaine environnante, est un autre tableau, cette fois plus clair. Nous n'en avons plus que la fin. Hatasou avait envoyé ses troupes faire une expédition dans le pays de Poun (le pays des Somalis, au sud du golfe d'Aden). Ce pays était célèbre par ses parfums, par les arbres à essences odoriférantes qui y croissaient, par l'or, l'ébène, les produits ouvrés de toute sorte qu'on y trouvait. L'expédition devait faire provision de toutes les richesses qu'elle pourrait amasser et les amener à Thèbes pour être déposées dans le temple d'Ammon. Aucun obstacle, semblerait-il, ne s'opposa à la marche de la petite troupe envoyée *dans ce but* sur les côtes de la mer Rouge. De gré

ou de force, les principaux habitants du pays s'embarquèrent même sur la flotte égyptienne pour venir déposer aux pieds de la fastueuse régente les preuves matérielles de leur soumission. Ce sont les épisodes principaux de cette campagne que nous représentent les bas-reliefs de Deir-el-Bahari. Nous sommes au bord de la mer dont la transparence laisse naïvement apercevoir les poissons. Quelques soldats égyptiens sont rangés sur le rivage. Les habitants du pays de Poun quittent leurs maisons à coupole blanche et apportent les produits de leur sol et de leur industrie. Les uns amoncellent la gomme en tas énormes; les autres apportent des arbres entiers dont les racines sont emprisonnées dans des couffes. La couleur de la peau, les armes, les vêtements de ces personnages méritent d'être étudiés. La flotte égyptienne est échouée près de là. On procède au chargement des navires. Les ballots, les jarres, les animaux vivants, les arbres, tout se range à sa place. Les navires marchent à la fois à la rame et à la voile. On arrive à Thèbes. Les produits sont comptés. On voit défiler les singes cynocéphales, les panthères, les girafes, les bœufs aux courtes cornes. On classe les colliers, les chaînettes, les bracelets, les poignards, les haches. Ammon est présent à la scène, et adresse à la régente des félicitations. Un troisième sujet orne la chambre à côté, vers le sud. Cette fois, nous ne sommes plus sur la mer Rouge aux flots verts, mais sur le Nil aux eaux bleues. Des barques richement ornées sillonnent le fleuve. Au bas du tableau de nouvelles

troupes sont en marche. Mais, tout intéressants qu'ils sont, on ne peut dire si ces nouveaux épisodes se rattachent à l'expédition dont la grande scène de la chambre principale nous a gardé le souvenir.

C'est près de là qu'une belle porte précédée de décombres amoncelés donne accès dans une chambre dont les couleurs ont gardé tout leur éclat. On admirera surtout, de chaque côté du couloir du fond, le personnage royal (Hatasou) s'abreuvant de lait divin aux mamelles d'Hathor sous la forme de l'une des plus belles vaches que les bas-reliefs égyptiens puissent nous montrer.

Bab-el-Molouk. — Bab-el-Molouk est le Saint-Denis des rois de la XIXe et de la XXe dynastie. Une bifurcation de la route mène à une autre vallée située un peu plus loin dans l'ouest où les derniers rois de la XVIIIe dynastie sont enterrés.

La seule vallée que l'on visite habituellement est la première, celle des rois de la XIXe et de la XXe dynastie.

Le chemin qui y conduit est le véritable chemin de la mort. Pas un brin d'herbe n'y égaye la vue. Tout y est triste, morne, et comme brûlé par quelque feu intérieur qui a fendu et noirci les rochers. A partir du Nil, il a environ 6 kilomètres de longueur.

Toutes les tombes de Bab-el-Molouk sont creusées dans le roc. Elles se composent de couloirs inclinés qui s'enfoncent plus ou moins profondément dans le *sein* de la montagne. Une fois la momie *royale à sa place*, la porte était murée, et le ter-

rain environnant nivelé de telle sorte qu'aucune marque extérieure ne révélât la place de la tombe. On voit par là que l'esprit dans lequel ces monuments funéraires ont été érigés est bien loin de l'esprit qui a présidé à la construction de toutes les autres tombes que nous avons étudiées jusqu'à présent. La chambre extérieure, celle où les survivants se réunissaient pour honorer la mémoire du mort (1), devait être, pour les rois de Bab-el-Molouk, les grands édifices commémoratifs bâtis à l'entrée de la nécropole. Les principaux et les plus solidement construits seraient seuls venus jusqu'à nous.

Le nombre des tombes ouvertes dans la vallée principale était de vingt et un en 1835; depuis nos fouilles, il est de vingt-cinq. Mais ces vingt-cinq tombes ne sont pas toutes royales. Des princes et même des fonctionnaires de haut rang ont été admis à l'honneur de voir leurs tombeaux creusés à côté de ceux des souverains de leur pays.

On lit dans Strabon : « Au-dessus du *Memnonium* « sont des tombes de rois taillées dans le roc, en « forme de grottes, au nombre d'environ quarante, « admirablement travaillées et dignes d'être vues. » Se fondant sur ce passage, on a dit que des fouilles bien dirigées dans Bab-el-Molouk amèneraient la découverte des quinze tombes qui manquent. Mais, en supposant que Strabon n'ait pas compris dans les tombes royales dont il parle les tombes de la *vallée des* Reines, il est juste de remarquer que,

(1) *Sur les chambres extérieures, voyez plus haut p. 8.*

les premiers rois de la XVIIIe dynastie n'étant pas à Bab-el-Molouk, la série commence à Aménophis III et que, de ce prince au dernier roi de la XXe dynastie, on ne peut pas dire qu'un seul roi un peu connu nous manque, à l'exception d'Horus. Or, Horus est un roi dont le rang chronologique est assez incertain, et, en tout cas, comme il est le dernier souverain de la XVIIIe dynastie, on a plus de chance de trouver son tombeau dans la vallée de l'ouest, à côté des rois ses contemporains qui y sont enterrés. Il y a donc tout lieu de croire que les fouilles de Bab-el-Molouk, quelque persévérantes qu'elles soient, ne donneraient pas des résultats en rapport avec les difficultés que font naître l'éloignement de la localité et l'embarras de pourvoir d'eau les hommes réunis sur ce point. Seule la vallée de l'ouest mériterait d'être sérieusement explorée la pioche en main, car c'est là que les rois de la XVIIIe dynastie, dont nous ne connaissons pas les tombeaux, pourraient être retrouvés.

Pour les voyageurs qui ne font pas profession d'archéologie, la visite à trois ou quatre des tombes de Bab-el-Molouk est suffisante. Nous indiquerons celles-ci :

1° *Tombe de Séti Ier*, dite *de Belzoni*. C'est la plus magnifique des tombes de Bab-el-Molouk, celle qui, par sa grandeur, par la profusion des sculptures dont elle est ornée, efface toutes les autres. Elle a été découverte il y a cinquante ans par Belzoni, qui

l'a trouvée déjà violée. A ce momen
relief ne manquait à ses parois, et
étaient aussi fraîches qu'au premie
l'heure, en sortant de la tombe, le
vu de quelles mutilations elle a été
lors. Une sorte de légende attribue
véritable vandalisme à certains ex
l'Égypte qui sont d'autant plus à l'
çons que, en définitive, ils ont rendu
de grands services. Il est plus juste d
violences faites à l'un des monument
pectables de l'Égypte sont dues au
d'antiquités et aux touristes eux-mê
dans leur indifférence, achètent, en
de l'or des débris qui, toute réflexion
pas autre chose que les produits d'i
tort fait à la science.

Dès les premiers pas que le visite
tombeau, il se sent littéralement da
nouveau. Les tableaux presque joyeu
de Saqqarah et de Béni-Hassan ne so
ses yeux. Le défunt n'est plus dans s
touré des siens. On ne façonne plus le
ne met plus les barques sur le chanti
aux nombreuses cours ne nous mon
bestiaux, bœufs, antilopes, bouquet
nards, demoiselles de Numidie, dé
sence des intendants. Tout devient,
ainsi parler, fantastique et chimériq
y ont des formes étranges. De lon
glissent çà et là au bas des chamb

sent contre les portes. Il y a des condamnés qu'on décapite, d'autres qu'on précipite dans les flammes. A vrai dire, une sorte d'épouvante saisirait le visiteur qui pénétrerait seul dans ce souterrain, s'il ne savait que, après tout, le fond de ces bizarres représentations est le dogme le plus consolant, celui qui, après les épreuves de la vie, assure à l'âme le bonheur éternel.

Tel est, en effet, le sens des tableaux dont les parois de la tombe sont décorées. On a dit qu'avant de leur donner la sépulture, les Égyptiens jugeaient leurs rois. C'est dans le sens allégorique qu'il faut comprendre cette légende. Le jugement de l'âme après sa séparation du corps, les épreuves qu'à l'aide des seules vertus dont elle a fait preuve sur la terre, elle doit surmonter, voilà le sujet des représentations presque sans fin qui couvrent la tombe, de la porte d'entrée au fond de la dernière chambre. Les serpents qui se dressent à chaque porte, en lançant leur venin, sont les gardiens de l'une des stations du ciel : l'âme ne passera pas si elle ne justifie de sa piété et de sa bienfaisance. Ces longs textes qui, autre part, s'étalent sur les murs, sont des hymnes magnifiques que l'âme entonne en l'honneur de la divinité et où elle célèbre sa grandeur. Le mort une fois jugé digne de la vie éternelle, les épreuves sont accomplies; il devient dieu lui-même; désormais pur esprit, il circule dans le monde infini des astres. La tombe n'est ainsi que le voyage figuré de l'âme jusqu'au séjour éternel. Elle la prend à sa sortie du corps, et, de

chambre en chambre, elle nous fait assister à s comparution devant les dieux, à son épuration gra duée; finalement, dans la grande salle du fond elle nous montre sa définitive admission dans l vie « qu'une seconde mort n'atteindra pas ».

Quand Belzoni découvrit la tombe, un beau sar cophage d'albâtre gisait dans la chambre du fond Il a été pris et porté en Angleterre. Il fait aujour d'hui partie de la collection privée de M. Sloane.

Au milieu de cette même chambre du fond, o remarque un couloir qui s'enfonce encore asse loin dans le sol et que nous avons récemment fa déblayer jusqu'au fond. La tombe devait se conti nuer dans cette direction. Mais, soit que Séti mourn avant l'achèvement de ce couloir, soit (ce qui e plus probable) qu'on ait rencontré au fond une co che formée de marne argileuse dont le percemen offrait de vrais inconvénients, on a abandonné couloir, et revenant à la chambre on a masqu l'entrée de ce couloir par un dallage sur lequel sarcophage a été définitivement posé.

2° *Tombe de Ramsès III*, dite *de Bruce* ou *des Ha pistes*. Autant la tombe de Séti se fait remarque par la perfection de ses sculptures, autant elle offr à l'artiste de précieux modèles à étudier, autant l tombe de Ramsès III est médiocre et peu digne d héros de Médinet-Abou.

Vers le milieu de la tombe, de chaque côté d deux premiers couloirs, sont des chambres qui m ritent l'attention. On y remarque les scènes les pl variées, des bateaux, des meubles, des ustensil

des cottes d'armes, des arcs, des flèches, des piques. Une de ces peintures, traitée avec une largeur de style qu'on ne remarque pas dans les autres parties du tombeau, nous montre les fameux harpistes déjà popularisés par les nombreuses copies qui en ont été faites.

Le nom de *Tombeau de Bruce* a été donné au tombeau de Ramsès III en souvenir du voyageur de ce nom qui, le premier, le visita et le fit connaître.

Quand on entre dans la tombe, on ne tarde pas à s'apercevoir que le plan primitivement conçu est altéré et que le couloir d'entrée, au lieu de suivre sa première direction, s'infléchit subitement à droite. Cette circonstance est due au sans-façon avec lequel les Égyptiens creusaient leurs tombes. L'architecte chargé du percement de la tombe de Ramsès a, en effet, si mal pris ses mesures, qu'à quelques mètres de l'entrée, il est tombé sur une tombe voisine qu'il a dû respecter en modifiant son tracé primitif.

Un sarcophage de granit rose, taillé en forme de cartouche royal, décorait la chambre principale du tombeau. Il a été enlevé par M. Salt. La cuve est au Louvre, le couvercle dans la collection « Fitz William Museum » à Cambridge.

On trouve dans la tombe de Ramsès III des *graffiti* grecs. Ce fait n'est pas propre à l'hypogée dont nous nous occupons. Bien d'autres en sont couverts, et en beaucoup plus grand nombre. On voit par là que, dès le temps des Ptolémées, les tombes de *Bab-el-Molouk* étaient comme aujourd'hui visitées

par les étrangers. Lès tombes ainsi ou
pouvaient être que celles dont les momi
avaient été violées et dispersées par Can
qui, pour les Égyptiens, était tout caract
à ces monuments.

3° *Tombe de Séti II.* Elle est située dans
de la vallée à l'ouest. Rien ne la recom
l'attention que les tableaux sculptés en re
qu'on voit à droite et à gauche en entr
habitué aux finesses de la tombe de Séti Ie
à se faire aux rondeurs de cette sculptu
duisante qu'elle paraisse au premier abord

4° *Tombe de Ramsès IV.* Elle diffère d
par sa largeur, la hauteur de son plafond
d'inclinaison qu'on lui a donné; on la visi
cilement à cheval. Au fond gît le sarcopha
en granit et de proportions colossales.
tombe de Belzoni, on ne voit plus qu'ave
tion ces peintures molles, cette gravure
que rendent encore plus incertaines les n
graffiti grecs dont la tombe est couverte.

Nous ne poursuivrons pas plus loin ces in
Aux voyageurs que la visite des quatre be
bes qui précèdent n'auraient point encore
nous indiquerons la *tombe de Ramsès VI;*
gnage des *graffiti* qu'on trouve dans l'int
résulte que les anciens, pour des raisons in
la désignaient sous le nom de *Tombe de*
elle est remarquable par les représentati
nomiques de ses plafonds. Nous indiquer
la tombe de Ramsès IX; ce que les artis

de la décoration des murs ont dû y dépenser de temps effraye l'imagination; dans les peintures étranges où le principe de la génération joue un si grand rôle, il ne faut rien voir autre chose qu'une application très énergique des idées de résurrection après la mort, d'immortalité promise au défunt, qui prévalent dans le tombeau. La tombe de Ramsès VI est le nº 9 de Wilkinson; la tombe de Ramsès IX est le nº 6. C'est sous ces numéros que les guides les connaissent, et habituellement les indiquent aux visiteurs.

Le retour de Bab-el-Molouk au Nil s'effectue par trois chemins au choix. Les plus pressés prennent par la route du matin; c'est la plus directe. S'il reste du temps à dépenser, on peut s'engager dans le sentier qui monte au flanc de la montagne, et une fois au sommet, soit redescendre en se dirigeant vers l'est, soit redescendre en se dirigeant vers le sud. Ces deux descentes sont un peu raides et se font à pied. La première fait arriver à Deir-el-Bahari et à l'Assassif; la seconde, après des détours assez longs, mène derrière Médinet-Abou, et procure ainsi au visiteur l'occasion de revoir en passant ce temple, le Ramesséum et le temple de Qournah.

V

ESNEH

De Louqsor à Erment. .	14	kil.
D'Erment à Esneh. . . .	42	»
De Louqsor à Esneh. . .	56	»
De Boulaq à Esneh. . . .	762	»

Le temple d'Esneh est situé au milieu de la La salle hypostyle, nettoyée jusqu'au dallage seule visible. On dit que les autres parties du ple gisent encore presque intactes sous les ma de la ville qui les cachent à nos yeux; selon autre tradition, Champollion aurait même pı core voir le sanctuaire où il aurait reconnu le de Thoutmès III. Mais ces faits auraient b d'être établis avec plus de solidité avant d'e définitivement dans le domaine de la scienc qu'il y a de certain, c'est que, dans l'état a des choses, on ne voit du temple d'Esneh q grande salle antérieure.

La façade et toutes les colonnes de cette sont d'époque romaine. On y lit les cartouch Claude, de Domitien, de Commode, de Sept Sévère, de Caracalla, de Geta. Le fond de la est d'époque grecque et annonce une partie struite par Ptolémée Philométor.

La sculpture de la salle est détestable, et

daction des textes est si mauvaise, si entrecoupée de jeux de mots, de calembours, de lettres détournées de leur valeur, qu'il faut une attention soutenue et presque une aptitude spéciale pour deviner le sens des phrases qui se cachent sous la pitoyable écriture dont nous avons des échantillons sous les yeux. Au plafond, cependant, on aperçoit des chapiteaux de colonnes qui, à travers l'enduit de fumée noire dont ils sont recouverts, laissent voir un travail soigné et délicat, et une pureté de forme qui, dans un temple de cette époque, semble dès l'abord assez étonnante. C'est que l'architecture n'a pas suivi dans leur chute rapide la gravure et la sculpture. Peu de temps après l'avènement des Ptolémées, la gravure et la sculpture ont, en effet, toujours été en déclinant, comme si les Grecs n'avaient pu s'habituer à ces formes conventionnelles et toujours un peu en dehors de la nature que la tradition imposait à ces deux arts. L'architecture, au contraire, s'est émancipée. Elle est entrée dans une voie nouvelle où elle a presque tout gagné. La colonne a pris de la grâce. Sans renoncer encore au principe des architraves monolithes et, par suite, sans se décider à élargir ses entre-colonnements, elle monte plus hardiment vers les plafonds. C'est surtout dans les chapiteaux que l'influence est manifeste. Certes le beau bouquet de lotus épanouis qui, à Philæ par exemple, forme un si délicieux motif de chapiteaux, est déjà en germe à Médinet-Abou et à Karnak. Mais, sous les Grecs, ces anciennes formes sont modifiées et rajeunies

de nouvelles sont créées. En un mot, les Grecs ont laissé périr entre leurs mains, presque dès leur arrivée en Égypte, l'art savant et traditionnel de la sculpture en relief. L'architecture, moins hiératique, a pris, au contraire, un certain essor, puisque c'est sous les Grecs seulement que commencent à paraître, comme la manifestation d'un art transformé, la colonne qui n'a plus l'air de s'écraser sous ses architraves et le chapiteau aux lignes curieusement entremêlées dont le pronaos d'Esneh nous offre quelques remarquables exemples.

VI

EDFOU

D'Esneh à El-Kab.	28	kil.
D'El-Kab à Edfou.	22	»
D'Esneh à Edfou.	50	»
De Boulaq à Edfou.	812	»

Entre Esneh et Edfou, la seule station digne d'arrêter le voyageur est El-Kab, l'ancienne Eléthyia.

El-Kab est célèbre par ses grottes et un très petit temple de la XVIII[e] dynastie construit dans la plaine à 3 ou 4 kilomètres de la rive. El-Kab était autrefois un point stratégique. C'est à El-Kab, en effet, que débouche la gorge qui facilitait les descentes des Hérouscha (les Bicharis actuels) que les inscriptions du temps nous montrent ravageant si souvent

le territoire égyptien. Aussi une forteresse, dont on voit encore les remparts, avait-elle été élevée à El-Kab. Elle est en briques crues et remonte probablement à l'Ancien Empire.

Le temple d'Edfou est un de ces monuments qui s'annoncent eux-mêmes et dont aucune description ne peut donner une idée. Son magnifique pylône, son mur d'enceinte, sont uniques en Égypte. Quant au temple proprement dit, il rappelle de si près comme plan (sinon comme détails d'architecture) le temple de Dendérah qu'il n'est personne qui n'en soit frappé.

Le déblaiement d'Edfou est le plus grand travail archéologique ordonné par S. A. le Vice-Roi. Il y a quelques années le village moderne avait envahi le temple, et ses terrasses elles-mêmes étaient couvertes de maisons, d'étables, de magasins de toute sorte. A l'intérieur, les décombres s'étaient entassés presque jusqu'aux plafonds des chambres. On se rend compte de l'effort qu'a coûté le déblaiement en entrant aujourd'hui dans ce temple où il n'est pas une ligne de texte qui ne soit facilement accessible à la curiosité du voyageur ou à l'étude du savant.

Le temple d'Edfou a été fondé par Ptolémée IV Philopator; c'est à ce prince qu'appartiennent le sanctuaire et les chambres qui l'entourent, la chapelle et, en général, toute la partie postérieure du temple proprement dit. La décoration de quelques salles du centre est de Ptolémée VI Philométor. La salle hypostyle qui forme une sorte de façade mo

numentale en avant de l'édifice est de
Évergète II. Le couloir extérieur port
les noms du même Évergète, de l'au
Ptolémée XI Alexandre. Enfin le pylô
coré, sinon construit, sous le règne de I
Dionysos.

De curieuses inscriptions, qui occupe
du soubassement de l'extérieur du tem
d'être signalées. Nous y apprenons
des chambres avait son nom, de tel
rien ne serait plus facile aujourd'hui q
stituer en hiéroglyphes le plan topog
l'édifice. Les dimensions de ces même
en coudées et en subdivisions de coud
outre données; et comme la confronta
chambres elles-mêmes peut être faite
que nous possédons des termes de
rigoureux entre les anciennes mesures
et les mesures modernes. Notons enc
chitecte du temple qui s'appelait *Ei-e*
si-Phtah (*Imouthès* le grand fils de *Phtah*
œuvre (1). Enfin n'oublions pas d'ajo
autre inscription nous apprend que le t
mencé sous Philopator, terminé sous
a été achevé, après des interruptions
des guerres, en quatre-vingt-quinze
s'applique sans aucun doute à la const

(1) Ce nom n'est pas celui de l'architecte du te
à *Edfou* un prêtre nommé le *Ei-em-hotep Oer-si*
y avait un prêtre nommé le Sam-ar, un
S-hotep-en-s, etc. Le *Ei-em*-hotep Oer-si-Phtah
mun, et non pas un nom propre. (Note de la

prement dite et non à la décoration, puisque du commencement du règne de Philopator jusqu'à la mort de Dionysos, le dernier des rois dont le temple porte les cartouches, il s'est écoulé cent soixante-dix années.

Dans un coin de l'une des chambres où il a été porté sans aucun doute par des mains relativement modernes, est un monolithe de beau granit gris tacheté qui, à juste titre, attire l'attention. A Dendérah, le *Sanctum Sanctorum* est une niche qui occupe une paroi de la chambre du fond. Ici le *Sanctum Sanctorum* est le monument que nous avons sous les yeux. Les inscriptions qui le décorent en certifient la provenance et la date, et on peut affirmer que le monolithe en question avait été creusé par Nectanébo I[er] (XXX[e] dynastie) pour servir de naos au temple maintenant détruit auquel le temple actuel succède. Il est inutile d'ajouter que, comme à Dendérah, cette sorte de châsse monumentale servait à enfermer l'emblème mystérieux qui était le palladium du temple.

Le temple d'Edfou, sans y comprendre le pylône et le mur d'enceinte, a 40 mètres de façade et 71 mét. 85 cent. de profondeur totale. Avec le pylône sa façade est de 76 mètres, et sa profondeur de 137 mèt. 60 cent. La hauteur du pylône est de 35 mètres, 10 mètres de moins que la colonne de la place Vendôme.

Le temple d'Edfou et le temple de Dendérah sont si évidemment construits sur le même plan, ils sont si évidemment le produit de la même pensé

répondant aux mêmes besoins religieux, que la destination matérielle des parties de l'un doit être la destination matérielle des parties de l'autre. C'est ce que l'étude des inscriptions d'Edfou met hors de doute. Les prêtres s'assemblent dans la deuxième salle hypostyle : on prépare la grande procession du jour de l'an dans la chapelle; les offrandes sont emmagasinées dans certaines chambres, etc., etc. (1). Quant au pylône, rien n'indique qu'il ait jamais servi à autre chose qu'à annoncer de loin l'édifice auquel il sert d'entrée monumentale. A la façade extérieure du pylône, on remarque quatre cavités prismatiques dont le fond est vertical. L'usage n'en est pas douteux. C'est dans ces cavités que l'on encastrait les immenses mâts surmontés de banderoles qui servaient à la décoration du pylône. Placés simplement sur le sol, ces mâts, qui ne devaient pas avoir moins de 45 mètres de hauteur, n'auraient jamais présenté de suffisantes garanties de solidité s'ils n'avaient été maintetenus contre le pylône par des appareils *ad hoc.* C'est au dépôt et au libre jeu de ces appareils que servaient celles des chambres intérieures du pylône dont les fenêtres carrées se voient au dehors dans l'alignement vertical des rainures.

(1) Voyez ci-dessus la description du temple de Dendérah, page 106.

VII

GEBEL-SILSILEH

D'Edfou à Gebel-Silsileh. . . . 42 kil.
De Boulaq à Gebel-Silsileh . . 834 »

'excellence du grès, la proximité du fleuve à la sur l'une et l'autre rive, les facilités d'accos-e offertes aux barques de charge, sont les motifs ont déterminé le choix de la localité où nous is trouvons pour en faire le centre de la plus te exploitation de pierres que nous connaissions Égypte.

es carrières les plus remarquables de Gebel-ileh sont sur la rive droite. Le plus souvent elles t à ciel ouvert. Les unes sont taillées à bords arpés de 15 à 20 mètres de hauteur; les autres t disposées par grands étages successivement en raite. Partout, d'ailleurs, on remarquera le 1, la méthode, nous dirons la précaution avec uelle la pierre a été exploitée. Il semble qu'on débité la montagne par morceaux réguliers nme un habile charpentier débite en planches ronc d'un arbre précieux. Nous n'en serions pas tains pour d'autres raisons, que la vue seule des rières de Gebel-Silsileh nous prouverait que les talités de la poudre étaient inconnues à ceux ont exploité ces carrières.

Les carrières de la rive gauche ne sont
étendues, ni aussi faciles à visiter. Mais la p
sur le bord même du fleuve d'un certain
de grottes leur donne un intérêt que n'o
les autres. Parmi ces grottes on en distin
ne sont que des tombeaux. Les plus nom
sont dues à l'habitude qu'avaient les Égyp
consacrer par un proscynème, par une st
un monument plus ou moins étendu, le s
de leur passage en certains lieux réputés
C'est ainsi qu'à Gebel-Silsileh où le Nil,
entre deux montagnes, recevait un culte
lier, on trouve, gravés sur les rochers, des
au fleuve qui ne manquent pas d'une
grandeur.

Le type de ces monuments commémor
le grand spéos que ses quatre piliers mass
gnent de loin au voyageur. Quoique utili
tard par un grand nombre de personnage
ont laissé des traces souvent bien précieuse
du règne d'Horus, dernier roi de la XVIIIe d

Nous sortirions de notre cadre, si nous e
nions de décrire tout ce que le spéos de
Silsileh offre d'intéressant. Nous signaleron
ment les deux tableaux sculptés à côté
l'autre à l'angle sud-ouest du monument.

L'un (paroi du sud) représente une déess
rissant de son lait divin le roi Horus encore
Certes l'Égypte n'a jamais, comme la Grèce
l'idéal du beau, et il est vraisemblable qu
a jamais songé. Mais, en tant qu'art ég

bas-relief du spéos de Gebel-Silsileh est une des belles œuvres que l'on puisse voir. Nulle part, en effet, la ligne n'est plus pure, et il règne dans ce tableau une certaine douceur tranquille qui charme et étonne tout à la fois.

A côté, sur le retour de la paroi du côté ouest, est un autre tableau, bien connu sous le nom de *Triomphe d'Horus*. Le roi est assis sur son trône porté par douze officiers de l'armée. Deux autres officiers tiennent au-dessus de sa tête le flabellum à long manche. C'est la rentrée triomphale en Égypte à la suite d'une expédition victorieuse contre les Kouschites du Soudan. Des soldats armés précèdent le cortège qu'accompagnent, dans des postures qui témoignent de leur frayeur, les prisonniers faits aux ennemis.

VIII

ASSOUAN

De Gebel-Silsileh à Ombos.	24	kil.
D'Ombos à Assouan.	44	»
De Gebel-Silsileh à Assouan.	67	»
De Boulaq à Assouan. . . .	921	»

Sur la route de Gebel-Silsileh, on rencontre Ombos.

Il n'y a presque rien à dire sur ce monument qui est destiné à devenir tôt ou tard la proie du Nil, de

quelque soin qu'on l'entoure. Œuvre des rois successeurs d'Alexandre, comme Edfou et Denderah, il porte en diverses parties les noms de Philométor, d'Évergète II et de Dionysos. Il offre cette particularité d'être en quelque sorte la réunion de deux temples juxtaposés dédiés aux deux principes éternellement ennemis, l'un la lumière adorée sous le nom d'Horus, l'autre les ténèbres que symbolise le dieu crocodile Sébek.

Du reste, si l'on ne visitait Ombos qu'avec l'intention d'en chercher l'époque, il n'y aurait, pour ainsi dire, pas besoin de descendre à terre. Du plus loin qu'on l'aperçoit, le temple d'Ombos se révèle comme un temple ptolémaïque. Les vues qu'a suggérées le temple d'Esneh se représentent, en effet, ici. A l'arrivée des Grecs, l'architecture égyptienne proprement dite a reçu un choc en avant, et de ce moment est née la colonne au chapiteau *sui generis* qui ne se trouve, comme à Ombos, que sur les temples d'origine greco-égyptienne.

La course d'Ombos à Assouan n'est pas longue. Après quelques heures de voyage, on commence à apercevoir dans le sud des montagnes qui semblent couronnées de forts. Une île toute verte qui partage le fleuve en deux parties à peu près égales est à leur pied. A gauche, quelques maisons blanches au milieu d'une oasis de dattiers éclairent confusément le paysage. Le propre de cette arrivée à Assouan, c'est que le fleuve semble finir là et que l'œil lui cherche en vain une issue.

Assouan étonne le voyageur. On croit s'y trouver

dans un monde nouveau. L'Égypte y finit, et un autre pays commence. Nulle part on ne trouvera mêlés plus d'Égyptiens, plus de Turcs, plus de Barabras, plus de Bicharis au torse nu, plus de nègres de toute origine. Les habitants de Khartoum surtout s'y font remarquer par leur belle prestance, leur peau noire, et leur tête fine rappelant le meilleur type des races septentrionales. Comme complément du tableau, on aperçoit sur la plage des marchandises, gommes, dents d'éléphants, peaux de quadrupèdes, dont l'emballage souvent exotique achève de dépayser l'œil. Au milieu de tout ce monde circulent des marchands qui vendent, non plus des antiquités, mais des casse-têtes en ébène, des piques, des lances, des flèches dont les pointes de fer sont, dit-on, empoisonnées.

Assouan n'a, pour ainsi dire, pas conservé de souvenirs antiques. Mais une visite à travers la ville a son intérêt. Si l'on s'écarte un peu de la route au sud, on trouve, perdu au fond d'un trou, un petit temple d'origine ptolémaïque que nous avons découvert récemment. A 1 kilomètre au delà, est un obélisque qui adhère encore par un de ses côtés à la carrière dans laquelle on avait commencé à le tailler.

De l'autre côté du fleuve, précisément en face d'Assouan, est l'île d'Éléphantine.

A Assouan, l'élément égyptien domine encore dans la population. En arrivant à Éléphantine, on est tout surpris de ne se voir entouré que de Nubiens.

Il y a quatre-vingts ans, on voyait à Élé[illegible] un temple déjà à moitié démoli que les au[illegible] grand ouvrage de la Commission d'Égy[illegible] nommé le Temple du Nord; un autre temple [illegible] rables proportions, qu'on appelait le Temple et que, par les dessins exécutés alors, nous être d'Aménophis III; une porte monument granit, enfin un quai à pic sur le fleuve et p[illegible] du côté nord par un nilomètre. En 1822, les temples et une grande partie du nilomètre on[illegible] paru. Le quai, ouvrage d'époque romaine, où matériaux sans nombre provenant d'édifices anciens ont été utilisés, la porte de granit qui ornée sur ses deux montants des cartouches [illegible] lexandre II, sont encore debout. Près des mais modernes, une mauvaise statue d'Osiris où l déchiffre à grand' peine les noms de Ménepht (XIXe dynastie, 1350 av. J.-C.) marque la place se trouvait la façade du temple d'Aménophis III.

IX

PHILÆ

D'Assouan à Philæ. 8 kil.
De Boulaq à Philæ. 829 »

On va d'Assouan à Philæ par terre jusqu'au co *nt de la* mission autrichienne. Là, des barq[illegible] *nnent les* voyageurs et les font passer dans l[illegible]

En une autre saison, quand le Nil est moins haut et moins rapide, le même chemin conduit par une bifurcation au village de Chellâl. Quand elle est praticable, c'est la voie la plus suivie, parce qu'elle est la plus pittoresque.

D'Assouan au couvent de la mission autrichienne, on ne quitte pas le désert. Ici, on est en pleine formation granitique. C'est le granit qui se montre çà et là à la surface du sol; c'est lui aussi qui s'entasse en masses sombres et donne au paysage l'aspect particulièrement désolé qui le distingue.

En décrivant Gebel-Silsileh, nous avons parlé de l'habitude qu'avaient les Égyptiens de consacrer par une stèle, par une inscription, le souvenir de leur passage en certains lieux. La route d'Assouan à Philæ en offre mille exemples. Les inscriptions gravées sur les rochers y abondent en effet. Quelquefois on n'y lit que de simples noms propres; mais plus souvent l'inscription revêt les proportions d'un tableau. Le passant s'y est représenté adorant les dieux de la cataracte. Au bas est l'inévitable formule de prière. En des occasions plus mémorables, ce sont des généraux, ce sont des princes, ce sont même des rois revenant d'une expédition au Soudan, qui ont laissé sur les rochers de la route leur trace durable. On conçoit tout ce que ces souvenirs, où l'histoire tient plus de place que la religion, peuvent avoir de précieux pour la science. Séhel, petite île de la cataracte d'un abord assez difficile, en est, pour ainsi dire, couverte, et quelques données, *aujourd'hui* acceptées de tout le monde, ne repo-

sent que sur les renseignements fournis par l'é
des inscriptions gravées sur les rochers de cett
L'histoire de Philæ est vite racontée. On
trouve aucun nom royal antérieur à Nectanéb
c'est-à-dire que les plus anciens monument
Philæ, ne précèdent Alexandre que de quel
années. C'est Nectanébo II qui éleva le petit te
situé à l'extrémité méridionale de l'île et d
reste une douzaine de colonnes; c'est aussi lui
fit construire la grande porte placée entre les
sifs du premier pylône. Énumérer les noms
Ptolémées, des empereurs qui, après Nectan
couvrirent l'île de leurs constructions, serait i
dieux. On remarque, particulièrement sur le
mier pylône, des proscynèmes grecs en très-g
nombre laissés par les visiteurs de l'île. Un fait
portant ressort de l'étude de ces proscynèmes :
que, en 453 de notre ère, c'est-à-dire soixante
environ après l'édit de Théodose qui abolit la
gion égyptienne, Isis et Osiris recevaient encor
culte à Philæ, et que des familles de prêtres é
tiens voués au service des temples existaient en
dans l'île. Philæ n'aurait donc commencé à dev
l'île sainte si universellement vénérée par les É
tiens, que peu d'années avant la conquête mac
nienne. De plus en plus, sous les Ptolémées,
les empereurs, elle se couvrit de monuments, e
culte à l'exercice duquel ces monuments éta
consacrés fut si vivace que l'édit de Théodose n
fit pas tomber, et que, sous l'empereur Marcien
était encore debout.

Mais peut-être, en présence de ce site sans pareil dans toute l'Égypte, est-ce trop demander au visiteur que de l'astreindre à reconnaître sur les monuments qu'il a sous les yeux la date de leur érection. Philæ est, en effet, le lieu des impressions du moment avant d'être le lieu des souvenirs. Philæ est comme Karnak. Il faut y venir la première fois pour le pittoresque, pour la grandeur du paysage, pour les rochers sombres qu'on aperçoit de tous les côtés, pour la cataracte qu'on entend dans le lointain. Quand on débarque à Philæ par le côté oriental de l'île, et que, levant les yeux, on voit se détacher sur le ciel les colonnes du joli monument que la Commission d'Égypte a nommé l'Édifice de l'Est, on est comme surpris. Une promenade au hasard dans l'île ne fait que rendre plus vive cette impression, et, en quittant Philæ, on se dit qu'on y a trouvé le plus désirable couronnement d'un voyage dans la Haute-Égypte.

Le retour à Assouan ne se fait pas habituellement en ligne directe. Après avoir remis le pied sur la terre ferme, on est dans l'usage d'obliquer à gauche et d'aller voir ce qu'on appelle la Cataracte.

Paul Lucas, voyageur qui vivait au temps de Louis XIV, a dit que la cataracte se précipitait du haut des rochers avec un tel fracas que, à plusieurs lieues à la ronde, les habitants sont sourds. Chacun peut se convaincre sur les lieux de ce que cette assertion a d'exagéré. Si l'on entend par cataracte une chute du fleuve due à l'abaissement subit de son lit tout entier, phénomène que présente, par

exemple, le Rhin à Schaffouse, on peut d
effet, que la cataracte d'Assouan n'existe pas.
le Nil est bas, à la vérité, les rochers dont
est encombré sortent de l'eau et des rem
produisent qui donnent lieu en quelques end
des cascades et à des bouillonnements qui n
sent pas que de produire une certaine impr
Mais quand le Nil est haut, le phénomène se r
d'autant moins que les rochers sont plus co
et alors il n'y a plus que des rapides.

Le voyage de la Haute-Égypte est fini, il faut
tenant tourner le dos à la Nubie et repren
route du Caire.

ADMINISTRATION DES PAQUEBOTS-POSTE KHÉDIVIÉ

Service de la Haute-Égypte.

TARIF DU VOYAGE EN PIASTRES ÉGYPTIENNES (1).

DESTINATIONS.	Aller.	Retour.	Ensemble
Du Caire à Béni-Souef....	210	105	315
De Béni-Souef à Minieh....	185	95	280
Du Caire à Minieh........	395	200	595
De Minieh à Béni-Hassan...	90	45	135
Du Caire à Béni-Hassan..	485	245	730
De Béni-Hassan à Siout....	240	120	360
Du Caire à Siout........	725	365	1090
De Siout à Girgeh..........	240	120	360
Du Caire à Girgeh.......	965	485	1450
De Girgeh à Kéneh et Dendérah	265	130	395
Du Caire à Kéneh et Dendérah	1230	615	1845
De Kéneh et Dendérah à Louqsor, Karnak et Bab-el-Molouk	630	315	945
Du Caire à Louqsor, Karnak et Bab-el-Molouk...	1860	390	2790
De Louqsor, Karnak et Bab-el-Molouk à Esneh.....	120	60	180
Du Caire à Esneh........	1980	990	2970
D'Esneh à Edfou...........	165	85	250
Du Caire à Edfou........	2145	1075	3220
D'Edfou à Kom-Ombou et Gebel-Silsileh...........	100	50	150
Du Caire à Kom-Ombou et Gebel-Silsileh........	2245	1125	3370
De Kom-Ombou et Gebel-Silsileh à Assouan........	100	210	310
Du Caire à Assouan......	2665	1335	4000

(1) *La livre égyptienne est de 100 piastres (26 francs).*

La durée du voyage, à moins de cas de force majeure, est fixée à vingt jours, aller, retour et séjour compris.

Les bateaux toucheront à toutes les échelles indiquées sur l'itinéraire, et pendant le trajet du Caire à Assouan ils séjourneront à chacune d'elles comme il suit :

A Béni-Souef	2 heures.
A Minieh.	2 id.
A Béni-Hassan	3 id.
A Siout.	5 id.
A Girgeh ou Bellianeh pour visiter Abydos	8 id.
A Kéneh et Dendérah.	8 id.
A Louqsor, Karnak, Bab-el-Molouk et aux environs.	3 jours.
A Esneh	3 heures.
A Edfou.	6 id.
A Kom-Ombou et Gebel-Silsileh . . .	2 id.
A Assouan.	1 1/2 jour.

Au retour, les bateaux ne s'arrêteront qu'une heure seulement, dans chacune des six stations suivantes :

Kom-Ombou, — Edfou, — Esneh, — Louqsor, — Kéneh — et Siout.

ART. 1er. **Billets de passage**. — Les billets de passage sont délivrés par les Agences. Ils mentionnent le nom et la nationalité du passager, et portent le numéro de la cabine qui doit lui être attribuée.

Les billets sont personnels; ils donnent droit à un lit et à la nourriture du bord.

Les enfants de trois à dix ans paieront moitié place, soit pour le voyage complet, 20 livres égyptiennes; ceux au-dessous de trois ans seront reçus gratuitement en tant que leur nombre ne dépassera pas celui de les

parents. En cas contraire, il sera payé pour chaque enfant un quart de place, soit 10 livres égyptiennes.

Les billets de passage sont valables pour un mois, à partir de la date de leur délivrance. Ceux des voyageurs qui ne se présenteront point pour le premier ou le second départ, perdront tous droits à en profiter pour le bateau suivant, et ne pourront exercer contre l'Administration aucun recours en remboursement. S'ils ne s'embarquent que sur le second bateau, ils devront même se contenter de la cabine qui leur sera désignée, sans pouvoir exiger celle mentionnée sur leur billet.

N. B. — Quiconque se trouverait, après le départ, à bord sans billet, devra payer double passage s'il y a encore une place disponible. Sinon il sera mis à terre à la première station après avoir payé le triple du prix prescrit par le tarif pour le trajet entre ces deux stations.

Art. 2. **Bagages.** — Chaque passager peut embarquer 200 rotolis ou 2 quintaux de bagages, ne jaugeant pas plus de 2 mètres cubes. L'excédant, jusqu'à concurrence de 1 quintal, paiera 1 livre égyptienne; de 1 à 2 quintaux, 3 livres; et ainsi de suite progressivement.

Les bagages devront être dans des malles ou dans des caisses fermées à clef, portant chacune, en gros caractères, le nom de leur propriétaire. Celles qui ne se trouveraient point dans ces conditions pourront être refusées.

Art. 3. **Départ des stations.** — Avant de quitter chaque station, le commandant du bateau fera annoncer le moment du départ, au moyen de la cloche ou du sifflet, une demi-heure à l'avance, et de quart d'heure en quart d'heure, à trois reprises différentes.

Au retour de chaque excursion, le commandant fer

faire l'appel des passagers et, en cas d'absence d'*un ou* de plusieurs voyageurs, à l'heure fixée pour le départ d'une station, il sera dressé, pour constater le fait, un procès-verbal qui sera soumis à la signature de tous les autres passagers.

ART. 4. **Interruption de voyage.** — Tout passager peut débarquer à une des stations indiquées dans l'itinéraire; mais si cette échelle n'est point celle de sa destination, il n'a néanmoins rien à réclamer de l'Administration et ne peut profiter du bateau suivant, la différence du prix de passage restant acquise à l'Administration.

ART. 5. **Arrivée au Caire.** — A l'arrivée au Caire, les voyageurs sont tenus de faire retirer immédiatement leurs bagages; vingt-quatre heures après ils seront débarqués à leurs frais et déposés dans les magasins de l'Administration où les passagers ne pourront alors les faire enlever qu'en payant un droit de 10 piastres par malle ou colis et par journée de séjour.

ART. 6. **Espèces ou valeurs.** — L'Administration ne répond des espèces ou valeurs embarquées par les passagers que quand ceux-ci les ont déclarées, en ont payé le fret et les ont remises au capitaine.

ART. 7. **Médecins.** — Les passagers malades pourront réclamer les soins du médecin du bord et ont droit aux médicaments de la pharmacie pendant la durée du trajet.

Pour Passage et Renseignements, s'adresser :

A BOULAC, *à l'Agence Égyptienne;*

Au CAIRE, { *à* M. COOK, *ou son Représentant*, M. R. ETZENSBERGER, *à l'Hôtel Shepheard;*

A ALEXANDRIE, *au Siège de l'Administration des Paquebots-Poste Khédivié;*

A LONDRES, 98, *Fleet Street, Agence Générale.*

A COLOGNE, 40, *Domhof,* A BRUXELLES, 22, *Galerie du Roi,* A PARIS, *Hôtel de Londres et New-York,* A VENISE, *Grand Hôtel Victoria,*	AGENCES de MM. Th. COOK et FILS (John M. COOK).

Et à MM. DAVID ROBERTSON ET Cie, *Agents de* M. COOK, *pour l'*Égypte, *au* Caire *et à* Alexandrie.

NOTA. — Dans le prix de £ 44 stlg. annoncé par l'agence Cook, pour tout le voyage, aller et retour, sont compris les guides et montures pour visiter les monuments et tous les pourboires, et ceci dans l'intention d'éviter beaucoup d'embarras aux voyageurs.

Les départs ont lieu tous les quinze jours pendant la saison d'hiver, à partir du milieu du mois de novembre environ.

INDEX

[illegible] sur la rive gauche [illegible] temple d'Am- [illegible] statue représentant Am- [illegible] avant [illegible] la partie [illegible] dans [illegible] échauffé [illegible] croient [illegible] lames du colosse [illegible] admiration. Septime Sé- [illegible] 103.

[illegible] dans l'intérieur du temple [illegible] procession. [illegible]

[illegible]

[illegible] sur la rive gauche du fleuve [illegible] par la reine Hatasou.

[illegible] sur la rive gauche du [illegible] par Psamétik [illegible] 105.

[illegible] couvrent une partie [illegible] de la ville sont situées en face [illegible] 107. — Enceinte du temple. 107. — [illegible] sous Ptolémée X. [illegible] sous Néron. 107. — [illegible] Les chambres sont partagées en quatre [illegible] premier [illegible] que la grande salle hypo- [illegible] se compose des chambres où l'on s'assemble [illegible] et où l'on [illegible] Le troisième est un petit temple dans le grand. C'est dans ce troisième groupe de chambres que l'on prépare la grande fête du temple qui est la fête du Nouvel An. Le quatrième groupe de chambres est plus [illegible] réservé au [illegible] 108. 109. 110. 111. 112. — Caractère général du temple. 113. — Cryptes. Couloirs secrets *cachés dans l'épaisseur de la maçonnerie.* 114. — De leur desti- *nation.* 114. — De l'idée qui a présidé à leur construction. 115. — *Terrasses. Petit temple hypèthre.* Temple d'Osiris partagé en *deux groupes de chambres.* 116. — De l'idée générale qui a

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.

Préparation au Voyage.

DESCRIPTION DES MONUMENTS.

CHAPITRE PREMIER.

Excursions autour du Caire.

CHAPITRE II.

Voyage dans la Haute-Égypte.

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 8130.





— **Traduction** complète des inscriptions hiéroglyphiques de l'obélisque de Louqsor. *Paris*, 1868, in-8, br., 7 pp., 1 pl. . . . . 4 fr.

— **Détermination métrique** de deux mesures égyptiennes de capacité. *Paris*, 1867, in-8, br., 20 pp. 1 pl. . 4 fr.

— **Recherches** pour servir à l'histoire de la XIX[e] dynastie et spécialement à celle des temps de l'Exode. *Paris*, 1874, in-4, br. . . . . 15 fr.

— **Détermination** d'une date certaine dans le règne d'un roi de l'ancien empire en Égypte. *Paris*, 1877, in-4, broché. . . . . 5 fr.

— **Voyage d'un Égyptien** en Syrie, en Phénicie, en Palestine, etc. au XIV[e] siècle avant notre ère. Traduction analytique d'un papyrus du Musée britannique, comprenant le fac-similé du texte hiératique et sa transcription complète en hiéroglyphes et en lettres coptes, avec 13 planches et un glossaire. Publié avec la collaboration de W. Goodwin. *Paris*, 1866, in-4, broché, 418 pp. . . . . 100 fr.

— **Réponse à la critique** du Voyage d'un Égyptien de M. Brugsch. *Paris*, 1868, in-4, br. 104 pp. . . . 5 fr.

CHABAS et **LIEBLEIN. Deux papyrus hiératiques** du Musée de Turin, publiés en fac-similé. *Christiania*, 1868, in-8, br., 43 pp. 5 pl. . . . . 13 fr.

CHAMPOLLION LE JEUNE. Mémoires sur les signes employés par les anciens Égyptiens à la notation des divisions du temps dans leurs trois systèmes d'écritures. *Paris*, 1841, in-4, br., 64 pp., pl. . . . . 8 fr.

— **Précis** du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens. Deuxième édition. *Paris*, 1828, 2 vol. in-8, br. 25 fr.

CHAMPOLLION-FIGEAC. Notice sur les manuscrits autographes de Champollion le Jeune. *Paris*, 1842, in-8, br., fac-similé, 47 pp. . . . . 3 fr.

— **Annales des Lagides**, ou Chronologie des rois grecs d'Egypte successeurs d'Alexandre le Grand. *Paris*, 1819. 2 vol. in-8, br., 2 pl. . . . . 10 fr.

DEVÉRIA (Th.). **Spécimen** de l'interprétation des écritures de l'ancienne gypte. *Paris*, 1858, in-4, broché, 17 pp. 1 fr. 50

LEDRAIN (E.). **Un grand seigneur féodal** dans la *moyenne Egypte*, dix siècles environ avant Moïse. *Paris*, 1876, in-8, br. . . . . 1 fr. 25

— ***La stèle* du collier d'or**. Un grand seigneur antérieur *à Moïse*, décoré du collier. La vie future dans l'an*cienne Egypte*. *Paris*, 1876, in-8, br., fig. . . 1 fr. 25

— **La Momie.** *Paris*, 1876, in-8, br. . . . . . 1 fr 25
— **Les Momies gréco-égyptiennes**, ornées de portraits peints sur panneaux. *Paris*, 1877, in-4, br., fig. 2 fr.
LENORMANT (F.). **Frammento** di statua di uno dei pastori di Egitto. *Roma*, 1877, in-8, br., fig. . . . 2 fr.
MARIETTE-PACHA (A.). **Abydos**, description des fouilles exécutées sur l'emplacement de cette ville, Tome II. Paris, 1880, in-fol., avec 68 planches. (*Sous presse.*)
— **La galerie de l'Égypte** ancienne à l'exposition rétrospective du Trocadéro. Description sommaire. *Paris*, 1878, in-8, br., 126 pages. . . . . 1 fr.
MASPÉRO (G.). **Un gouverneur de Thèbes** au début de la XIIe dynastie (stèle c, i, du Louvre.) *Paris*, 1876, in-8, br. . . . . 4 fr.
— **Études égyptiennes.** I. Romans et Poésies du papyrus Harris n° 500 (*le conte du prince prédestiné, — comment Thouth prit la ville de Joppé, — fragments d'un conte fantastique remontant à la* XIIe *dynastie*), conservé au British Museum. Texte, traduction, commentaires et fac-simile. *Paris*, 1879, gr. in-8 br. de 80 pages et 8 pl. . . . . 15 fr.
ROSNY (Léon de). **Les écritures** figuratives et hiéroglyphiques des différents peuples anciens et modernes. Deuxième édition. *Paris*, 1870, in-4, br. *Douze planches coloriées et deux tableaux*. . . . . 8 fr.
ROUGÉ (E.). **Mémoire** sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien. Publié par les soins de M. le vicomte J. de Rougé. *Paris*, 1874, un vol. gr. in-8, br., 3 pl. . . . . 10 fr.
SALVOLINI (Fr.). **Analyse** grammaticale et raisonnée de différents textes anciens égyptiens. Vol. I, texte hiéroglyphique et démotique de la pierre de Rosette. *Paris*, 1836, in-4, br. et atlas. . . . . 18 fr.
— **Traduction** et analyse grammaticale des inscriptions sculptées sur l'obélisque égyptien de Paris, suivie d'une notice relative à la lecture des noms des rois qui y sont mentionnés. *Paris*, 1837, in-4, br., pl. . . 8 fr.
SAULCY (F. de). **Analyse grammaticale** du texte démotique du décret de Rosette. *Paris*, 1845, in-4, br., 264 pp. et 2 pl. . . . . 7 fr.
VAN-DRIVAL. De l'origine de l'Écriture. Troisième édition. *Paris*, 1879, in-8, br., xi, 168 pp. et alphabets. 6 fr.
— ***Grammaire*** comparée des langues sémitiques et de l'égyptien. *Paris*, 1879, in-8, br. . . . . 6 fr
VINCENT *(J. H.).* **Observations** relatives à la note

M. de Rougé sur le calendrier et les dates égyptiennes. *Paris*, in-8, br., 8 pp. . . . . 1 fr. 50

— **Mémoire** sur le calendrier des Lagides, à l'occasion du décret de Canope. *Paris*, 1868, in-8, br., 32 pp. 2 fr. 50

— Le même ouvrage. *Paris*, 1869, in-4, br., 42 pp. 2 fr. 50

— **Recherches** sur le calendrier des Lagides, notamment sur la date de la pierre de Rosette et sur celle du décret de Canope (analyse). *Paris*, 1867, in-8, br., 18 pp . . . . 1 fr.

— **Recherches** sur l'Année égyptienne. *Paris*, 1865, in-8, br., 31 pp. . . . . 2 fr.

— **Note** sur un papyrus astronomique cité par Letronne. *Paris*, 1864, in-8, 4 pp. . . . . 50 c.

OUVRAGES POUR L'ÉTUDE DE L'ARABE ET DU TURC

ABOULFÉDA. Géographie d'Aboulféda, traduite de l'arabe en français par M. Reinaud, et accompagnée de notes et d'éclaircissements. *Paris*, *Imp. nat.*, 1848, tom. I et II, 1re partie, in-4, br., avec planches, 791 pp. . . . . 42 fr.

AMRO'LKAIS. Le diwan d'Amro'lkais, précédé de la vie de ce poète par l'auteur du *Kitab-el-aghani* (texte arabe), accompagné d'une traduction et de notes par Mac Guckin de Slane. *Paris*, 1837, in-4, br., 180 pp. (Publié à 20 fr.). . . . . 10 fr.

BELLE TÊTE. Contes turcs extraits des Quarante-Vizirs. *Paris*, 1812, in-4, br., 257 pp. . . . . 7 fr.

BERNARD (H.). **Notice géographique et historique sur l'Egypte**, 2e édition. *Paris*, 1869, in-18, br., carte. 3 fr.

— **Vocabulaire français-égyptien** (*arabe en caractères latins*). Troisième édition, augmentée d'un aperçu historique de la basse Egypte. *Paris*, 1877, in-18, broché . . . . 3 fr. 50

BERNARD (H.) et **TISSOT** (E.). **Itinéraire pour l'Isthme de Suez et les grandes villes d'Egypte** (suivi d'un *Vocabulaire français-arabe* en lettres latines). *Paris*, 1869, in-18, cart . . . . 3 fr. 50

***CALLIGARIS*. Histoire de l'empereur Napoléon Ier, en** *arabe*. *Paris*, 1856, gr. in-8, br., 478 pp. . . . . 10 fr.

***CALLIGARIS*. Le Compagnon de tous**, ou dictionnaire *polyglotte*. Onze langues : français, latin, italien, espagnol, portugais, allemand, anglais, grec moderne, *arabe écrit*, arabe parlé, turc avec la prononciation

Turin, 1870, 2 vol. in-4, de 1,900 pages à 2 colonnes (publ. à 90 fr.) . . . . 45 fr.

CAUSSIN DE PERCEVAL. Grammaire arabe vulgaire pour les dialectes d'Orient et de Barbarie. Quatrième édition. *Paris*, 1858, in-8, br. . . . . 6 fr. 50

CLÉMENT-MULLET (J. J.). **Le livre de l'agriculture d'Ibn-al-Awam** (*Kitab-al-Félahah*), traduit de l'arabe. *Paris*, 1864-67, 3 vol. in-8, br. 1434 pp., pl. . 22 fr.

— **Coran (le)** analysé d'après la traduction de Kazimirski et les observations de plusieurs savants orientalistes, par J. LA BEAUME. *Paris*, 1879, gr. in-8, de XXIII et 800 pages . . . . 20 fr.

DORA D'ISTRIA. La poésie des Ottomans. Deuxième édition. *Paris*, 1877, un beau vol. in-12, imprimé par Quantin sur beau papier de Hollande et à petit nombre . . . . 3 fr. 50

DOZY (R.). **Essai sur l'histoire de l'Islamisme**, traduit du hollandais par CHAUVIN. *Paris*, 1879, in-8, br. VII et 326 pp. . . . . 7 fr. 50

DUBEUX (L.). **Éléments de la grammaire turque.** *Paris*, 1856, in-12, br. XIII et 120 pp. . . . . 4 fr.

DUGAT et **FARÈS ECHCHIDIAC. Grammaire française** à l'usage des Arabes de l'Algérie, de Tunis, du Maroc, de l'Égypte et de Syrie. *Paris*, *Imp. imp.*, 1854, in-8, br. 125 pp. . . . . 5 fr.

DUGAT (G.). **Histoire des philosophes et des théologiens musulmans.** *Paris*, 1877, in-8, br. XLIII et 385 p. 7 fr. 50

FARIS EL CHIDIAC. La vie et les aventures de Fariac, relation de ses voyages avec ses observations critiques sur les Arabes et sur les autres peuples, en arabe. *Paris*, 1855, un beau vol. gr. in-8 de 26 et 712 pp. 25 fr.

GARCIN de TASSY. *Science des Religions.* **L'Islamisme**, d'après le Coran, l'enseignement doctrinal et la pratique. *Paris*, 1874, in-8, br. . . . . 7 fr. 50

— **Mémoire sur les noms propres et les titres musulmans.** Deuxième édition. *Paris*, 1878, in-8, br. pl. 5 fr.

GUYARD (S.). **Fragments relatifs à la doctrine des Ismaélis.** Texte arabe publié pour la première fois avec une traduction complète et des notes. *Paris*, 1874, in-4, br. . . . . 7 fr. 50

— **Traité de la prédestination et du libre-arbitre**, par ABD-AR-RAZZAQ. Traduction nouvelle, revue et corrigée. *Paris*, 1875, in-8, broché. . . . . 2 fr.

— **Risâlah**, ou Traité du décret et de l'arrêt divins, t[illegible]

arabe d'ABD-AR-RAZZAQ, publié pour la première fois par GUYARD. *Paris*, 1879, in-8, br., 28 pp. . . 3 fr.

— **Un grand maître des Assassins au temps de Saladin.** *Paris*, 1877, in-8, br., 168 pp. avec texte arabe. 5 fr.

HALÉVY (J.). **Études sabéennes.** Examen critique et philologique des inscriptions sabéennes connues jusqu'à ce jour. *Paris*, 1875, in-8, br., 240 pp. . . . 15 fr.

HANDJÉRI (le prince A.). **Dictionnaire français, arabe, persan et turc,** enrichi d'exemples en langue turque avec des variantes, et de beaucoup de mots d'arts et de sciences. *Moscou*, 1840-41, 3 vol. in-4, br. 2,457 pp. à 2 col. . . . . 200 fr.

KAZIMIRSKI (A. de Biberstein). **Dictionnaire arabe-français,** contenant toutes les racines, leurs dérivés dans les idiomes vulgaires et littéral, dialectes d'Alger et de Maroc. *Paris*, 1860, 2 vol. gr. in-8, br., 3,030 pp. à 2 col. (Diction. estimé, publié, à 300 fr.) . 105 fr.
Pour la reliure en demi-maroquin. . . 15 fr. en sus.

LETELLIER (V.). **Vocabulaire oriental** : français, italien, arabe, turc et grec, pour la seule prononciation. *Paris*, 1838, in-8, oblong, br. . . . . 5 fr.

— **Choix de fables,** trad. en turc, et publiées avec une version française et un glossaire. *Paris*, 1826, un beau vol. in-8, br., 340 pp. . . . . 7 fr. 50

MALLOUF (N.). **Grammaire élémentaire** de la langue turque; suivie de dialogues familiers avec la prononciation figurée, et d'un petit secrétaire ou modèle d[e] lettres, du Hatt impérial du 1er juillet 1861, et de Traités de commerce entre la Sublime Porte, la Fran[ce] et l'Angleterre, avec la traduction française et anglais[e]. *Paris*, 1862, in-8, br., 204 pp. 5

— **Dictionnaire français-turc,** 3e édition augmentée, a[vec] la prononciation figurée. *Paris*, in-12, br. (*Sous pres[se]*)

— **Dictionnaire turc-français,** avec la prononciat[ion] figurée. *Paris*, 1862-67, 2 vol. in-12, br., 1,489 p[p.] 2 col. . . . . 3[…]

— **Guide de la conversation** en cinq langues : *ita[lien], grec moderne, turc, français et anglais*. *Paris*, [...] in-8, oblong. . . . .

— **Guide de la conversation** en quatre langues : *fra[nçais], grec moderne, anglais et turc*. *Paris*, 1859, broché. . . . .

— **Guide de la conversation** en trois langues : f[rançais], *anglais et turc*, avec la prononciation figuré[e] 1860, in-18, VI et 202 pp. . . . .

— **Guide de la conversation** en deux langues : *anglais et turc*. *Paris*, 1859, in-18, 140 pp. . . . . 3 fr.
— **Elif-Djuzy**, ou Syllabaire ottoman. Nouvelle édition. *Paris*, 1863, in-8, cart., 64 pp. . . . . 2 fr. 50
— **Guide de la conversation** en turc, en arabe et en persan. *Smyrne*, 1853, in-8, obl. broché . . 3 fr. 50
— **Fevaydi Charquiyé**, ou abrégé de grammaire turque, arabe et persane, expliquée en turc. *Smyrne*, 1854, in-8, br. 3 fr. 50
— **Guide de la conversation** en trois langues : français anglais, arabe (*dialecte d'Égypte et de Syrie*), l'arabe avec la prononciation figurée. *Paris*, 1864, in-18, br., 208 pp. . . . . 4 fr.
— **Moukhatibati Malloufiyé**. Allocutions malloufiennes en turc et en arabe. *Constantinople*, 1859, in-8, broché . . . . 4 fr. 50

MARCEL (J. J.). **Dictionnaire français-arabe** des dialectes vulgaires d'Alger, d'Égypte, de Tunis et du Maroc. Deuxième édition. *Paris*, 1869, un beau vol. in-8, de 570 pages à 2 col. br. . . . . 7 fr.

MARTIN (A.). **Dialogues arabes-français**, avec la prononciation figurée. *Paris*, 1847, in-8, br., 208 pp. 6 fr.

NABIGA DHOBYANI. Le Dîwân, texte arabe, publié pour la première fois, suivi d'une traduction française, et précédé d'une introduction historique, par H. Derenbourg. *Paris, Imp. imp.*, 1869, un beau vol. in-8, br., 272 pp. 9 fr.

PAVET DE COURTEILLE. Histoire de la campagne de Mohacz par Kemal Pacha Zadeh, publiée en turc, avec la traduction française et des notes. *Paris, Imp. imp.*, 1859, in-8, br., 300 pp. . . . . 8 fr.

PHARAON et **BERTRAND. Vocabulaire français-arabe** à l'usage des médecins, vétérinaires, sages-femmes, pharmaciens, herboristes, etc. *Paris*, 1860, in-12, br., 204 pp. 5 fr.

QUERRY (A.). **Droit musulman**. Recueil de lois concernant les musulmans schytes. *Paris, Imp. nat.*, 1871-72, 2 vol. gr. in-8, br.. . . . . 30 fr.

REDHOUSE (J. W.). **Grammaire raisonnée** de la langue ottomane. Suivie d'un appendice contenant l'analyse d'un morceau de composition ottomane où sont démontrées les différentes règles auxquelles les mots sont assujettis. *Paris*, 1846, grand in-8, br., 340 pp. 18 fr.

***REINAUD*. Monuments arabes, persans et turcs** du cabinet du duc de Blacas et d'autres cabinets, co

dérés et décrits d'après leurs rapports avec les croyances, les mœurs et l'histoire des nations musulmanes. *Paris*, 1828, 2 vol. in-8, br., 10 pl. et 888 pp. . 15 fr.

— **Notice** sur les dictionnaires géographiques des Arabes et sur le système primitif de la numération chez les peuples de la race berbère. *Paris*, 1861, in-8, br., 54 pp . . . . 1 fr.

— **Notice** sur la gazette arabe de Beyrouth. *Paris*, 1858, in-8, br. . . . . 1 fr. 50

— **De l'état de la littérature** chez les populations chrétiennes arabes de la Syrie. *Paris*, 1856, in-8, br. 2 fr.

SACY (Sylvestre de). **Mémoires** sur les antiquités de la Perse et sur l'histoire des Arabes avant Mahomet. *Paris*. In-4, br. pl. . . . . 5 fr.

SAUTAYRA et **CHERBONNEAU**. **Droit musulman** : Du statut personnel et des successions. *Paris*, 1873-74, 2 vol. in-8, br. . . . . 16 fr.

SAUTAYRA. **Législation de l'Algérie**. Lois, Ordonnances, Décrets, Arrêtés, par ordre alphabétique, avec notices, tables et cartes administratives et judiciaires. *Paris*, 1879, gr. in-8 à 2 col., v, 667 pp. et 3 cartes col. 20 fr.

SÉDILLOT (L. A.). **Histoire générale des Arabes**, leur empire, leur civilisation, leurs écoles philosophiques, scientifiques et littéraires. *Paris*, 1877, 2 beaux vol. in-8 de près de 1,000 pages . . . . 15 fr.

SUAVI EFFENDI. **Le Khiva en mars 1873**. *Paris*, 1873, in-8, br., avec carte. . . . . 2 fr. 50

— Le même ouvrage, texte turc. *Paris*, 1873, in-8, br., carte . . . . 2 fr. 50

— **La Turquie en 1290** (1873), ou Géographie agricole, industrielle et commerciale de la Turquie (texte turc). *Paris*, 1873, in-8, br. . . . . 3 fr.

— **Tacryr**, ou Relation de Mohammed Effendi, ambassadeur à la cour de France en 1720, texte turc. *Paris*, 1872, in-8, br. . . . . 2 fr.

TIMONI (A.). **Guide de la conversation** français-turc, avec la prononciation figurée. *Paris*, 1854, in-12, br., XXXI et 182 pp. . . . . 4 fr.

On trouve à la même librairie les publications assyriologiques de MM. Oppert Menant et Lenormant.

Assortiment de grammaires, de dictionnaires et de *textes* pour l'étude des langues de l'Orient, de l'Afrique *et de l'Océanie*.

Envoi franco des catalogues.



